L'HARMONIE IMITATIVE
DE
LA LANGUE FRANÇAISE.

H. J. François pinx. C. S. Gaucher inv.

LLE

87833

87833

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE,

POEME EN QUATRE CHANTS.

Par M. DE PIIS, Écuyer,
Secrétaire-Interprète de Mgr Comte D'ARTOIS.

NOUVELLE EDITION.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
BOILEAU, *Art poétique.*

BIBL. LILLE UNIVERSITAIRE

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques.

1788.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

A MONSIEUR

LE BARON DE PIIS,

Lieutenant-Colonel d'Infanterie et Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de S. Louis, ci-devant Major du Cap-Français pour la partie du Nord, île et côte de S. Domingue.

TENDRE auteur de mes jours, dont les jours me sont chers,
Si ma santé, trop long-temps chancelante,
M'avait laissé franchir les mers,
Près de toi, le Dieu Mars, eut comblé mon attente.
Mais réglant mon travail sur tes travaux guerriers,
J'ai de ma Langue, en vers, célébré l'Harmonie;
C'est avoir, comme toi, soutenu ma patrie
Et comme toi, desiré des lauriers.

SUJET DU PREMIER CHANT.

Idée générale de l'Harmonie imitative en poésie ; objections contre notre langue, réfutées par des preuves de sa flexibilité dans tous les genres ; exemples de son laconisme ; analyse des lettres de notre alphabet.

L'HARMONIE IMITATIVE

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHANT PREMIER.

Il est, n'en doutons pas, il est une Harmonie,
Qui naît du choix des mots qu'enchaîne le Génie,
Et, dans tous les sujets, par des accords divers,
On peut à la musique égaler l'art des vers.
On la peut surpasser, j'ose le dire encore;
Volez, Alexandrins, qu'une image décore,
En calculant vos sons, tristes ou gracieux,
Vous peindrez à l'oreille aussi vîte qu'aux yeux.
Malheur au rimeur froid dont la tête rétive
A saisir mon projet se montre ici tardive,
Et qui verse toujours, avare généreux,
Des lignes de six pieds pour des mètres nombreux,

De sa fécondité, là haut, Phébus se raille,
Et tel un Général, dans un jour de bataille,
De ses soldats nouveaux, à la toise choisis,
Voit fuir au premier choc les bataillons transis,
Tel il voit tous ses vers, sans vigueur et sans grâce,
Lâches, décolorés, se traîner à leur place,
Et, s'il faut d'un Lecteur assiéger le cerveau,
Etre, par le bon goût, repoussés de niveau.
Qu'un Poëte fidele à l'onomatopée
Laisse bien autrement ma mémoire frappée !
Pénétré de son plan, avec art établi,
Par une marche vague il n'est point affaibli.
Il parle, et dans l'instant, le mot propre s'élance,
Ses vers, d'un pas égal s'alignent en cadence;
Il court, dès que j'écoute, aux portes de mon cœur,
Et par force, ou par ruse, il s'en rend le vainqueur;
Sa muse en m'asséyant sur un trépied sonore
M'imprime un ascendant que le vulgaire ignore;
Je voudrais pour sentir, suspendre tous mes sens,
Eh ! comment résister à de pareils accens ?
De césure en césure, une phrase roulante
M'apporte sa pensée, ou simple ou triomphante;

Du choc d'un autre mot, chaque mot retentit,
Et, d'un trait lumineux, chaque son m'avertit.
Mais quoi! j'entends déja fronder notre idiôme.
Des pédans, nés Romains, au sein de ce royaume,
M'ont crié tout à coup : « Jeune homme, que veux-tu ?
» Retourne sur tes pas, suis le sentier battu.
» Dans ses combinaisons notre langue est captive,
» Elle n'a jamais eu de force imitative,
» Son nerf vient se briser contre ses *E* muets,
» Et Phébus est sans lyre, au Parnasse Français..... »
Non : je n'écoute point vos décrets ridicules ;
Je veux, entre vos mains, écraser vos férules.
Louez le tems passé, si c'est votre destin,
Dînez s'il faut, de grec, et soupez de latin ;
Mais aux mânes plaintifs de ces deux langues-mères
Ne sacrifiez pas la langue de mes pères ;
Ses torts sont effacés : j'ai dans la nuit des tems,
Vu briller, par dégrés, ses progrès éclatans,
Et, notre Académie, au travers de son crible,
Sassant jadis des Goths le jargon corruptible,
Nous prodiguer depuis, dans un code épuré,
Les précieux trésors d'un langage assuré.

Il est, dans tous ses points, fait pour la mélodie,
Et l'ordre, à pas comptés, méne la prosodie.
A sa langue, en naissant, tout Français attaché
Surprendra, comme moi, son mérite caché.
Eh! quelle autre sur elle aurait donc l'avantage?
Elle céde à propos, ou résiste à l'usage;
Ses principes sont clairs, ses modes sont constans,
Ses accens limités, ses tropes élégants.
Chaque chose se peint dans ses termes lucides,
Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides;
Ses tours pleins de mollesse, ou pleins de fermeté,
Exhalent la douceur ou marquent l'âpreté;
Ses pompeux substantifs s'accompagnent de rimes,
Ses adjectifs féconds, ont tous des synonymes;
Et dans la période où les mots quadrent tous,
Ses articles fréquens répandent un jour doux.
Tantôt elle a du grec les formes arrondies,
Et tantôt du latin les tournures hardies,
Au style figuré des peuples d'Orient
Son style quelquefois se colore en riant;
Là, de l'Italien elle a les mignardises,
Où, de l'âpre Allemand, les gothiques franchises;

Ici, l'Espagnol fier céde à sa majesté,
Et je vois l'Anglais sombre envier sa clarté.
Quand un bon écrivain la dirige et l'anime,
Elle descend au simple, ou s'élève au sublime;
Et docile, elle baisse, ou monte d'un degré
S'il faut qu'elle s'arrête au genre tempéré.
Avec impatience elle s'agite en chaire;
Elle a de l'Eternel épousé la colère;
Tremblez!... elle se livre à ses grands mouvemens,
De ses inversions partent d'affreux sermens;
Précipitant les traits d'une mâle éloquence,
Bourdaloue a servi la céleste vengeance;
Il vous entourera d'imperceptibles fers,
Pour vous traîner vivans dans le fond des enfers.
Massillon lui sourit... elle devient flexible,
Il lui rend un ton calme, un organe sensible,
Et vous voilà portés, par un chemin de fleurs,
Entre les bras d'un Dieu qu'ont désarmé vos pleurs.
Lui faut-il chez Thémis gagner une victoire?
Noble, persuasive, imposante, oratoire,
Voyez-la sur les pas du sage d'Aguesseau
S'avancer en triomphe au centre du Barreau;

Non moins pompeusement que la langue d'Athènes
Marchait, en s'appuyant jadis sur Démosthènes,
Vers l'immense tribune où le peuple assemblé
Dès l'exorde souvent frémissait ébranlé.
Melpomène lui prête une pompe divine
Quand le nerveux Corneille et le tendre Racine,
Et le brillant Voltaire, et le noir Crébillon,
De leurs vers immortels parent son médaillon.
Lui fait-on essayer le masque de Thalie?
Soudain, dans les transports d'une utile folie,
Du sublime Molière elle emprunte la voix,
De celle de Regnard elle use quelquefois;
Elle sait varier, et son maintien comique,
Et les inflexions de son propos caustique;
Et, comme un vaste bal, parcourant l'univers,
A chacun, dans un coin, reprocher ses travers.
Qu'avec plaisir, plus loin, pour défendre ses charmes,
J'apperçois la Fontaine et Boileau sous les armes!
L'un sut de la nature épuiser tous les traits,
L'autre de l'art pénible épuisa les attraits,
Et tous deux m'ont plongé dans un noble délire...
O vous, que j'adorai, dès que je pus vous lire,

Ma langue, que les sots taxent de pauvreté
Vous doit et sa finesse, et sa naïveté;
Aidez son défenseur de vos conseils propices,
Sur vos antiques luths guidez ses doigts novices;
De grace, enseignez-moi vos chants mélodieux,
Sans vous, j'épélerais le langage des Dieux:
De celui des Français j'ai montré l'énergie,
Mais, de son laconisme admirons la magie.
Dieu, tient dans un seul mot, et l'homme, à son côté,
Par un seul mot aussi nous est représenté.
La mémoire, et l'esprit, le jugement, et l'ame,
Viennent dans un seul mot, se peindre en traits de flamme;
Et les quatre élémens dont le monde fut fait
N'ont pas pour se ranger, besoin d'un vers complet.
Le jour luit, d'un seul mot; la nuit, règne de même;
Par un seul mot on hait; par un seul mot on aime;
La vie à prononcer ne dure qu'un seul mot;
Par un seul mot, la mort nous frappe tous trop tôt.
Souvent l'idée a l'air de devancer les signes,
Tant on peut énoncer de choses dans deux lignes!
On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Tel, dans un hémistiche, au haut des cieux s'égare,
Qui retombe au second jusqu'au fond du tartare.
Je suis, dans un seul vers, comme dans un seul jour,
Sensible, aimé, trahi, consolé tour à tour;
Le tems semble passer dans le mot qui l'exprime;
A peine ai-je celui de doubler une rime,
Que le présent rapide, et le long avenir
Derriere le passé se hâtent de tenir.
La pensée a beau naître, et renaître sans cesse,
Le mot Français la suit, il l'atteint, il la presse,
Et dans le cercle étroit d'un son juste et borné
Il en fixe à l'instant le sens déterminé.
Grecs, Latins, Espagnols, Italiens, Arabes,
Anglais, étalez-moi tous vos monosyllabes,
En est-il un qui soit, en peignant aussi bien,
Plus étendu que tout, ou plus petit que rien?
Notre langue, aux accords, tient par son méchanisme;
Elle est mélodieuse, et dût le pédantisme
Du bon monsieur Jourdain me mettre à l'unisson,
Des lettres, je dirai la valeur et le son.
Heureux, si je pouvais égayant la matière
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

Et des fleurs que Boileau me laisse ramasser
Couvrir le dur sillon qui me reste à tracer !
A l'instant qu'on l'appelle arrivant plein d'audace,
Au haut de l'alphabet l'*A* s'arroge sa place.
Alerte, agile, actif, avide d'apparat,
Tantôt, à tout hasard, il marche avec éclat;
Tantôt d'un accent grave acceptant des entraves;
Il a dans son pas lent l'allure des esclaves,
A s'adonner au mal quand il est résolu,
Avide, atroce, affreux, arrogant, absolu,
Il attroupe, il aveugle, il avilit, il arme,
Il assiège, il affame, il attaque, il allarme,
Il arrête, il accable, il assomme, il abat,
Mais il n'est pas toujours accusé d'attentat;
Avenant, attentif, accessible, agréable,
Adroit, affectueux, accommodant, affable,
Il préside à l'amour ainsi qu'à l'amitié;
Des attraits, des appas, il prétend la moitié;
A la tête des arts à bon droit on l'admire;
Mais sur-tout il adore, et si j'ose le dire,
A l'aspect du Très-haut sitôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'*A* qu'il articula.

Balbutié bientôt par le Bambin débile,
Le *B* semble bondir sur sa bouche inhabile;
D'abord il l'habitue au bon-soir, au bon-jour;
Les baisers, les bonbons sont brigués tour-à-tour;
Il demande sa balle, il appelle sa bonne;
S'il a besoin de boire, aussitôt il ordonne;
Son babil par le *B* ne peut être contraint,
Et d'un bobo, s'il boude, on est sûr qu'il se plaint.
Mais du bégue irrité la langue embarrassée,
par le *B* qui la brave, à chaque instant blessée,
Sur ses bords, malgré lui, semble le retenir,
Et tout en balançant, brûle de le bannir.

Le *C* rival de l'*S*, avec une cédille,
Sans elle, au lieu du *Q*, dans tous nos mots fourmille,
De tous les objets creux il commence le nom;
Une cave, une cuve, une chambre, un canon,
Une corbeille, un cœur, un coffre, une carrière,
Une caverne enfin le trouvent nécessaire;
Par-tout, en demi-cercle, il court demi-courbé,
Et le *K*, dans l'oubli, par son choc est tombé.

A décider son ton pour peu que le *D* tarde,
Il faut, contre les dents, que la langue le darde;

Et déja, de son droit, usant dans le discours
Le dos tendu sans cesse, il décrit cent détours.
L'*E* s'évertue ensuite, élancé par l'haleine,
Chaque fois qu'on respire, il échappe sans peine;
Et par notre idiôme, heureusement traité,
Souvent, dans un seul mot, il se voit répété.
Mais c'est peu qu'il se coule aux syllabes complettes;
Interprète caché des consonnes muettes,
Si l'une d'elles, seule, ose se promener,
Derrière ou devant elle on l'entend resonner.
Fille d'un son fatal que souffle la menace
L'*F* en fureur frémit, frappe, froisse, fracasse;
Elle exprime la fougue & la fuite du vent;
Le fer lui doit sa force, elle fouille, elle fend;
Elle enfante le feu, la flamme & la fumée,
Et féconde en frimats, au froid elle est formée;
D'une étoffe qu'on froisse elle fournit l'effet,
Et le frémissement de la fronde et du fouet.
Le *G*, plus gai, voit l'*R* accourir sur ses traces;
C'est toujours à son gré que se grouppent les graces;
Un jet de voix suffit pour engendrer le *G*;
Il gémit quelquefois, dans la gorge engagé,

Et quelquefois à l'*I* dérobant sa figure,
En jouant à sa place, il jase, il joue, il jure;
Mais son ton général qui gouverne par-tout,
Paraît bien moins gêné pour désigner le goût.

L'*H*, au fond du palais hazardant sa naissance
Halète au haut des mots qui sont en sa puissance;
Elle heurte, elle happe, elle hume, elle hait,
Quelquefois par honneur, timide, elle se tait.

L'*I* droit comme un piquet établit son empire;
Il s'initie à l'*N* afin de s'introduire;
Par l'*I* précipité le rire se trahit,
Et par l'*I* prolongé l'infortune gémit.

Le *K* partant jadis pour les Kalendes grecques,
Laissa le *Q*, le *C*, pour servir d'hypothéques;
Et revenant chez nous, de vieillesse cassé,
Seulement à Kimper il se vit caressé.

Mais combien la seule *L* embellit la parole!
Lente elle coule ici, là légère elle vole;
Le liquide des flots par elle est exprimé,
Elle polit le style après qu'on l'a limé;
La voyelle se teint de sa couleur liante,
Se mêle-t-elle aux mots? c'est une huile luisante

Qui mouille chaque phrase, et par son lénitif
Des consonnes, détruit le frottement rétif.
Ici l'*M*, à son tour, sur ses trois pieds chemine,
Et l'*N* à ses côtés sur deux pieds se dandine;
L'*M* à mugir s'amuse, et meurt en s'enfermant,
L'*N* au fond de mon nés s'enfuit en resonnant;
L'*M* aime à murmurer, l'N à nier s'obstine;
L'*N* eſt propre à narguer, l'M est souvent mutine;
L'*M* au milieu des mots marche avec majesté,
L'*N* unit la nobleſſe à la néceſſité.
La bouche s'arrondit lorsque l'*O* doit éclorre,
Et par force, on déploie un organe sonore,
Lorsque l'étonnement, conçu dans le cerveau,
Se provoque à sortir par cet accent nouveau.
Le cercle lui donna sa forme originale,
Il convient à l'orbite aussi-bien qu'à l'ovale;
On ne saurait l'ôter lorsqu'il s'agit d'ouvrir,
Et si-tôt qu'il ordonne il se fait obéir.
Le *P* plus pétulant à son poste se preſſe:
Malgré sa promptitude il tient à la paresse;
Il précede la peine, et prévient le plaisir,
Même quand il pardonne, il parvient à punir;

Il tient le premier rang dans le doux nom de père,
Il présente aux mortels le pain, si nécessaire !
Le poinçon et le pieu, la pique et le poignard,
De leur pointe, avec lui, percent de part en part ;
Et des poings et des piés il fait un double usage,
Il surprend la pudeur et la peur au passage.
Là, de son propre poids il pèse sur les mots ;
Plus loin, il peint, il pleure et se plaît aux propos :
Mais c'eſt à bien pousser que son pouvoir s'attache,
Et pour céder à l'*F* il se fond avec l'*H*.
Enfin du *P* parti je n'entens plus les pas,
Le *Q* traînant sa queue, et querellant tout bas,
Vient s'attaquer à l'*U* qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du *K* calque son ton baroque.
L'*R* en roulant, approche et tournant à souhait,
Reproduit le bruit sourd du rapide rouet ;
Elle rend, d'un seul trait, le fracas du tonnerre,
La course d'un torrent, le cours d'une rivière ;
Et d'un ruisseau qui fuit sous les saules épars,
Elle promène en paix les tranquilles écarts.
Voyez-vous l'Eridan, la Loire, la Garonne,
L'Euphrate, la Dordogne et le Rhin et le Rhône ;

D'abord

D'abord avec fureur précipitant leurs flots
S'endormir sur les prés qu'ont ravagés leurs eaux ?
L'*R*, a su par degrés vous décrire leur rage....
Elle a de tous les chars, la conduite en partage ;
Par-tout, vous l'entendrez sur le pavé brûlant
Presser du fier Mondor le carosse brillant,
Diriger de Phryné la berline criarde,
Et le cabriolet du fat qui se hazarde ;
La brouette en bronchant lui doit son soubresault,
Et le rustre lui fait traîner son chariot ;
Le barbet irrité contre un pauvre en désordre,
L'avertit par une *R* avant que de le mordre ;
L'*R* a cent fois rongé, rouillé, rompu, raclé ;
Et le bruit du tambour par elle est rapellé.
Mais c'est ici que l'*S* en serpentant s'avance,
A la place du *C* sans cesse elle se lance ;
Elle souffle, elle sonne, et chasse à tout moment
Un son qui s'assimile au simple sifflement.
Le *T* tient au toucher, tape, terrasse et tue ;
On le trouve à la tête, aux talons, en statue :
C'est lui qui fait au loin retentir le tocsin ;
Peut-on le méconnaître au tic-tac du moulin ?

De nos toits, par sa forme, il dicta la structure,
Et tirant tous les tons du sein de la nature,
Exactement taillé sur le type du Tau
Le *T* dans tous les temps imita le marteau.
Le *V* vient ; il se voue à la vue, à la vie ;
Vain d'avoir, en consonne, une vogue suivie,
Il peint le vol des vents, et la vélocité ;
Il n'est pas moins utile, en voyelle, usité,
Mais des lévres hélas ! le *V* s'évadait vîte,
Et l'humble *U* se ménage une modeste fuite ;
Le son nud qu'il procure, un peu trop continu,
Est du mépris parfait un signe convenu.
Renouvellé du Xi, l'*X* excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'*Y* grec, jugé prolixe,
Et, mis, malgré son zèle, au même numéro
Le *Z* usé par l'*S* est réduit à zéro.

Fin du premier Chant.

SUJET DU SECOND CHANT.

Application du système de l'Harmonie imitative au sublime et au tempéré. Esquisse d'une tempête. Autres exemples dans les deux genres.

CHANT SECOND.

CHAQUE lettre en passant, ou plus lente ou plus vive,
Vous a-t-elle saisi par sa voix distinctive ?
Il vous faut, dans les mots, fidéle à mes leçons,
Augmenter son effet en répétant ses sons ;
N'allez pas toutefois, Poëte géomètre,
Outrer un tel sistême, ou le prendre à la lettre,
Et tourmenter la langue, au point de calculer
Des vers, que le Lecteur craindrait d'articuler ;
Pour prix d'un tel travail, devenu méchanique,
Vous verriez tout à coup l'inflexible critique
Au rang des Auteurs durs, vous classant à l'écart,
Vous mettre en paralléle avec le sec Ronsard,
Et de vos froids écrits confondant l'artifice
D'un soufle, en renverser le pénible édifice.
De même n'allez point, ainsi que Dubartas,
Prenant pour harmonie un vain galimathias,
Dire que l'alouette, *avec son tire lire*,
Vers la voûte des cieux, *en tirelirant tire*,

Ni faire à la grenouille, en lassant son thorax,
Chanter, comme Rousseau, *bre ke ke*, *koax koax*, *koax*.
Ils ne méritent pas qu'on les naturalise,
Ces mots vuides de sens, qu'un exemple autorise ;
Quelqu'un, frappé du cri de l'enfant nouveau né
A l'exprimer d'un mot s'était déterminé.
Maudissant du Français la lente périphrase,
De la langue Latine il embrassa la base ;
Il vit de *mugitûs* sortir mugissement,
Et fit de *vagitûs* sortir *vagissement*.
Eh bien ! qui l'aurait cru ? La grammaire inhumaine
Flétrit ce mot couvert de la pourpre romaine,
Nous l'avons vu depuis, languissant, délaissé,
Tour à tour, par Restaut et par Wailly chassé,
En implorant encor le droit de bourgeoisie,
Expirer sur le seuil de notre académie.
Joignons à cet exemple un exemple plus grand,
Du Parnasse français le dernier conquérant,
Qui, recula du goût les bornes décidées,
Et seul, pût voir les mots manquer à ses idées,
Voltaire, à son pays n'a point fait agréer
Tous ceux que la raison l'engageait à créer ;

Il eut beau démontrer que le terme d'*impasse*,
Du terme, cul-de-sac, devait prendre la place,
Dans ses propres écrits son protégé nouveau,
Fut accueilli d'abord en faveur du berceau ;
Mais qu'il ose aujourd'hui, dans un nouvel ouvrage,
Parcourir librement les sentiers de l'usage ;
Le vieux mot, cul-de-sac, est-là pour le borner,
Et sur ses pas bien vîte, il le fait retourner.
Ainsi donc parmi nous la langue est assez riche,
Il faut qu'on y cultive et non qu'on y défriche ;
Ce ne sont pas des mots qu'il faut imaginer,
Ceux que nous possédons, sachons les combiner.
Tempéré tour à tour, et tour à tour sublime,
Essayons, en joignant l'exemple à la maxime,
De décrire un orage et la paix des hameaux,
Et le fracas d'un siége et l'horreur des tombeaux.
O toi, de tous les sons, source pure et première,
Toi dont la main féconde, en versant la lumière,
Sur les mondes divers soumis à tes regards
Assigne un juste mode à leurs orbes épars,
Soleil, élève moi sur l'aîle du génie,
Remets entre mes mains le char de l'harmonie,

Que je puisse, à mon gré, planant sur l'univers,
En imprimer l'accord au cahos de mes vers,
Et de tous les accents imitateur fidèle
Ecouter la nature et m'exprimer comme elle.
Et toi, sèxe divin, dont l'organe flatteur
Ajoute à notre langue un charme séducteur;
Toi qui dans le discours, à l'oreille enchaînée,
Prodigues les trésors d'une harmonie innée;
Toi qui, si l'amour dicte, écris bien mieux que nous,
Pour capter ton souris j'embrasse tes genoux.
Je sais que d'ordinaire un sujet didactique
Lié dans tous ses points par un fil méthodique,
Ne présente au beau sèxe, à le lire empressé,
Qu'un vaste et froid tissu dont son œil est blessé:
Mais j'abandonne enfin l'aride théorie,
Et Phébus à l'instant m'ouvre une galerie,
Où ma muse à grands traits exerçant ses pinceaux,
Saura pour tes plaisirs varier ses tableaux.
Éole a dit aux vents: tourmentez la nature,
Et, des flancs caverneux de sa retraite obscure,
Sortis tous à la fois, comme des conjurés,
De la terre et des mers ils se sont emparés:

Ceux-ci, de l'Océan desséchant les rivages,
Vont soulevant ses flots jusqu'au sein des nuages ;
Ceux-là, poussant le sable en épais tourbillons,
Semblent presser Cybèle entre leurs bataillons :
Eurus échevelé sifflant de plaine en plaine,
Renverse les moissons que brûle son haleine ;
Et le terrible Auster, en épuisant ses flancs,
Des superbes cités sappe les fondemens ;
Il n'est pas même alors jusqu'au léger Zéphire
Qui le long des bosquets se plaisait à sourire,
Qu'on n'entende, cédant à ses vœux indiscrets,
Faire au loin frissonner le faîte des forêts.
Mais l'Aquilon sur-tout, luttant contre les voiles,
Quand on veut les hisser, se glisse entre leurs toiles,
Les déchire aux regards du pilote irrité,
Insulte avec constance à sa dextérité,
Rompt la rame rebelle et le cable qui crie ;
Et sur les mâts tremblans redoublant sa furie,
Au fond d'un vaste gouffre entr'ouvert sous les eaux,
Au regret de Plutus enfonce les vaisseaux.
Telle est des vents épars et la force et l'audace ;
Leur souffle meurtrier brûle, gèle et fracasse.

Ils concentrent leur rage, et quand leurs sifflemens
Sont un signal de guerre entre les élémens,
De leurs complots affreux craignant la triste issue,
Pour soutenir le globe, Atlas ésouflé sue.
Derrière le rideau du noirâtre horison,
J'entends déja frémir le tonnerre en prison,
Déja la pluie en l'air diversement chassée,
Sur les toîts, dans les champs s'élargit dispersée;
Les nuages rompus répandant des torrens
Ont étouffé la voix des fougueux ouragans;
Et malheur à Cérès si le ciel pêle-mêle
Prodigue en grains glacés l'impitoyable grêle!
Flétris du même coup par ses nombreux fléaux,
Les fruits avec les fleurs s'affaissent par monceaux;
Quelle sublime horreur! La foudre vagabonde
Ebranlant les échos de la voûte du monde,
Du midi jusqu'au nord, du levant au couchant,
Roule de monts en monts, et bondit en grondant;
Elle approche, & tandis que les agneaux débiles
En grouppes dans les prés s'étendent immobiles,
Près du taureau qui fronce un sourcil menaçant,
Le bœuf presque debout rumine en mugissant;

On ne respire plus que salpêtre & bitume,
Le nuage au nuage en se frottant s'allume ;
L'astmosphère est changée en une mer de feux,
Que le souffre sillonne en longs javelots bleux ;
Jupiter veut-il donc que l'univers succombe ?
Sa foudre vengeresse éblouit, tonne, tombe,
Et d'éclats en éclats prolongeant son fracas,
D'un trépas imprévu frappe tout sur ses pas.
Pressez, pâles éclairs, vos fléches incertaines,
Je vois Pan tressaillir au travers des Ardennes ;
Dans les bras de Neptune ils se sont élancés
Ces vieux rocs qu'en passant la foudre a renversés ;
Monts-Jura vous planiez jadis sur les tempêtes,
Votre neige éternelle a fondu sur vos têtes,
Il ne vous reste plus en cet affreux moment
Qu'à vous écrouler tous dans le Rhône écumant ;
Du tonnerre expirant tous les carreaux renaissent,
Le globe est embrâsé, les villes disparaissent ;
Les mortels que par-tout ce spectacle confond,
Gardent d'un pôle à l'autre un silence profond ;
Et sur ses fondemens la nature tremblante,
Dans la peur du cahos jette un cri d'épouvante.

La tempête a cessé ; le calme sur les flots
Renaîtra lentement par le calme des mots ;
Alors il faudra voir les voyelles paisibles
Succéder au concours des consonnes terribles,
Et le style adouci devenir aussi pur
Que l'horison changé dont il peindra l'azur.
La nuit emporte au loin l'orage qui s'achève ;
Éole a pris la fuite, et le matin se lève.
Le genre tempéré m'a conduit dans les champs,
Goudouli ! prête-moi tes pipeaux innocens,
Des fins diminutifs de ton patois facile,
Que ne puis-je, en français, entremêler l'idylle !
Laissons dans les taillis, auprès des ruisselets,
Gazouiller pour prélude un millier d'oiselets ;
Et qu'en se colorant des rayons de l'aurore,
Au chant du rossignol l'univers semble éclorre ;
Que le lièvre inquiet, avant l'homme éveillé,
Broute un frais serpolet par la brume émaillé,
Jusqu'à ce que Phébus, pour qu'il batte en retraite,
Fasse, à son œil craintif, reluire une houlette :
Ce sera ta houlette, aimable et jeune Eglé,
Ton troupeau vient, conduit par Mouflard essoufflé ;

A quelques pas de toi, vers le bois solitaire,
Piés nuds, cheveux épars, accourt ton jeune frère,
Qui de ses vieux parens, précoce et tendre appui,
Guide un autre bétail pétulant comme lui;
Le chef et les soldats pénétrant les broussailles
A l'humble noisetier vont livrer cent batailles.
Plus loin, triste, courbé, d'un air encore actif
Ton pere, de ses boeufs presse le pas tardif,
Et de ses cheveux blancs ombrageant sa charrue,
Détrempe ses sillons avec le sang qu'il sue.
Pour un Seigneur plus dur que ses terreins ingrats,
A vaincre la nature il a contraint ses bras.
Ah! retournons vers toi pour chasser ces images.
Eh! quoi? tu n'es plus seule, on te rend des hommages,
Palémon et Lubin, couronnés de lilas,
A l'envi l'un de l'autre, encensent tes appas;
Que l'amour modulé découle de leurs flutes,
Et tu seras sensible à leurs galantes luttes;
Moins pour les émouvoir que pour les appaiser,
Donne-leur à tous deux un innocent baiser;
Ah! c'est ici qu'il faut que mon style en impose.
Peignons si bien le choc de tes lèvres de rose,

Que le Lecteur discret qui va fuir à l'écart,
Au doux bruit du baiser croie en avoir sa part.
Mais où suis-je? et quel baume, en coulant dans mon ame,
A pénétré mes sens d'une subtile flamme!
Les rivières sans digue, errantes dans leurs lits,
La terre plus riante, et les cieux embellis,
Et le murmure lent du zéphire invisible,
Et des pinçons joyeux le ramage sensible,
Tout anime à la fois mon courage et mes chants,
C'est quand on est touché qu'on fait des vers touchants:
Chacun a sa manière, et je le dis sans feinte,
Jamais je ne saurais dans une étroite enceinte
Au devant d'un pupitre avec contrainte assis,
Enthousiaste froid, coudre un métre précis,
Provoquer mon esprit en rêvant d'un air bête,
Apeller une idée en me frottant la tête,
Faire éclorre un beau vers d'un coup de pié fécond,
De mes ongles rongés exprimer le second,
Et pour me soulager lorsque Phébus m'agite,
Un Richelet en main prendre la rime au gîte.
L'eau vive d'Hélicon gèle au fond d'un cornet,
Et Pégase franchit les murs d'un cabinet.

Le long de la Garonne, au bord de la Charente,
Ce Poëme naissant a vu ma muse errante
Invoquer l'amitié, la nature et l'amour.
Aux muses maintenant veux-je faire ma cour?
Apollon, à Neuilly, me sourit en cachette,
Et rimeur à Paris, là je me sens poète :
C'est là que, d'un ciel pur respirant la douceur,
Et laissant mon esprit aux ordres de mon cœur,
Loin des petits auteurs, et des grandes coquettes,
Je compose en plein air, sans livre et sans tablettes;
Zoïle n'est pas là quand mon vers cherche à fuir,
Et ma maîtresse est là s'il m'échappe un soupir.
Et le style varie ainsi que la campagne :
Atteignant au sublime au haut d'une montagne,
On est fier d'entasser des vers audacieux;
Et debout sur le globe, on les déclame aux Dieux.
Quand je domine ainsi le reste de la terre,
Si quelqu'un me disait, peins le bruit de la guerre :
Egal à mon sujet, je lui pourrais, je crois,
Dans mes vers belliqueux faire entendre à la fois,
Les rebonds des boulets, le sifflement des balles,
Les bombes, les canons, les tambours, les tymbales,

Et le hennissement des chevaux haletans,
Et l'écroulement sourd des crénaux chancelans ;
Des femmes, des enfans, les clameurs inutiles,
Et des vieillards cachés les prières stériles,
Et des glaives croisés le fréquent cliquetis,
Et des soldats meurtris les lamentables cris,
Et le fatal clairon de l'altière Bellone,
Et dans la ville en feu, la cloche monotone,
Dont le funèbre airain, par son timbre argentin
Tinte des assiégés le trépas, trop certain !

Voulez-vous que la langue avec pompe énergique
Se monte par degrés au ton mélancolique ?
Rival du sombre Young, je vous raconterai
Ce que j'ai vu jadis dans un temple sacré.
Minuit sonnait encor ; la rue était déserte,
Et la porte d'airain gémissait entr'ouverte ;
Je la pousse en tremblant, j'avance à pas égaux,
Et la lune, au travers des rougeâtres vitraux
Sur le bronze poli des sépulcrales urnes,
Réfléchissait en paix ses rayons taciturnes ;
Tout rongé par des vers qu'a prévenus l'orgueil
Le squelette d'un riche au bord de son cercueil,

S'avance

S'avance, et par pitié me demande une larme.
Au cri que j'ai poussé dans ma trop juste allarme
Un murmure confus se répand dans les airs;
Maint cadavre hideux, en agitant ses fers,
Pour s'approcher de moi quitte son mausolée;
Sous mes pas chancelans la terre est ébranlée;
Je me vois par des morts presser de toutes parts,
Et le pauvre, à mes pieds, appellant mes regards,
Soulève d'une main la pierre qui l'opprime :
« Arrête, disent-ils, d'une voix unanime;
» Etranger! un instant, pense à moi par pitié,
» Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié! »
Ah! dis-je en échappant à ces plaintes funèbres,
De ce temple effrayant désertons les ténèbres,
Je ne saurais, hélas! voir plus long-tems souffrir
Ces spectres affamés d'un peu de souvenir. . . . . .
Ah! qu'ils sont plus heureux, ces laboureurs tranquilles,
Qui dorment dans les champs, au fond de ces asyles
Où la mort les pressa de son fer inhumain,
Comme un troupeau timide au soir d'un jour serein!
Le tems les a couverts d'un tapis de fougère,
Et la terre à leurs os paraît toujours légère.

Par la religion consolés tous les ans ;
Nommés par leurs amis, bénis par leurs enfans ;
Quand on vient à passer sur leur tombe fleurie,
Ils rêvent doucement qu'ils tiennent à la vie.

Fin du second Chant.

SUJET DU TROISIÈME CHANT.

Application du systéme de l'Harmonie imitative au genre simple et au style badin. Essais d'imitation du bruit des métiers, du son des instruments, de l'écho et des cris des animaux.

CHANT TROISIÈME.

A PLUS d'un examen ces vers furent soumis.
Mais, si j'en crois enfin mes sévères amis
J'ai prouvé que ma langue avec art combinée,
Tantôt impérieuse et tantôt dominée,
Par des sons inégaux pouvait également
Rendre l'horreur sensible et peindre l'agrément;
Mais refusant de moi l'exemple et les préceptes,
Sans doute ils soutiendront, ces critiques ineptes,
Que ces termes choisis leur ont semblé muets.
Ils voudront me contraindre, à saisir les effets,
Du bruit de nos métiers, des cris du quadrupède,
Et du son qu'en son sein chaque instrument possède;
Eh! bien, je me dévoue à ces nombreux travaux;
J'imiterai par-tout mes antiques rivaux,
Et si quelque succès couronnait mon audace,
A mes contemporains je demande une grace,
C'est que l'envie au moins cesse de me troubler;
Au rang des demi-dieux d'autres pourront voler.

Si de l'artificier fraudant le privilège,
J'entre dans un jardin qu'au même instant j'assiège,
Déja la boîte éclate et l'ardent serpenteau
S'élance en vacillant sur le front d'un ormeau,
Aux loix de Galilée un soleil réfractaire
Tourne autour de son axe au centre du parterre;
Ses rayons divergens décroissent à l'entour
De son disque rougi qui s'éteint sans retour.
La gerbe par des jets de bleuâtres étoiles
De la nuit qui pâlit court ménacer les voiles;
Verticale, elle brille, et n'imaginez pas
Que sa fécondité lui donne le trépas.
Sa tombe est un trésor qu'avec peine elle épuise,
Et semblable à l'oiseau que la fable éternise,
Quand je ne l'attens plus, je la revois encor
Se consumer sans cesse en étincelles d'or.
Est-ce un bouquet brillant que de moi l'on reclame?
En nappes dans les airs je déroule la flamme,
Et contre Flore en pleurs secouant ses cheveux,
En dépit de ses fers Vulcain vomit ses feux;
Tandis qu'au haut du ciel mainte agile fusée
Jaillit en se jouant de sa prison brisée,

Traîne un sillon dans l'ombre et baissant tôt ou tard,
S'arrête, éclate et meurt dès que son pétard part.
Ici du forgeron fomentant la fournaise,
J'allume avec effort la pétillante braise,
Et mes flasques soufflets péniblement enflés,
Ronflent en chassant l'air dont leurs flancs sont gonflés.
De la terre à mon gré façonnant les entrailles,
Je les confie ensuite à la dent des ténailles,
Et dans le lac dormant dont l'eau fume et frémit
Plongé jusques au bout mon fer rouge gémit.
Là, je suis serrurier; ma rigoureuse lime,
D'un clou d'abord meurtri rive en criant la cime,
Un amas de ressorts et de vis et d'écrous,
Prépare entre mes mains le repos des jaloux;
Je traîne sur ses gonds une grille indolente;
Je range, en longs barreaux, la rampe qui serpente;
Tantôt du taillandier, tantôt du maréchal,
Imitant par des *T* le travail matinal,
Je soulève un marteau que l'élégant Delille
Précipite en cadence aussi-bien que Virgile;
Et qui tombe, en trois tems, pour dompter le métal,
En frappant mon timpan d'un tintamarre égal.

Attaquons dans les bois la Dryade indignée,
Elle repousse envain ma cruelle coignée ;
L'espoir d'un gain honteux m'a bientôt étourdi ;
En bucheron hâlé je frappe un coup hardi,
Et par l'explosion de ma bruyante haleine,
Je crois hâter le fer de ma hache inhumaine.
Me préserve le ciel d'entendre nuitamment
Autour de ma maison construire un bâtiment,
C'est, il faut l'avouer, une cacophonie,
Que de peindre, en tout temps dédaigna le génie ;
Mais si le dieu des vers jadis se fit maçon,
Je puis à ces détails descendre sans façon.
Voyez ce malheureux suant & presqu'étique
Courbé sur les moilons qu'il pique & qu'il repique,
Cet autre du soleil essuyant le courroux,
De son marteau tenace attaque à petits coups,
D'une pierre en repos l'inébranlable masse ;
Sur un tertre de paille, assis, comme par grace,
Cet autre à tour de bras, dès que Phébus a lui,
Au travers d'un gros roc étendu devant lui,
Traîne une longue scie auparavant graissée,
Qui s'avance docile & rebrousse ébréchée,

Si dans la pierre avide, au fer trop à l'étroit,
Il ne fait partager l'eau que lui-même il boit;
Survient-il un sculpteur? ce nouveau Praxitele
Exerçant son ciseau sur le marbre rébelle,
Suscite sans pitié des sons si discordans,
Qu'en blessant mon oreille ils agacent mes dents;
A tourner son long col que cette grue eſt prompte!
Mais comme elle se plaint du fardeau qu'elle monte!
Le cric s'accroche au poids qu'il soulève aisément,
Et triple à chaque tour son triste grincement;
Sans perdre une minute, à me rompre la tête,
Près de son établi ce Menuisier s'apprête;
Sur un ais tortueux qu'il applanit bientôt
Il promène en raclant son rapide rabot,
Et dans le trou profond que vient d'ouvrir la vrille,
A grands coups de maillet il presse la cheville:
Près de ces ouvriers voilà, pour mon malheur,
Que le hazard dirige un perfide émouleur,
Qui sur sa meule en feu, par un jeu qui l'amuse,
Aiguise les outils de si près qu'il les use.
Puisse-t-il, entre nous les repasser si bien
Que pour nous étourdir il n'en reste plus rien!

Si pour me ranimer je gagne mes Pénates,
Oh ! de quel bruit plus doux, cher Bacchus, tu me flattes !
Rompant son fil d'archal, le Champagne élancé
Cherche en l'air à se joindre à son bouchon chassé ;
En coulant du goulot d'une oblongue bouteille,
Le Bordeaux plus couvert charme aussi mon oreille,
Et ses flots, l'un de l'autre, au passage jaloux
Comblent mon gobelet en doublant leurs gloux-gloux.
On est, quand on a bu, plus propre à la musique,
Et je peindrai les sons que ce bel art m'indique.
Je les réveille enfin ces nombreux instrumens,
Chez l'indolent luthier suspendus et dormans,
Dans les flancs de ceux-ci je vois rentrer Éole,
Et les nerfs de ceux-là se tendre à ma parole ;
Déja, vers moi par troupe ils semblent accourir ;
Je leur donne un moment pour mieux se réunir,
Et pour les ranger tous sur une ligne égale,
Le tambour en roulant, battra la générale.
C'en est fait : s'agit-il de les voir défiler ?
Ils suivront l'ordre exact que j'ai sû leur régler.
En appellant les coups sur leurs plans parallèles
Au dos d'un fier coursier, ces timbales jumelles,

Aux bonds de la baguette, ont produit des tons sourds.
L'airain qui les entoure en murmure toujours,
Fier des sons moëlleux qu'il enfante sans peine
Avec un flegme anglais, le piano se traîne,
Et nargue, fils ingrat, le rude clavecin.
La cymbale après lui froisse un double bassin,
Et, roi des instrumens, le violon sonore,
Vaincu par *Viotti*, devient plus fier encore.
Le champêtre hautbois et l'éclatant clairon
Auprès du cor ronflant marchent en escadron.
Ou je me trompe fort, ou la longue trompette
Précéde, avec orgueil, l'allégre clarinette;
Et le fifre fidèle à prendre le dessus,
Par force, de ses flancs, fait fuir des sons aigus.
Je vois enfin, je vois la flûte veloutée
Par les lévres de *Rault*, souvent sollicitée,
De sa langue, accueillir le prompt martelement,
Et l'exhaler soudain comme un roucoulement;
Raclée à tour de bras, la grosse contrebasse
M'électrise à l'envi du serpent que je chasse;
Mais le violoncelle adouci par *Duport*
A mes nerfs irrités rend leur premier accord.

Honneur soit en passant, à la harpe élégante
Qui conservant toujours une forme imposante,
Plus d'une fois sans doute, en de royales mains,
Depuis son origine, a charmé les humains.
A l'approche d'*Inner*, sensible, elle s'accorde,
Et si ses doigts légers, errants de corde en corde,
Daignent faire l'essai de son expression,
Que de sons vont survivre à la vibration !
Auprès de la beauté, plaintive mandoline,
Sers l'amant patelin lorsque le jour décline;
Que le cistre trop sourd, bourdonnant à l'écart,
Respecte la guittarre aux ordres de *Guichard*:
Tandis qu'en sautillant une touche subtile
Interroge à tâtons le tympanon docile.
Qui te méconnaîtrait, jovial tambourin ?
Du gentil galoubé tu guides le refrein,
Et quand sous l'oranger, la Provençale agile
S'élance dans les airs, émule de Camille,
Tu marques la cadence à ses pieds délicats;
Le gazon se relève, et l'on cherche ses pas.
Peste soit du fausset de l'âcre cornemuse,
Qui meurt lorsque l'haleine à ses vœux se refuse !

Nos modernes Sylvains la fêtent dans les bois,
Mais le seul Pourceaugnac peut sauter à sa voix.
Substitut portatif de la cloche en retraite,
A force de ressorts, la cresselle aigrelette
Court le Mercredi-Saint relancer dans ses draps
Le gros chanoine Evrard ivre du Lundi-Gras.
Dieux! quel charivari! les castagnettes claquent,
La guimbarde frémit entre les dents qui craquent,
Et tout près du triangle à contre-temps frappé,
La vielle en grinçant flatte un peuple dupé.
Mais je n'ai vu passer ni les cloches, ni l'orgue;
Il faut céder sans doute à leur pieuse morgue,
Pour les chercher moi-même à l'église je cours,
Provoquons ces bourdons qui dorment dans les tours,
A leurs cables grossiers je saurai me suspendre,
Et puis regagner terre, et puis vous faire entendre
Sur les bords du métal prompt à vous étourdir;
Les battants balancés tomber et rebondir,
Si la tâche est trop forte et que mes bras débiles
Abandonnent en l'air les cloches immobiles;
Sous leur voûtes d'airain, le vent doit, engouffré,
Même après leur repos, murmurer concentré.

Mais quels savans accords et quelle mélodie
Réveillent tout-à-coup mon oreille engourdie !
Balbâtre ou *Charpentier*, d'un geste impérieux
Maîtrisent le clavier d'un orgue harmonieux ;
Du temple qui résonne ils ébranlent la voûte,
On croirait que du ciel ils ont trouvé la route,
Et que les airs sacrés, échappés de leurs mains,
Montent, comme un parfum, jusqu'au trône des Saints.
Ainsi des instrumens ou bénis ou profanes
J'ai tâché d'imiter les différens organes,
J'oubliais le sifflet qui n'a point oublié
De heurter par son vent mon front humilié ;
Exécrable instrument, qui te donna la vie ?
On ne le sait que trop : sans doute que l'envie
Pressant un jour le col de ses nombreux serpens,
Concentra dans ton sein leurs sombres sifflemens,
Depuis, tout fut en proie à ta rage insensée ;
Et l'on t'a vu, sans cesse, au théâtre, au lycée,
Non content d'être encor le signal des filoux,
Rallier contre un seul, mille écrivains jaloux.
J'entends derrière moi l'écho qui se désole,
Ce que l'ombre est au corps, il l'est à la parole,

Invisible habitant ou d'un mur ou d'un bois,
Il décroît tour à tour, jusqu'à cinq à six fois,
Il retrace à l'oreille une imparfaite image
Des bruits de la nature ou des sons du langage,
Et pour les répéter, il perd si peu d'instans,
Qu'on croit, quand il répond, parler en même temps.
Lecteur, laisse en beaux vers l'ingénieux Ovide
Prodiguer le mensonge à ton esprit avide,
Je prétends sur l'écho te révéler sans fard
Des secrets qu'à coup sûr tu n'as lus nulle part;
Peins toi le premier soir du premier jour du monde,
Où le globe, plongé dans une paix profonde,
Sous les rayons de l'astre, émule du soleil,
S'argente aux yeux d'Adam qui résiste au sommeil;
Il veut fuir, mais en vain; quelque part qu'il s'arrête,
A la faible clarté que la lune lui prête,
Sur la terre et dans l'air il voit les animaux
Chancelans tour-à-tour céder tous au repos,
Et lui-même, au milieu d'une forêt discrète
Il écoute, étonné, la nature muette.
Tourmenté malgré lui d'un souci curieux,
Il lève en soupirant ses deux mains vers les cieux;

« O mon maître, dit-il, quel eſt donc ce ſilence ? »
Silence ! dit l'écho, qui prend alors naiſſance.
Que fait le premier homme à ce bruit étranger ?
(On ignorait encor la peur et le danger)
Il viſite avec ſoin la forêt toute entière,
« Ah ! pauvre Adam, dit-il, c'eſt à toi de te taire ;
» Quel autre que ton Dieu peut répondre à ta voix ? »
Ta voix ! reprend l'écho renouvellant ſes droits.
Adam s'occupe encor d'une recherche vaine,
Mais le ſommeil ſurprend ſa paupière incertaine,
Eve doit au matin s'offrir à ſes deſirs,
Et l'écho plus diſcret taira leurs deux ſoupirs.
Du ſimple et du badin combinant l'avantage,
Je vais des animaux copier le langage,
Et ce nouveau travail n'eſt rien moins qu'un jouet :
Hériſſant ſa crinière et balançant ſon fouet,
Le monarque des bois, ſoit qu'on paſſe ou qu'on entre,
Par des rugiſſemens fait retentir ſon antre ;
Le léopard farouche et le tigre irrité
Frémiſſent en chorus près de ſa majeſté ;
Et ce vieux loup à jeun, dont les forces chancellent,
Heurle dans l'ombre épaiſſe où ſes yeux étincellent ;

Envain

Envain dans sa tanière a-t-on muselé l'ours ?
Soyez sûr que l'ingrat qui s'en souvient toujours,
Même quand sur deux pieds il trépigne en cadence,
Gronde et garde une dent à son maître de danse.
Mais d'un crayon rapide esquissons le cheval,
Ah ! Virgile ! pardonne à ton jeune rival !
Je voudrais t'égaler quand ton pégase agile,
Traversant l'hexamètre au galop du dactyle,
Dans un vaste circuit de terreins labourés,
Quatre à quatre en courant marquait ses pas ferrés.
Sur les gazons fleuris que le taureau bondisse !
Auprès de sa génisse, amoureux, qu'il mugisse !
Je vais encor ici mettant Virgile à neuf,
Faire au bout d'un vers lourd tomber le pesant bœuf,
Et forcer l'agnelet d'essayer sa voix grêle
Au milieu des moutons qui bèlent pêle mêle.
Entendez-vous plus loin le timide chevreau
Murmurer quand il broute & ronger l'arbrisseau ?
Ravi par un barbare à sa mère qui meugle,
Le veau prêt à mourir verse des pleurs & beugle.
Soufrez qu'Aliboron clopinant, ricanant,
Et bravant le bâton d'un maître chagrinant,

Ouvre une large bouche et s'évertue à braire,
(Le bon Jean l'admettait dans la fable légère)
Mais quel vil animal allonge son grouin?
Ah! c'en eſt trop, recule, et vas grogner plus loin,
Toi que doivent chasser, par un dégoût semblable,
Les Français de leurs vers, et les Juifs de leur table.
Chez l'avare Crésus, au combat du taureau,
Et sur les boulevards qui bordent Saint-Malo,
J'entends, comme Cerbère, aboyer le boul-dogue,
Mais du petit barbet la voix est bien moins rogue;
Et quand chez Pénélope Ulysse de retour,
Sourit au vieux témoin de son fidèle amour,
Au devant du guerrier le chien s'élance, il jappe
Et léche, avec transport, son manteau qu'il attrape.
Le chat près du barbet vient de se mettre à point,
Et de les séparer je n'entreprendrai point;
De Rominagrobis qui grommèle & qui jure,
Caressez prudemment l'ondoyante fourure,
Le fourbe étend sa griffe et roule de gros yeux;
Chassez sur le pallier cet amant furieux,
De degrés en degrés qu'il poursuive sa belle,
Et la nuit, s'il le veut, qu'il s'en aille avec elle,

Dans son feu violent miaulant à loisir,
Publier sur les toîts son douloureux plaisir.
Que le singe unissant la malice à l'audace,
Fasse en grinçant des dents grimace sur grimace,
Et devant l'homme enfin, fier de lui ressembler,
S'enroue, en s'indignant, de ne pouvoir parler.

Fin du troisième Chant.

SUJET DU QUATRIÉME CHANT.

Application du systéme de l'Harmonie imitative au bourdonnement des insectes et au cri de certains oiseaux. Episode dans le style simple. Conclusion du Poëme.

CHANT QUATRIÉME.

C'est peu d'avoir rendu la voix du quadrupède,
A ce nouveau travail un plus vaste succède,
Car tous les animaux articulent des sons ;
Alors que je dis tous, j'excepte les poissons,
Et sans doute, jadis ils ont eu leur langage.
Si j'en crois ma chronique, au temps du premier âge,
La pesante baleine et le dauphin léger
Dialoguaient ensemble au lieu de se manger ;
Mais lorsque Jupiter, moins en pere qu'en juge,
Versa sur l'univers les torrens du déluge,
Les poissons télégués dans leur propre élément
Se vantaient d'échaper au commun châtiment ;
Et ce Dieu tout-à-coup leur imposant silence,
Leur ravit pour toujours, dans sa juste vengeance,
Le signe de l'effroi, le signe du desir,
Le cri de la douleur, et l'accent du plaisir.
Prends courage, ô ma langue, ô langue imitative !
Deviens plus que jamais, simple, douce et naïve,

Si l'insecte et l'oiseau sont imités par toi,
Tu ne me verras plus t'imposer d'autre loi.
Je laisse au gré du vent l'abeille vagabonde,
Varier le matin son murmure et sa ronde ;
Mais lorsque sur le soir un sonore bassin
Aura sous chaque abri réuni chaque essain,
Pour entendre frémir ces graves républiques
J'oserai m'approcher des ruches politiques,
Et je pourrai peut-être, espion indiscret,
Sans troubler leur travail, surprendre leur secret ;
Il bourdonne à propos ce frélon parasite,
Pirate obscur des fleurs qu'à respirer j'hésite ;
Mais cette guêpe avide, au banquet de Comus,
De Pomone, en cachette, outrage les tributs ;
Sans quartier, dans la chambre, il faut qu'on l'emprisonne ;
Qu'elle meure en rasant la vitre qui résonne !
Dans un blé vaste, aux yeux du meunier qui la suit,
La sauterelle agile, en criant, se trahit,
Et le grillon frileux par sa plainte assassine,
Enjoint au boulanger de couvrir sa farine.
Mais déjà les oiseaux m'appellent tour à tour,
Confondons la volière avec la basse-cour ;

Ne croyez pourtant pas que de mon plan esclave,
J'espère, en déclamant, noter ici l'octave,
Et contrefaire au vrai, le sublime refrain
Du savant rossignol et du tendre serin;
Eh! quel homme pourrait exprimer leur ramage?
C'est tout ce que le sèxe, à qui l'on rend hommage,
Peut faire quelquefois à force de chanter;
Saint-Huberti, *Trial*, ont droit de l'imiter.
Mais il est des oiseaux d'une classe ordinaire
Dont la voix plus bizarre a plus de caractère.
Le long de ce grand mur qu'il arpente à son gré,
Que le paon orgueilleux, par l'orage inspiré,
Lance par intervalle un accent lamentable!
Tandis que la pintade, en cage inconsolable,
Exhale son ennui par un son plus perçant
Que celui d'un ciseau sur du marbre glissant.
L'aube n'a pas plutôt de ses lueurs obliques
Argenté le sommet des cabanes rustiques,
Que deux coqs commensaux, par un cri matinal,
D'un combat singulier se donnent le signal;
Au travers du fumier les champions s'avancent,
A grands coups d'éperon l'un sur l'autre ils s'élancent,

Souvent le plus coquet est le plus fortuné,
Les poules à l'envi l'ont déja couronné,
Et ce vainqueur superbe en chantant sa conquête,
Comme un drapeau flottant balance encor sa crête.
Il sifle en grasséiant le grave perroquet,
Et je veux sur trois points diriger son caquet;
Sincère courtisan d'un Roi prudent & juste,
Qu'il dise à l'œil de bœuf : *bonjour César-Auguste ;*
Si ma maîtresse est froide et s'amuse à jaser,
Je veux que le fripon lui conseille un baiser ;
Et lorsque Bavius de boutique en boutique
Colportera le soir son œuvre satyrique,
J'entends qu'à ses barreaux l'animal cramponné
En le voyant de loin crie : *as-tu déjeûné ?*
Si dans mon cabinet je transporte sa cage,
Puisse alors son babil m'enhardir à l'ouvrage ;
Ah ! pour me rappeller un modèle parfait,
Que son mot favori soit le nom de Gresset :
Beau perroquet mignon, c'en est assez sans doute,
Voilà déja du tems que le lecteur t'écoute,
D'ailleurs tu reviendrais à tes premiers discours,
Combien d'auteurs sans moi t'imiteront toujours !

Dans le fond des forêts émule de l'orfraie,
Hermite d'un vieux tronc que le hibou m'effraie !
Que la chouette cherche un cri plus déchirant !
Quant au triste coucou, d'arbre en arbre courant,
Sa voix que la coutume érige en noir présage
Au mari courroucé fera perdre courage.
La nuit sur la nature étend son voile gris,
Et fait frémir en l'air mille chauve-souris,
Ah ! fraulez mon chapeau, puisque c'est votre usage,
Mais de ce pauvre, au moins respectez le visage,
Au déclin d'un beau jour pour cesser de souffrir,
Il s'endort en plain champ sur la foi du zéphir;
Volez, volez plutôt par cette cheminée,
Vous pourrez, sans remords, ô filles de Minée,
De ce Midas qui ronfle ébranler les rideaux,
Raser sa longue oreille et flétrir ses pavots.
Que le dinde glouton glousse en faisant la roue !
Que la canne criarde en barbotant s'enroue !
En déployant sa voix puisse l'oie en un coin
Ainsi qu'au capitole avertir au besoin !
Que le merle et le geai jasent avec l'agasse !
Seul dans un vers braillard que le corbeau croasse !

La caille aime à fifler, et la tendre perdrix
Par des accens coupés réunit ses petits.
Perché sur la tourelle où la nuit il se coule,
Du matin jusqu'au soir le doux ramier roucoule,
Et l'humble tourtereau tristement amoureux
Prolonge à la sourdine un soupir douloureux:
Le pigeon, du plaisir goûte la pure ivresse,
Il est apprivoisé pour peu qu'on le caresse,
Il est tendre et sensible, il pleure, et plût au ciel
Que l'homme, ainsi que lui, n'eut jamais eu de fiel!
Non loin des prés fleuris qu'arrose la Charente,
Lieux charmans où le soir l'ombre d'Ausone errante
Du brave d'Epernon prend l'ombre par la main,
Et va sous les débris d'un vieux cirque romain,
Du Saintongeois moderne admirer en silence
L'esprit héréditaire et la rare vaillance;
S'élèvent deux châteaux l'un à l'autre opposés,
Par un bois vénérable autrefois divisés.....
D'un rigoureux tuteur esclave trop docile
Eustelle habitait l'un, et l'autre était l'asyle
Du jeune comte Euttope, héritier séducteur,
Et du champ des beaux arts zélé cultivateur;

Eustelle à dix-sept ans, d'une beauté parfaite,
N'avait rien pour charmer l'ennui de sa retraite,
Qu'un pigeon qui, les soirs en revenant du bois,
Pour atteindre à sa bouche escaladait ses doigts,
Ainsi donc l'innocence, élevait l'innocence;
Leurs plaisirs étaient purs, leurs jeux sans conséquence,
Et je ne dirai point, pour ne pas crainte de supposer,
Lequel des deux à l'autre enseigna le baiser.
Pour Eutrope, il vivait dans le sein de l'étude,
Les neufs Sœurs tour-à-tour charmaient sa solitude;
Eutrope était dans l'âge où les sens nouveau-nés
Sous le joug du desir frémissent enchaînés,
Où quand on cherche un guide au bord de l'hypocrène,
L'esprit choisit Corneille, et le cœur la Fontaine;
Vous étiez, ô bon Jean! son auteur favori,
Un matin qu'il lisait vos fables, près de lui,
D'un pigeon langoureux il entend le ramage,
Et l'apperçoit bientôt à travers le feuillage,
« Ah! beau pigeon, dit-il en fléchissant la voix,
» Venez, je ne suis point ce méchant villageois
» Qu'on eut vu l'autre jour, sans la fourmi prudente,
» Darder sur votre fière une fléche sanglante ».

A de si doux accens le pigeon familier
Sur la main du lecteur vient se réfugier
Et tressaille de joie, en voyant dans l'ouvrage,
Grace au pinceau d'Houdry, passer sa propre image.
O des hameaux voisins confiantes beautés!
Il se peut qu'au détour de ces bois écartés,
Vous veniez pour cueillir de pâles violettes,
Retournez promptement vers vos humbles retraites,
Et redoutez Eutrope, un pigeon sur le poing;
C'est l'oiseau de l'amour, le Dieu n'est pas bien loin.
Sans rencontrer pourtant une seule bergère
Le Comte a pénétré dans ce bois solitaire,
Et par un grand châtel de toute antiquité,
Au quart de sa lecture il se trouve arrêté,
S'en étonnerait-il? il oublierait sans doute
Qu'avec lui tout le jour la Fontaine a fait route,
Et que le tems jaloux dévore le chemin
Où nous nous promenons un bon livre à la main:
« Beau pigeon, reprit-il, j'aime votre constance,
» Mais là dedans sans doute on pleure votre absence ».
Il dit: et sur l'airain des portes du château,
Son bras fait retentir l'impatient marteau;

Eustelle ouvre elle-même et tous deux ils rougissent,
Ils demeurent muets, mais leurs ames s'unissent,
Et du premier regard on s'était entendu,
Les cœurs étaient donnés quand l'oiseau fut rendu.
O Muse ! épargne-toi maint détail concevable ;
La tache des amans est toujours si semblable,
Qu'on sait en quatre mots tout le roman du cœur :
Soupirs, occasion, résistance et faveur.
Si pourtant il le faut, dis qu'avec sa maîtresse,
Eutrope au bout d'un temps disputa de tendresse,
Et qu'au sein des plaisirs se laissant enflammer,
Il oublia les arts hormis celui d'aimer ;
Lorsque le vieux tuteur s'en allait à la ville,
Le beau pigeon d'Eustelle à ses ordres docile
Traversant la forêt, courait rapidement
Du départ de l'argus avertir son amant,
Et ce courier exact portait à tire d'aîle
Des baisers que l'amant volait rendre à sa belle.
Quel bonheur ! justes Dieux ! s'il avait pu durer?
Mais quel ruisseau jamais coula sans murmurer !
Et telle est des plaisirs la source trop légère !
Si tout mortel y boit, nul ne s'y désaltère.

Souvent, au moment même où deux amans d'accord
Dans l'espoir d'y puiser s'agenouillent au bord,
De son antre infernal qui domine la rive,
La jalousie hagarde avec fureur arrive,
Les sépare, et du fer de ses longs javelots
Se fait un jeu cruel d'en soulever les flots :
Chez l'objet de ses soins d'un pas lent et timide
Eutrope vient un soir sur la foi de son guide,
Il entend une voix ; son cœur en a frémi ;
La porte confiante est poussée à demi,
Et lui laisse, au reflet d'une oblique lumière,
Entrevoir un guerrier tout couvert de poussière,
Qui pleure auprès d'Eustelle et semble à l'embrasser
D'une absence pénible enfin se délasser ;
Il s'avance, immobile, il garde un froid silence,
Et sort : mais en sortant à l'étranger il lance
Ce coup-d'œil éloquent par Bellone inventé,
Que l'honneur à l'honneur n'a jamais répété ;
Et qui s'il ne peut faire à l'instant de l'offense,
Jaillir de deux poignards l'éclair de la vengeance,
Comme un subtil aimant doit attirer nos pas
Pour briguer ou promettre un généreux trépas.

Ogier (car c'est ainsi que le guerrier s'appelle)
Veut se rendre au signal, mais la discrette Eustelle
En opposant la ruse à ses nombreux efforts,
Lui fait pour l'arrêter un rempart de son corps.
Eutrope attend le soir, attend la nuit encore,
« Ah ! dit-il en fureur, j'en atteste l'aurore,
» La femme est sans constance et l'homme est sans honneur,
» Beaux-arts que j'ai quittés, rendez-moi le bonheur. »
Le front morne et pensif, il gagne ses Pénates,
Catulle ! c'est envain qu'à présent tu te flattes
De calmer le transport de ses fougueux esprits,
Par la douce langueur qu'exhalent tes écrits.
Il allume sa haîne à ces rimes cruelles
Que Boileau, vieux alors, lança contre les belles,
Dans du fiel distillé des mains de Juvenal
Il trempe le stilet qu'il vole à Martial,
Et méditant sur l'heure un horrible libelle,
Sans honte et sans remords, il ose contre Eustelle
Sur un papier brulant précipiter des vers
Qui des pleurs de l'amour sont quelquefois couverts.
Ah, suspendez le cours d'une injuste satyre,
Eutrope, il vaudrait mieux ignorer l'art d'écrire,

Que de suivre, au hazard, ces apprentifs Auteurs,
Qui d'un sèxe timide odieux détracteurs,
Dans les pamphlets malins de leurs plumes novices
Veulent faire passer ses défauts pour des vices.
Téméraire Ecrivain, sachez qu'on ne peut pas,
Ternir l'éclat des fleurs qui croissent sous ses pas,
Et que pour émousser les traits de la censure
Vénus à tout son sèxe a prêté sa ceinture.
Le soleil a déjà remonté l'horison,
Et le Comte n'a point recouvré sa raison;
Le cher pigeon revient à l'heure accoutumée,
Pour la première fois la fenêtre est fermée;
Le volatile exact à remplir son devoir,
Dans l'espoir d'être vu, se contente de voir,
S'obstine en roucoulant à faire sentinelle,
Et frappe à coups de bec une vître rebelle;
Eutrope à ce signal d'horreur se sent saisi,
« Le voilà cet oiseau qu'Eustelle avaitchoisi,
» Ce confident trompeur de l'objet le plus traître, »
En achevant ces mots il ouvre sa fenêtre;
Le tranquille pigeon n'en est point allarmé,
D'un fer impitoyable Eutrope s'est armé;

Ici ma plume tremble et mon ame est émue,
De ce tableau sanglant je détourne ma vue,
Le coup fatal se porte et l'innocent oiseau
Chancelle, crie et tombe aux pieds de son bourreau;
Mais tout en éprouvant des atteintes mortelles,
On dirait qu'il invite à chercher sous ses aîles;
Eutrope les écarte, un billet précieux,
Irrite au même instant ses regards curieux,
Et parcouru trois fois par ses lèvres rapides,
Il échape trois fois à ses mains trop avides,
« L'Officier que ton cœur a si mal soupçonné,
» Eutrope, c'est mon frère, un hazard fortuné
» Après dix ans d'exil le rend à sa patrie,
» Et je l'aime après toi, cent fois plus que ma vie;
» Reviens donc sur le champ t'assurer de ma foi,
» Je ne l'ai qu'embrassé, les baisers sont pour toi. »
« Ah, dit-il, qu'ai-je fait? Et quelle barbarie! »
Sa parole s'arrête et son ame est flétrie,
Il ne connaît plus rien, et ses sombres regards
En exprimant la rage errent de toutes parts;
D'Eustelle il voit, hélas! le messager fidelle
Tourner encor sur lui sa débile prunelle,

Roidir ce col d'albâtre autrefois caressé,
Et s'étendre aussitôt insensible et glacé :
Aux fureurs de l'amant le repentir succède,
A son crime excusable il soupçonne un remède ;
Par un instinct subit il se sent inspiré,
Et du pigeon mourant ouvrant le bec serré,
Par le canal étroit d'une paille incertaine
Il lui souffle un vin chaud qu'a tiédi son haleine ;
Le beau pigeon d'Eustelle a paru respirer,
Eutrope, en le rendant, pourrait tout réparer ;
Il l'emporte en tremblant ; le chemin dans sa fuite
Disparaît sous ses pas que l'espoir précipite,
Il revoit son Eustelle, il tombe à ses genoux ;
Il se soumet d'avance à son juste courroux,
Et lui conte en pleurant ce que l'on vient d'entendre.
Eustelle tour à tour est inflexible et tendre,
Sa bouche à haute voix lui commande de fuir,
Et son œil indulgent lui défend d'obéir ;
D'une main délicate, à qui l'on porte envie,
Elle enferme en son sein l'oiseau presque sans vie,
Qui de ces doux climats aspirant la chaleur,
Recouvre par degrès sa première vigueur.

Eutrope en insistant sut obtenir sa grace,
Et tout autre aurait pu l'obtenir à sa place.
Beau sèxe à ton courroux dusses-tu m'immoler,
C'est ton plus grand secret que je vais révéler,
Tu peux dans certains cas prendre un air inflexible,
Mais sans doute une fois que ta pudeur sensible
Après avoir long-temps prolongé nos desirs,
Nous a fait par l'estime arriver aux plaisirs;
Eussions-nous par hazard ralenti nos hommages,
Fussions-nous bien ingrats, fussions-nous bien volages,
Jamais le triple airain de la froide rigueur,
Ne peut malgré nos torts environner ton cœur:
La vengeance, en cachette, a beau t'offrir des armes,
L'amour reprend ses droits en répandant des larmes,
Son flambeau rallumé jette encor plus de feu
Et ton premier pardon vaut ton premier aveu.
J'ai su depuis qu'Eutrope avec la jeune Eustelle
Avait serré les nœuds d'une chaîne éternelle,
Qu'au pigeon réchappé des horreurs de la mort
Une douce colombe avait uni son sort,
Et que le brave Ogier déposant son armure,
Pour nourrir par l'exemple une flamme si pure,

Faisait de tems en tems couver sous leurs regards
Les oiseaux de Vénus dans le casque de Mars.
Si dans ma tache ingrate, aidé de l'épisode,
J'ai réduit, parmi nous, l'Harmonie en méthode;
Français, de votre langue admirez tout le prix;
Contemplez la souvent dans vos Auteurs chéris,
Et sublime et folâtre, et simple et tempérée.
Quand vous aurez fait choix d'une image assurée,
Songez qu'il est un art de peindre par les mots,
Et copiez toujours la nature à propos.
Tâchez que les patois épurés dans leur course,
Viennent de jour en jour se confondre à la source;
Et puisse le Berger s'écrier sous ses toits,
La langue que je parle est la langue des Rois.

Fin du quatrième et dernier Chant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(*Page* 3, *vers* 1.)

Il est, n'en doutons pas, il est une harmonie
Qui naît du choix des mots qu'enchaîne le génie, *&c.*

Les fréquens exemples d'Harmonie imitative qui se trouvent dans les Poëtes Latins, peuvent-ils être rendus dans notre langue d'une manière satisfaisante? c'est aux vers de Boileau et à ceux de M. l'abbé Delille à répondre. L'art de disposer les mots de la manière la plus convenable au caractère des idées, des images et des sentimens qu'on veut exprimer, peut-il exister dans la Langue Française? c'est aux grands Poëtes du siècle de Louis XIV et du nôtre à le prouver?

Les différentes recherches que j'ai faites sur la partie méchanique du style, m'ont démontré à moi-même, qu'il était possible, dans tous les genres, et sur-tout dans les morceaux de poésie descriptive, de combiner des expressions analogues par leurs sons particuliers au ton général du sujet.

Je conviendrai sans doute avec un Ecrivain d'un mérite distingué, que le Poëte le plus heureusement né est celui qui peint à l'oreille sans s'en appercevoir, et qui voit dans ses vers nombreux, les termes sonores venir s'accorder d'eux-mêmes avec la pensée.

Mais il conviendra peut-être avec moi qu'on peut rapprocher avantageusement certaines syllabes; multiplier à propos certaines lettres, et faire résulter de ce calcul, puérile au premier coup-d'œil, des effets variés de mélodie et d'harmonie poétique.

(*Pag.* 3, *vers* 6.)

Volez, alexandrins, qu'une image décore, *&c.*

Voltaire a fort bien défini, dans son épitre au Roi de la Chine, cette espèce de vers, plus noble que les autres et en même-temps plus difficile.

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens?

(*Pag.* 4, *vers* 9.)

Qu'un Poëte fidèle à l'onomatopée, *&c.*

Ce mot est grec : ὀνοματοποια, comme pour dire τῦ ονοματος ποίησις, *nominis creatio*, création, formation ou génération du mot.

L'homme dans toutes les langues, donne naturellement aux objets les plus sensibles un nom qui répète à-peu-près le bruit que fait l'objet lui-même, tel est la définition de l'onomatopée; et *Wachter*, dans son Glossaire

germanique, l'appelle *vox repercussæ naturæ*, l'écho de la nature. (Encycl. art. Onomatopée.) On trouvera peut-être extraordinaire que ce mot technique ait trouvé place dans un vers, mais pour la perfection de l'art on peut étendre les privilèges du genre didactique, et je dirai à mes censeurs avec Boileau :

Et bientôt vous verrez mille Auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout nob'e mot de terme haza deux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie.
(BOILEAU, *épit.* X.)

(*Pag.* 5, *vers* 4.)

Des Pédans, nés Romains, au sein de ce royaume, *&c.*

J'espère qu'on ne me prêtera point ici d'intention maligne. Il fut un temps où ce vers aurait pu s'appliquer au corps des Savans en général ; c'était dans ces siècles, où les livres élémentaires de la langue Latine étaient écrits en latin : mais aujourd'hui que l'Université regarde l'étude des langues mortes comme une simple introduction à la connaissance de la langue Française, ce n'est point parmi ses Membres recommandables à tous égards, c'est dans la Société même, et sur-tout au fond de quelques provinces qu'on retrouve les pédans dont je parle, et que Voltaire appelle si plaisamment des gens en *us*.

(*Ibid. vers* 7.)

Dans ses combinaisons notre langue est captive,
Elle n'a jamais eu de force imitative, *&c.*

Cette objection faite originairement par des Scholiastes, a été renouvellée de nos jours par des Grammairiens et par des Ecrivains célèbres; mais sans me perdre dans le dédale de leurs observations minutieuses, je réfuterai d'abord M. de Jaucourt par ses propres paroles. En effet, après avoir dit : « La langue » Française n'a point en partage l'Harmonie imitative, » elle ne peint que par des rapports éloignés, et la » force d'imitation lui manque presque toujours; il » ajoute, que si en conservant sa clarté, son élé- » gance et sa pureté, on parvenait à lui donner la » vérité de l'imitation, elle réunirait sans contredit, » les plus grandes beautés ». Or si les exemples sont rares chez nous, c'est moins la faute de la langue que celle des Ecrivains; il suffit qu'il en existe, pour qu'on puisse les multiplier.

« Cette Harmonie imitative qu'on apelle *Onomato-* » *pée*, et dont nous voyons tant d'exemples dans les » anciens, n'est pas permise à nos Poëtes. La raison » en est que dans la formation des langues Grecque et » Latine, l'oreille avait été consultée, au lieu que les » langues modernes ont pris naissance dans des temps » de barbarie, où l'on parlait pour le besoin et nulle-

» ment pour le plaisir ». Qui croirait que cette assertion est d'un Auteur pour qui la langue Française n'a point eu de secrets, et qui après avoir en quelque sorte épuisé ses trésors dans différens ouvrages de goût, la trouvée encore si docile quand il a voulu la plier au joug de la Musique ? J'oserai lui observer que la langue Française étant formée des débris des langues Grecque et Latine, doit avoir comme elles la faculté de peindre par les sons, au moins dans cette foule de mots qu'elle en a empruntés ; en admettant qu'*elle ait été créée dans des temps de barbarie où l'on parlait pour le besoin*, je lui demanderai si les mots dictés par le besoin ne sont pas nécessairement *onomatopiques*. Et s'il est vrai, comme l'ont prouvé quelques Savans, et tout récemment M. de Gebelin, (dont les erreurs ne doivent pas faire oublier l'immense érudition) que notre langue ait conservé par succession de temps beaucoup de mots celtiques, elle a encore dans ces mots-là, comme langue-mère, les privilèges de l'Harmonie imitative. On convient que la langue Celte a été parlée généralement par les premiers habitans de l'Europe depuis les bords du Tanaïs jusqu'aux rives de l'Océan, et qu'elle a sans doute donné naissance au Grec et au Latin.

(*Ibid. vers* 19.)

Et notre Académie au travers de son crible, *&c.*

Il n'existe point de Dictionnaire plus complet que

celui de l'Académie Française; cet ouvrage fait infiniment d'honneur à l'illustre Compagnie qui est chargée de veiller à la conservation de la langue, et à la propagation du goût.

(*Page 6, vers 10.*)

Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides, *&c.*

Quoique la prosodie soit moins marquée dans notre langue que dans les autres, elle n'en est pas moins sensible pour une oreille délicate; une prononciation exacte suffit pour la faire ressortir. M. l'Abbé d'Olivet a fait un excellent Traité des longues & des brèves.

(*Page 8, vers 7.*)

Et le brillant Voltaire et le noir Crébillon, *&c.*

On trouvera peut-être insuffisante l'épithète de *brillant* appliquée à Voltaire; mais il faut remarquer qu'il est ici en opposition avec Crébillon. Personne n'est plus pénétré que moi de son mérite dramatique. Je le vois sublime dans Mahomet, tendre dans Zaïre, et noir dans Sémiramis; mais son mérite distinctif paraît consister, selon moi, dans la magie des idées, & dans le coloris du style.

(*Ibid. vers 11.*)

Du sublime Moliere elle emprunte la voix, *&c.*

Il ne faut que lire le *Misantrope* et les *Femmes sa-*

vantes, pour justifier le caractère que j'attribue au premier de nos Poëtes comiques.

(*Page* 9, *vers* 8.)

Mais de son laconisme admirons la magie, *&c.*

Dans la foule d'exemples que je pourrais citer à l'appui de ceux que j'ai osé donner moi-même de cette vérité, distinguons ce vers par lequel Voltaire exprime un des principaux mystères de notre religion.

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
(HENRIADE, *Chant X.*)

Et celui-ci de Boileau,

Le moment où je parle est déja loin de moi.

Piron en fournit un du genre badin d'une précision inimitable.

Figurez-vous ce requin qui le gobe
Non pas avec, mais par-dessous sa robe.

(Il s'agit, dans le conte, d'un Cordelier jetté à l'eau.)

(*Ibid. vers* 21 *et* 22.)

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Boileau a semé tant de vers familiers dans son *Art*

poétique, qu'on ne saurait, sans injustice, me reprocher d'avoir usé de la même liberté. Je fais une fois pour toutes cette remarque. Le sujet de mon Poëme étant bien plus aride et plus borné que celui de l'*Art poétique*, j'ai eu besoin d'y répandre la gaieté et la plaisanterie. Si je n'ai pas atteint à mon but, la difficulté de l'entreprise doit solliciter l'indulgence.

(*Page* 10, *vers* 18 *et* 19.)

Et dût le pédantisme
Du bon monsieur Jourdain me mettre à l'unisson.

Ce que Moliere met dans la bouche du *Bourgeois Gentilhomme* sur la prononciation des lettres, Acte II, Scène VI, est tiré, mot pour mot, du Discours de M. de Cordemoy, sur la Parole, imprimé à Paris en 1668, & ne devient burlesque que par le ridicule attaché au personnage qui le débite.

(*Page* 11, *vers* 3.)

A l'instant qu'on l'appelle arrivant plein d'audace, *&c.*

Personne n'a fait un crime à Lucien d'avoir personifié les lettres de l'alphabet, dans un dialogue où la finesse et la justesse des observations se trouvent jointes au sel de l'enjouement. On n'a point trouvé mauvais qu'Ausone, passant en revue les lettres de l'alphabet grec et

de l'alphabet latin, ait fait dire à l'*I*, plein d'amour propre.

Littera sum iotæ similis, vox plena jubens I.

On trouve dans les Poésies attribuées à Virgile, une petite pièce sur l'*Y* grec; et les disciples de Pythagore ne riaient point au nez de ce Philosophe, quand il leur prouvait que cette lettre désigne le double chemin qui mène au vice et à la vertu. On aurait donc tort de m'objecter que l'*A* n'adore point, que le *P* ne pousse point, et que le *T* ne touche point. Les lettres une fois animées, j'ai pu les supposer agissantes; & lorsque le son m'a paru insuffisant pour définir leur caractère, j'ai cru devoir analyser leurs influences par les noms & les verbes dont elles sont les initiales. Et où en seraient les premiers ouvrages de grammaire si on leur interdisait ce droit de mettre les lettres en action ?

A fait un, prive, Augmente, Admire,
Αάξω, j'exhale & j'Aspire, *&c.*

(RACINES GRECQUES, *page* 10.)

Gresset a dit, quoique dans une acception différente, les *B*, les *F* voltigeaient sur son bec. Rollin et beaucoup d'autres assurent que Virgile a voulu répandre de la douceur dans ce vers :

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

C'est comme s'ils avaient dit que l'*A* a la propriété d'adoucir.

(*Page* 12, *vers* 15.)

De tous les objets creux il commence le nom.

Léibnitz a remarqué avant moi, qu'*on employait, pour désigner le creux & la cavité, le K ou le C qui s'opèrent vers la gorge, le plus creux & le plus cave des organes de la voix.*

(*Page* 15, *vers* 19.)

Le *P* plus pétulant à son poste se presse, *&c.*

Il est impossible que ce vers ne rappelle pas à la malignité de la critique le Poëme latin commençant par ces mots :

Plaudite porcelli porcorum pigra propago.

Ou les vers qui sont sur la porte du cimetière de S. Severin, à Paris.

Passant, penses-tu pas passer par ce passage,
Où pensant j'ai passé ?
Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es pas sage ;
Car en n'y pensant pas, tu te verras passé.

Il faut convenir que ces sortes d'ouvrages n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue ; mais quel est le Poëte raisonnable qui pourrait croire que je l'engage à tomber dans un pareil abus ? Et qui ne sen-

tira pas au contraire, qu'il doit disperser en détail ce que le plan de mon Poëme m'a forcé de présenter en masse?

NOTES DU SECOND CHANT.

(*Page* 21, *vers* 8.)

Des vers que le Lecteur craindrait d'articuler.

(*Ibid. vers* 15.)

De même n'allez point ainsi que Dubartas, *&c.*

Ronsard est encore plus ridicule que Dubartas quand il veut peindre aussi le vol de l'alouette par ces vers :

Elle guindée du zéphire,
Sublime en l'air, vire et revire,
Et y décligne un joli cri,
Qui rit, guérit, et tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

Mais il ne faut pas conclure avec M. de Jaucourt, que ces sortes de morceaux sont une preuve de l'ingratitude de notre langue. L'abus de la chose, n'en détruit pas la possibilité, et quand je prononce ces vers :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent
Promenaient dans Paris le Monarque indolent, *&c.*

Et du sein du caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant, *&c.*

Et l'assiette volant
S'en va frapper le mur et revient en roulant.

(DESPRÉAUX.)

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé,

RACINE.

L'air sifle, le ciel gronde et l'onde au loin mugit, *&c.*

La foudre étincelante éclate dans les nues, *&c.*

Les assassins sanglants vers mon lit s'avancerent, *&c.*

VOLTAIRE.

L'attelage suoit, soufloit, était rendu, *&c.*

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Sifle, soufle, tempête et brise en son passage, *&c.*

LA FONTAINE.

Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux!

DELILLE.

Quand je prononce, dis-je, ces vers et mille autres de cette espèce, répandus dans nos meilleurs Poëtes modernes, je soutiens que le Français peut dire aux Grecs et aux Latins: *anch io son pittore.*

(*Pag.* 22, *vers* 21 *&* 22.)

Voltaire, à son pays n'a point fait agréer
Tous ceux que la raison l'engageait à créer.

Il faut convenir que notre langue étant à-peu-près fixée par le grand nombre de bons Ouvrages qu'elle a produits, il est moins utile de créer des mots qu'il n'est nuisible d'en laisser vieillir. Pour une expression juste et nécessaire comme celle de *Tragédien*, combien n'en a-t-on pas voulu faire passer d'inutiles? La langue française

çaise n'est point, comme l'a dit Voltaire, *une gueuse fière à qui il faut faire l'aumône malgré elle.* Son universalité, si bien prouvée par M. de Rivarol dans un Discours couronné par l'Académie de Berlin, fait assez connaître sa richesse et ses ressources : il suffirait de la réintégrer dans plusieurs expressions qu'on a soustraites de son domaine, et M. Marmontel, que j'oserais presque appeller le féodiste de cette langue, travaille à la faire rentrer dans une partie de ses droits. (Voyez son excellent Discours de l'autorité de l'usage sur la Langue, 1785, chez *Demonville*, rue Christine.) M. Bauzée, de l'Académie Française, et Secrétaire-Interprète de Mgr Comte d'Artois, veille aussi, en grammairien consommé, à la pureté et à la correction de la Langue Française.

(*Pag.* 23, *vers* 7.)

Le vieux mot cul-de-sac est là pour le borner.

Ce jeu de mots m'est venu si naturellement, que je n'ai pas eu le courage de le supprimer. Boileau s'en est permis souvent de semblables, et quand il dit :

Finissons il est temps, aussi-bien si la rime
Allait mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sais pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

On le lui a pardonné en faveur du reste de l'épître.

(*Ibid. vers* 15.)

De décrire un orage et la paix des hameaux.

La description d'une tempête est un de ces sujets

sublimes indiqué par la nature à tous les Arts et à toutes les Langues. Homère, Virgile, Ovide, Lucain, &c. Milton, Blackmore et Thompson, Crébillon, Voltaire, MM. Delille, S. Lambert, Roucher, &c. &c. ont peint ce phénomène terrible à grands traits.

Ronsard que nous avons cité tout-à-l'heure comme un modèle de mauvais goût, n'a pas manqué de génie dans cette description peu connue, où l'on regrette seulement de trouver l'affectation du latinisme.

Tandis les vents avoient gagné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisoient écumer,
Une importune, outrageuse tempête,
La renversant du fond jusques au faite,
Siflant, bruyant, grondant et s'élevant
A monts bossus, sous le soufflet du vent,
Entr'ouvroient l'eau d'une abîme profonde.
. . . . . .
Tantôt enflée, aux astres écumoit,
Tantôt baissée, aux enfers s'abîmoit.
. . . . . .
Un sifflement de cordes et un bruit
D'hommes s'élève; une effroyable nuit
Cachant la mer d'une poisseuse robe,
Et jour et mer aux matelots dérobe,
L'air se creva de foudres et d'éclairs,
A longue pointe étincellans et clairs,
Drus et menus, et les pluies tortues
Par cent pertuis se crevèrent des nues;
Maint gros tonnerre ensoufré s'éclatoit
De tous côtés la mort se présentoit, *&c.*

(FRANCIADE, *chant* 2.)

Je ne parlerai point de la longue et burlesque description de Rabelais, dans son Pantagruel, liv. 4; c'est un véritable logogryphe. Je conseille plutôt à mes Lecteurs de se reporter en imagination sur les Tempêtes de M. Vernet, que MM. Philidor et Gretry semblent avoir rendues en musique avec autant de vérité, l'un dans *le Sorcier*, et l'autre dans *le Tableau parlant*.

(*Ibid. vers* 17.)

O toi de tous les sons source pure et première.

M. Roucher dans son Poëme des Mois, si abondant en exemples d'Harmonie imitative, a fait comme moi une invocation au Soleil; je m'estimerais heureux si Phébus recevait ma prière aussi favorablement qu'il a reçu la sienne.

(*Pag.* 25, *vers* 4.)

Semblent presser Cybèle entre leurs bataillons.

Cybèle est-là, pour la terre,

Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!

(LES JARDINS, *chant* 3.)

(*Pag.* 26, *vers* 22.)

Le bœuf presque debout rumine en mugissant.

On a vu des bœufs s'indigner, pour ainsi dire, contre la tempête, et la menacer de leurs cornes en s'élevant sur

leurs pieds de derrière ; Thompson l'avait remarqué avant moi.

(*Pag.* 28, *vers* 10.)

Goudouli ! prête-moi tes pipeaux innocens.

Goudouli est un Poëte Languedocien, qui passe à bon droit pour le Chaulieu de sa patrie, et dont la lecture est infiniment agréable quand on est au fait de l'idiôme de son pays.

(*Page* 30, *vers* 15.)

Provoquer mon esprit en rêvant d'un air bête,
Appeller une idée en me frottant la tête,
Faire éclorre un beau vers d'un coup de pié fécond, *&c.*

Ronger ses ongles, frapper du pié et se gratter le front, sont des actes presqu'involontaires, échappés dans tous les temps à l'impatience des compositeurs. Boileau a dit dans une de ses Satyres :

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.

(*Page* 31, *vers* 5.)

Apollon, à Neuilly, me sourit en cachette.

Neuilly-sur-Seine est un petit village à deux lieues de

Paris ; son pont, bâti par M. Perronet, attire l'attention des connaisseurs. Ce lieu champêtre est également recommandable par son site pittoresque ; la proximité du bois de Boulogne, les jardins anglais de M. de Saint-James, les jardins français de M. Lenormand, et plus encore, la maison de plaisance de Bagatelle, en font un séjour enchanté. C'est par contre-vérité que j'ai imprimé quelque part :

Et l'on y voit, pour tout Parnasse,
Montmartre et le Mont Valérien,
L'un par derrière et l'autre en face, *&c.*

(*Ibid. vers* 14.)

Atteignant au sublime au haut d'une montagne.

Il est prouvé physiquement que les habitans des montagnes ont l'esprit plus vif et plus délié que ceux qui demeurent au fond des vallées. On ne saurait croire à quel point la température de l'air et la différence du local influent sur les productions du génie.

(*Page* 32, *vers* 9.)

Dont le funèbre airain, par son timbre argentin,
Tinte des assiégés le trépas trop certain.

Cet exemple d'Harmonie imitative ne m'a point été indiqué par la langue latine. Ce *tin tin* répété, ne doit

être à l'oreille d'un observateur juste, ni plus affecté, ni plus rude que la syllabe *Re* dans ces deux vers de Virgile :

Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsûm remis roſtrisque tridentibus æquor.

(*Page* 33, *vers* 22.)

Et la terre à leurs os paraît toujours légère.

On trouve sur quelques tombeaux romains, des inscriptions sépulcrales terminées par cette formule : S. T. T. L. c'est-à-dire, *sit tibi terra levis.* Le *Requiescat in pace* qu'on lit dans nos épitaphes, est l'équivalent de ce vœu de la piété des Anciens. L'inscription du cimetière de S. Sulpice imprime à l'ame une douce mélancolie : *Has ultrà metas requieſcunt, beatam spem expectantes.* Mais j'ai encore éprouvé plus de plaisir à voir sur la porte d'un cimetière de campagne, près de Dijon, ces deux mots gravés : *ager ſomni.* Il est fâcheux que l'amour exclusif de notre Nation pour les inscriptions latines, mette perpétuellement des entraves à la jouissance de ceux qui ne connaissent que leur langue ; le paysan, qui a tout juste assez d'esprit pour deviner que *collegium* veut dire collége, n'en a pas assez pour savoir qu'*ager somni* signifie le CHAMP DU SOMMEIL, et c'est une idée consolante dont on le prive.

NOTES DU TROISIÈME CHANT.

(*Page* 37, *vers* 16.)

A mes contemporains je demande une grace,
C'est que l'envie au moins cesse de me troubler.

Il y a des Auteurs qui crient sans cesse à l'envie, et qui, lorsque l'indulgence accourt au bruit de leurs plaintes, ne peuvent montrer cet objet fantastique de leurs allarmes ; on les comparerait volontiers à dom Quichotte, prenant des moulins pour des géans, et les combattant à toute outrance. Il n'en est pas ainsi de moi. Ce ne sont point les critiques souvent justes, mais toujours amères de mes opuscules dramatiques qui m'ont aigri ; peut-être aurait-on pu me passer dans ce genre frivole les jeux de mots qu'on avait pardonnés à Piron, à Vadé, & à Pannard dans le même genre ? Peut-être la variété des airs & la succession des tableaux devaient-elles faire oublier l'abus d'un patois que Favart et Molière lui-même, avaient mis sur le théâtre dans la bouche des paysans ? Mais encore une fois, ce ne sont point ces observations rigoureuses qui m'ont découragé. La calomnie, ce monstre si terrible dont on ne peut ni prévoir ni guérir la morsure, se jetta sur ma personne à cette époque, dans vingt libelles plus faux et plus méchants les uns que les autres. Qu'on dise, tant qu'on

voudra, qu'il faut se mettre par le silence au-dessus de ces attaques, et que ces livres prohibés par le Gouvernement comme par le goût, se replongent tôt ou tard dans le néant, d'où leurs Auteurs n'osent lever la tête! Je soutiens, moi, qu'une ame sensible saigne toute la vie de ces coups dérobés; qu'on croit à Paris aux libelles par malignité, et en Province sur parole, et que tout bien examiné, quand un galant homme outragé se tait, ses détracteurs se persuadent qu'il a peur et les personnes désintéressées, qu'il a tort.

Je vais insérer dans cette note une liste des bagatelles qui sont sorties de ma plume : Il n'y en a pas une qui ne m'ait valu un coup de poignard; et à l'instant même où je corrige les épreuves de ce Poëme, conçu dans la douleur, une grêle de lettres anonymes vient troubler mon repos. Ces lettres sont destinées à voir le jour, et sans doute le Public en sera révolté. On fouille dans ma vie privée; on tourne contre moi des circonstances qui devraient intéresser en ma faveur, et on m'accuse d'être un malhonnête homme, pour me faire expier la réussite de quelques chansons.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere VATES!

Comme ces misérables détracteurs m'ont disputé plusieurs de mes ouvrages, pour m'en attribuer à dessein plusieurs autres, voici un catalogue exact de mes pièces, je dirais presque de mes crimes.

Le Repentir de Pygmalion, Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, reçue aux Italiens en 1775, et non-jouée. MM. Després et Garnier l'ont faite avec moi. Elle est demeurée manuscrite.

La bonne Femme, Parodie de l'Opéra d'*Alceste*, et l'*Opéra de Province*, Parodie de l'Opéra d'*Armide*, toutes deux en vers mêlés de vaudevilles, et jouées aux Italiens en 1776 & 1777. MM. Després et Resnier ont été mes collaborateurs dans ces deux ouvrages, ainsi que dans une troisième Parodie (d'*Iphigénie en Aulide*) reçue alors aux Italiens, et non-jouée.

J'ai donné depuis, tant aux Italiens qu'à la Cour, les pièces suivantes, en société avec M. Barré. *Cassandre Oculiste*, 1780; *Aristote amoureux*, 1780; *les Vendangeurs*, 1780; *Cassandre astrologue*, 1780; *les Etrennes de Mercure*, 1781; *le Sabot perdu*, 1781; *le Printems*, 1781; *les Amours d'été*, 1781; *les deux Porteurs de Chaise*, 1781; *le Gâteau des Rois*, 1782; *le Mariage in extremis*, 1782; *l'Oiseau perdu*, 1782; *les Voyages de Rosine*, 1783; *les Quatre Coins*, 1783.

Mes deux premières Pièces ont eu pour Censeur Crébillon le fils; toutes les autres ont été approuvées par M. Suard, de l'Académie Françaiſe; si, comme on l'a tant répété, la gaité en eut été trop prononcée, ce Littérateur d'un goût sévère, et d'une judiciaire exquise, ne les aurait pas laissées paraître en Public.

J'ai encore dans mon porte-feuille *les Noces Sabines*, Comédie en trois actes, en vers ; et *Gombauld* et *Berthellette*, Comédie en vers, mêlée d'ariettes. J'ai fait ces deux ouvrages en société avec M. Barré ; et M. de Saint Paterne a eu part au troisième Acte des *Noces Sabines*. J'ignore quand ces Pièces verront le jour.

Personne n'a eu part aux Ouvrages suivants, quoiqu'on l'ait déja dit avec malignité.

Contes nouveaux et Poésies fugitives de M. de P***, imprimés en 1780.

Chansons nouvelles de M. de Piis, &c. ornées de 144 Planches, &c. dédiées à Monseigneur Comte d'Artois. La première Livraison paraît : 1785.

L'Harmonie de la Langue Française, Poëme en quatre chants, 1785.

Si on joint à cette nomenclature très-exacte une foule de Poésies fugitives, de moi seul, imprimées, soit dans le *Mercure*, soit dans le *Journal de Paris* ; et qu'on ait le courage de parcourir cet ensemble, on n'y verra pas une seule épigramme, un seul trait de satyre contre qui que ce soit. Voilà ma consolation. Je défie tous mes ennemis d'en dire autant de leurs ouvrages. Je me suis fait au contraire, et je me ferai toujours un plaisir de louer publiquement et de célébrer les Littérateurs estimables.

Mon hommage ne saurait être suspect, puisque j'ai toujours vécu dans la retraite, ne connaissant point

ces mêmes Littérateurs; et me recueillant, non par fierté comme on l'a dit, mais par philosophie, loin de ce fracas qui étourdit les Muses.

On dira avec raison que cette note est moins une note qu'un mémoire; mais comme ce n'est point par amour-propre que j'entretiens le Public de moi, il m'est doux de le mettre dans la confidence de mes peines et je les aurai bientôt oubliées, si j'obtiens des cœurs sensibles, de l'estime et de l'amitié pour ma personne, et de l'indulgence pour mes ouvrages.

(*Pag.* 39, *vers* 10.)

Plongé jusques au bout mon fer rouge gémit.

Ce vers d'imitation ne m'a point été indiqué par le latin, mais *rouge gémit*, m'a paru du même effet dans son genre que le *ferri rigor*, tant cité.

(*Ibid. vers* 19.)

Je soulève un marteau que l'élégant Delille.

Avec quel plaisir j'ai saisi cette occasion de rendre hommage au mérite de M. l'abbé Delille. Ses Géorgiques, qui font tant soupirer après son Enéide; son Poème des Jardins si rempli d'images et de beaux vers, sont une preuve du contraire de ce qu'il a avancé dans

sa préface des Géorgiques, pag. 35 de la petite édition. « Il est une espèce d'harmonie générale qui par l'heureux choix des mots flatte agréablement l'oreille; » mais il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard » que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre ».

(*Page* 43, *vers* 8.)

Vaincu par Viotti, devient plus fier encore, *&c. &c.*

MM. Viotti, Rault, Duport, Inner, Balbâtre, Charpentier, et l'abbé Guichard, sont des virtuoses si connus par leurs talens sur le violon, pour la flûte, sur la basse, sur la harpe, sur l'orgue et sur la guittare, qu'il était impossible de ne pas les célébrer dans un Poème sur l'Harmonie.

Mon objet n'était pas de décrire la forme, mais d'indiquer le son de chaque instrument. On sera peut-être bien-aise de lire ici la description du violon, qu'on trouve dans un Poème sur la musique imprimé en 1733.

Deux tables de ce bois qu'a refondu sa main *
Répondent l'une à l'autre, et leur mesure égale
A la vue offrirait l'image d'un ovale,
Si le trait transversal de deux cintres rentrans,
De son juste milieu ne recourbait les flancs.
Un support à l'entour règne et suit leur figure,
Les lie étroitement d'une forte soudure,

* (La main d'Apollon.)

Et de trois corps distincts ne forme plus qu'un corps :
Par un double sentier l'air s'échappe au dehors ;
Sur la superficie il se fait une route,
Et chaque table exprès en arcade se voûte,
Pour lui servir d'hospice, et du sonore accent
Etablir dans son sein le principe naissant.
. . . . . .
Quatre nerfs que Latone elle-même a filés,
Inégaux en grosseur, par degré redoublés,
Se roulent sur leurs clefs, dociles à s'étendre,
Et prompts à se prêter au son qu'ils doivent rendre, *&c.*

(*Pag.* 47, *vers* 11.)

Peins-toi le premier soir du premier jour du monde, *&c.*

Ce petit épisode est de mon invention : s'il est probable, cela suffit. M. de Saint-Ange, dans sa traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide, a rendu très-poétiquement la description de l'écho.

NOTES DU QUATRIÈME CHANT.

(*Pag.* 53, *vers* 6.)

Si j'en crois ma chronique, au temps du premier âge.

Cette conjecture sur le silence des poissons, est encore de ma façon. Puisse-t-on dire *si non vero bene trovato* ! Si quelqu'un désirait une solution plus satisfaisante, qu'il s'adresse à M. le Comte de Buffon. Ce premier historien de la nature est son premier confident.

(*Pag.* 54, *vers* 19.)

Et le grillon frileux par sa plainte assassine,
Enjoint au boulanger de couvrir sa farine.

Boileau a dit dans une épître :

Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encor il chargeait la farine.

(*Pag.* 55, *vers* 8.)

Saint-Huberti, Trial ont droit de l'imiter.

Ceux qui ont eu le plaisir d'entendre chanter Mad. Trial au Théâtre Italien, et Mad. Saint-Huberti à l'Opéra, ne trouveront pas cet éloge exagéré.

(*Ibid. vers* 19.)

Que deux coqs commensaux par leur cri matinal.

Boileau a donné le même exemple d'harmonie imitative dans sa satyre septième.

Car à peine les coqs commençant leur ramage.

M. le Président de Rosset et M. l'abbé Delille ont fait chacun la description du coq, d'une manière qui m'a laissé peu de choses à dire après eux.

(*Pag.* 56, *vers* 8.)

Qu'il dise à l'œil de bœuf : *bonjour César-Auguste.*

Tout le monde fait l'histoire d'un perroquet, qu'un artisan de Rome avait dressé à dire : « César, je vous » salue, » toutes les fois qu'Auguste venait à passer devant sa porte.

(*Pag.* 57, *vers* 18.)

Que la canne criarde en barbotant s'enroue.

Colletet a fait des vers sur le cri de la canne, d'une harmonie imitative très-bizarre ; mais le Cardinal de Richelieu qui les trouva plaisans, lui fit compter une somme considérable.

(*Pag.* 58, *vers* 10.)

Que l'homme, ainsi que lui, n'eut jamais eu de fiel.

C'est moins en naturaliste qu'en poëte que je parle ici, le proverbe connu fait mon autorité.

(*Ibid. vers* 12.)

Lieux charmans où le soir l'ombre d'Ausone errante, *&c.*

Cet épisode est entièrement de mon invention quant

au fond ; mais j'ai trouvé dans le pays où se passe la scène, le modèle des caractères que j'ai eu à peindre.

Ausone, poëte Bordelais du quatrième siècle, se retira dans sa vieillesse à sa maison de campagne, appellée *Noverus* en Saintonge, où il mourut. Scaliger, Ortellius et la Martinière, pensent que ce lieu était la mansion *novioregum* de l'itinéraire d'Antonin, que plusieurs géographes placent à Royan, et M. de la Sauvagere au village de Toulon près de Saujon ; M. Bourignon de Saintes, correspondant de plusieurs Académies, et du premier Musée de Paris, a prouvé dans une dissertation insérée au Journal des Savans, que cette maison de campagne d'Ausone était située dans la paroisse *des Nouilliers*, archiprêtré à une lieue de Saint-Jean-d'Angely.

(Cette note est extraite d'un ouvrage très-intéressant sur les Antiquités Romaines de la Saintonge, que ce jeune littérateur se propose de publier.)

(*Pag.* 59, *vers* 4.)

Pour atteindre à sa bouche escaladait ses doigts.

Voilà la première fois que j'ai hazardé dans mon poëme une expression dénuée d'autorité ; je n'ai pour excuse que ce vers d'Horace :

Licuit, semperque licebit
Signatum, præsente notâ, producere nomen. (Art. poét.)

(*Ibid.*

(*Ibid. vers* 16.)

Un matin qu'il lisait vos fables près de lui.

J'ai tâché dans ce vers, ainsi que dans les suivans, d'imiter le style consacré à l'apologue; je m'y suis affranchi de la contrainte de la césure une ou deux fois seulement : ne peut-on pas appliquer à la fable ce qu'Horace a dit de l'épître, qu'elle comportait des vers *sermoni propiora*, *&c.* La Fontaine, quoiqu'inimitable, a laissé dans le champ de l'apologue un coin de moisson, dont MM. le D. de N., l'abbé Aubert, et Imbert se sont emparés, sans laisser rien à glaner.

(*Pag.* 60, *vers* 4.)

Grace au pinceau d'Houdry passer sa propre image.

Ceux qui trouveraient de l'invraisemblance dans le sentiment que je prête au pigeon, n'ont qu'à se rappeller l'anecdote du tableau de Zeuxis, où il avait peint des raisins avec tant de vérité que les oiseaux venaient les béqueter.

(*Pag.* 61, *vers* 14.)

Le beau pigeon d'Eustelle à ses ordres docile.

Je dois à Gros, poète provençal, l'idée du message de mon pigeon; de plus, je savais qu'en Egypte les Gou-

verneurs se sont toujours communiqués des nouvelles par l'entremise de cet oiseau.

(*Pag.* 68, *vers* 6.)

Contemplez-la souvent dans vos auteurs chéris.

Sans parler des grands maîtres dont la réputation est fixée, je crois pouvoir dire ici sans flatterie, qu'un poëte qui réunirait la correction et l'élégance de MM. Marmontel et de la Harpe, à l'originalité et au nerf de M. le Mierre, la versification et le nombre de M. l'abbé Delille, au coloris mâle de M. Ducis et à la pureté de M. Blin de Sainmore, la philosophie et la facilité de M. de Saint-Lambert, à la délicatesse de M. de Chamfort; enfin le gracieux de MM. les Chevaliers de Parny et de Bert***, au goût et à la finesse de MM. les Chevaliers de ***, Florian, Cubieres, de MM. les Marquis de Saint-Marc et de Villette, et du Berger Sylvain, &c. &c. ferait un homme plus étonnant encore que Voltaire.

C'est le résultat seul de mes sensations qui m'a dicté ces éloges, et l'on ne doit point taire une vérité qui fait plaisir.

J'observerai, avant de finir ces Notes, que ce n'est pas par négligence, mais par hardiesse, que j'ai, dans un endroit, fait marcher *la langue d'Athènes* et prêté des *pas* au tonnerre; que sous la dénomination des

Monts-Jura, j'ai compris les montagnes de *S. Claude*, et du *Credo* qui y tiennent, &c, &c, &c.

Je remarquerai encore à l'occasion de ces deux vers : (*page 46, vers 11 & 12*)

J'oubliais le sifflet qui n'a point oublié
De heurter par son vent mon front humilié,

qu'autant j'ai dû être sensible, une minute, à la conspiration subite des petits auteurs rongés par l'envie, des prétendus amateurs, des beaux esprits des caffés, et de mes faux amis, autant j'ai toujours dû m'enorgueillir du succès constant de nos bagatelles dramatiques, à Paris et en province; il y aurait de l'ingratitude à moi de ne pas remercier le public de l'accueil qu'il a fait à nos opéra comiques.

J'ajouterai, relativement à l'article *Tempête*, que le Chevalier Gluk, dans son ouverture d'Iphigénie, n'est pas moins sublime que Vernet; et je citerai M. Grétry, comme étant celui de nos compositeurs qui a porté le plus loin, dans son art, le système de l'Harmonie imitative. Tous ses ouvrages, en fournissent des effets; & le sot qui dirait qu'il n'a pas exprimé le cri du coucou *dans le Tableau parlant*, le cri de la poulie, *dans les deux Avares*, &c, &c, &c, ressemblerait à celui qui me soutenait que ce vers :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes,

était fait sans intention pittoresque.

J'ai oublié de rendre hommage au talent de M. le Brun. C'est un de nos Poëtes les plus harmonieux; & j'ai sous les yeux, dans ce moment, une description du cri des animaux, qui m'aurait fait lâcher prise si je l'eusse connue plutôt.

Si d'une part il s'est glissé dans mon Poëme, aux yeux de certaines personnes, trop de plaisanterie, je m'appuierai de ces vers de Boileau:

Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine
Sur le mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.

Si de l'autre, malgré les soins que j'ai donnés depuis huit ans à mon ouvrage, il m'est échappé des incorrections, je rappellerai ce précepte de M. le C. de Ber**, dans son *Epître sur le Goût*.

En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affaiblit la pointe de ses traits.
Trop de recherche avilit la peinture
Et d'un tableau fait une miniature.

Fin des Notes.

APPROBATION.

ERRATA.

Chant ſecond.

Page 27, *vers* 3, l'atmoſphère eſt changée en une mer de feux; *liſez*, l'atmoſphère ſe change, &c.

Page 32, *vers* 22, lesquelette du riche au bord de ſon cercueil; *liſez*, le ſquelette du riche, &c.

Chant troiſieme.

Page 45, *vers* 17, ſur les bords du métal prompt à nous étourdir; *ôtez le point qui eſt ſur la virgule.*

Chant quatrieme.

Page 59, *vers* 7, & je ne dirai point, pour ne pas, crainte de ſuppoſer; *liſez*, & je ne dirai point, crainte de ſuppoſer.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit ayant pour titre : *l'Harmonie imitative de la Langue Française, Poëme en quatre chants, par M. DE PIIS, Ecuyer, Secrétaire-Interprète de Mgr. Comte d'Artois*; et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 18 Septembre 1785.

BLIN DE SAINMORE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé *le sieur DE PIIS, Ecuyer, Secrétaire-Interprète de notre très-cher Frere le Comte D'ARTOIS*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Poëme sur l'Harmonie imitative de la Langue Française, en quatre chants*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant

favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par-tout notre royaume; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Cession; et alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera; à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la

premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression dudit Ouvrage ſera faite dans notre royaume & non ailleurs, en beau papier et beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuſcrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans ſouffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui sera imprimée tout au long

au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, charte Normande, et lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le onzième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-cinq, et de notre Regne le douzieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 381, Fol. 417, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil d'Etat du 16 Avril 1785. A Paris, le 18 Octobre 1785.

VALLEYRE jeune, *Adjoint.*

LES ŒUFS DE PAQUES

DE MES CRITIQUES,

DIALOGUES

MELÉS DE VAUDEVILLES.

« On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour » nous dire, à chaque mot : Prenez garde de tomber. » Vous voulez parler comme vous. Je veux que vous » parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? Ils vous » arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie ? » On vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un » peu ? Voilà des gens qui prennent leur pied, ou leur » toise, levent la tête, et vous prient de descendre pour » vous mesurer. Courez-vous dans votre carriere ? Ils » voudront que vous regardiez toutes les pierres que les » fourmis ont mises sur votre chemin. Il n'y a ni science, » ni littérature, qui puisse résister à ce PÉDANTISME. »

MONTESQUIEU.

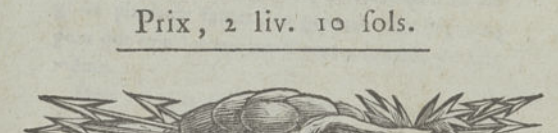
Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !

MOLIERE.

LES ŒUFS DE PAQUES
DE MES CRITIQUES,
DIALOGUES
MÊLÉS DE VAUDEVILLES;

Par M. DE PIIS, Écuyer, Secrétaire-Interprete de Monseigneur Comte D'ARTOIS; de l'Académie Royale des Belles-Lettres d'Arras.

Prix, 2 liv. 10 sols.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez
- la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.
- Bailli, Lib. rue S. Honoré, barriere des Sergens.
- Le Jay, Libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs.
- Hardouin et Gattey, Libraires, au Palais-Royal.
- Lesclapart, Libraire, rue du Roule, nº. 11.

M. DCC. LXXXVI.

ERRATA.

LA nécessité des *Errata* résulte de cette ancienne maxime, *errare humanum est*. Je donne le mien détaché, afin que le lecteur le place où il jugera à propos ;

Car il importe peu, dans une telle affaire,
Qu'*Errata* soit devant, qu'*Errata* soit derrière.

Quelque soin qu'on ait mis à la révision des épreuves, la précipitation avec laquelle il a fallu que cet ouvrage fût imprimé, est cause qu'il s'y est glissé plusieurs fautes, en général assez légeres, pour que tout lecteur intelligent y supplée de lui-même.

Mais les plus essentielles sont : au frontispice, l'omission du nom de M. Brunet, libraire, rue de Marivaux, près la Comédie Italienne. On trouve à cette adresse, ainsi qu'à celles indiquées, mon Poëme sur l'harmonie imitative de la langue françoise, prix, 2 liv. 10 s. ; mes Chansons, avec gravures, prix, 6 liv. ; mon Théatre de Société, &c. &c. &c.

Page 24 des Dialogues, on lit : Cassandre *amoureux*, lisez Cassandre *oculiste*. Ces MM. diroient que je ne sais pas le nom de mes pieces, & me compareroient au paysan qui ne pouvoit pas dire au juste le nombre de ses enfans.

Page 31, on lit : *parce qu'Aristote avoit fait sa Poétique, parce que Longin avoit fait son Traité du Sublime*, &c. lisez, *parce qu'Aristote avoit fait sa Poétique, Longin ne devoit pas faire son Traité du Sublime* !

Page 126 des Dialogues, ligne derniere, par *opposition*, lisez, par *apposition*.

Page 74 des Notes. Elles me concilieront, *à ce titre*, les censeurs de bonne foi. Rayez ces mots, *à ce titre*. &c. &c. &c. &c.

Je ne me charge pas de corriger les fautes de françois qui se trouvent dans l'Extrait de l'Année Littéraire, que j'ai transcrit, pour donner un peu de publicité à sa mauvaise foi. J'aurois trop à faire. Ce Journal, & d'autres encore, diront que ma réponse est semée de rébus, de calembourgs, de jeux de mots, de concetti, &c.

Air : *Du Vaudeville de Figaro.*

Défenses me sont enjointes,
Par eux, de me divertir....
Quand les raisons y sont jointes,
Tous ces lazzi font plaisir.
Mon style est garni de pointes,
Mais c'est, à ne pas mentir,
Pour les leur faire sentir. *bis.*

PARODIE

DE LA CHANSON

DE MALBOROUG,

EN MANIERE D'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A très-Haute et très-Injurieuse Dame
l'Année Littéraire,
A très-Haut et très-Inexorable Seigneur le
Journal de Paris, et
A très-Hautes, mais très-peu Puissantes
Demoiselles les Petites Affiches.

VOUS m'avez fait la *guerre*,
Mironton-ton-ton, mirontaine,
Vous m'avez fait la *guerre*,
Mais, on en *reviendra*.

Mais, on en *reviendra*.
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Mironton-ton-ton, mirontaine,
Prenez ces Œufs de *Pâques*,
Sublime *Trinité!*

Sublime *Trinité!*
Souffrez qu'au Pinde on *monte*,
Mironton - ton - ton, mirontaine,
Souffrez qu'au Pinde on *monte*
Si haut qu'on peut *monter*..... &c. &c. &c.

N. B. Je pourrois sans doute pousser cette Parodie plus loin, en disant que vous m'avez *tout de noir habillé ;* que, quand je voyois vos Facteurs, après la publication de mon poëme, je leur demandois, *quelle nouvelle apportez?* et qu'ils me répondoient : Le *Journal que j'apporte, il vous fera pleurer*, &c. *votre muse, elle est morte, votre ouvrage enterré.* . . . . J'aurois fait la description du prétendu convoi de mon poëme. On y auroit vu l'*Année Littéraire avec son grand sabre*, de petits satyriques tenans une *cuirasse* en cas de besoin, et l'*Esprit des Journaux*, qui ne *portoit rien* cette fois-là, parce qu'il étoit chargé de l'esprit des autres..... Mais j'ai fait réflexion que cette Parodie trop facile ne seroit qu'un ouvrage *sans rime*, et que ce n'est pas ce qu'il faut opposer à des critiques *sans raison.*

TABLEAU

DES

INFLUENCES DES JOURNAUX

SUR MON OUVRAGE.

LE Mercure. . . . . bon.
Le Journal gal. de France. . . bon.
par M. l'abbé de F.
Le Journal de Nanci. . . . . bon.
Le Journal de Guienne. . . . bon.
Le Courier Lyrique. . . . . bon.
L'Almanach Littéraire. . . . bon.
Le Journal de Paris. . . . . moyennement bon,
L'Almanach des Muses. . . moyennement bon.
L'Esprit des Journaux. . . . mauvais.
Les Étrennes du Parnasse. . . mauvaises.
Les Petites Affiches. . . . . très - mauvaises.
L'Année Littéraire. . . . . très - mauvaise.
Le Journal de Littérature des
Deux-Ponts. . . . . o.
&c. &c. &c. &c. . . . . .

N. B. Des gens malins vont croire que par ce mot d'*Influences*, j'ai voulu déterminer mon jugement sur tel ou tel Journal, et décider que *les Étrennes du Parnasse*, par exemple, sont essentiellement *mauvaises*. *Je ne dis pas cela.* Je ne parle des Journaux, que relativement à ce qu'ils ont avancé sur mon Poëme.

RÉFLEXIONS
SÉRIEUSES
ADRESSÉES AUX MÊMES.

L'HONNEUR que j'ai eu de présenter mon Poëme au Roi, à Monsieur, et à Monseigneur Comte d'Artois, les suffrages distingués que ce pénible ouvrage m'a valus, les remercîmens flatteurs des compagnies savantes, auxquelles je l'ai offert, enfin, l'indulgence générale avec laquelle le public a daigné l'accueillir, tout m'impose également la triste nécessité de repousser vos injustes critiques.

N'attribuez donc point la publication de mon Apologie à cet excès de sensibilité, dont la nature m'a fait le présent funeste; ne l'attribuez point à un retour d'amour-propre irrité. « Il est bien vrai, » comme dit Montesquieu, qu'on auroit

» continué à garder le silence, si, de ce » qu'on le gardoit, plusieurs personnes n'a- » voient conclu qu'on y étoit réduit. » Mais je prétends que ces dialogues aient un intérêt moins borné, que la défense de mon opinion particuliere.

J'y joindrai des pieces qui formeront un tableau comparé du systême des anciens sur l'Harmonie imitative, avec ce que nos modernes ont pu écrire sur cette matiere. Ces mêmes vers de mon Poëme, que vous avez pesamment, ou malignement ridiculisés dans vos feuilles, invoqueront en leur faveur des vers d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de Voltaire, de M. l'abbé de Lille, &c., faits suivant les circonstances avec la même combinaison, et dans les mêmes principes d'imitation affectée.

Cette prétendue puérilité du conseil de rapprocher les consonnes ou les voyelles douces et rudes, disparoîtra par rapport à la langue françoise, ou, vous oserez,

relativement aux langues grecque et latine, faire le même reproche à Denys d'Halicarnasse, à Platon, à Quintilien, à Rollin, &c.

Ai-je dit, ou non, en tête du second Chant de mon poëme ?

N'allez pas toutefois, Poëte Géometre,
Outrer un tel système, ou le prendre à la lettre,
Et tourmenter la langue, au point de calculer
Des vers que le lecteur craindroit d'articuler, &c.

De même n'allez point, ainsi que du Bartas,
Prendre pour harmonie un vain galimathias, &c.

Ai-je imprimé, ou non, cette note à la suite de mon ouvrage ? « Quel est le Poëte » raisonnable qui pourra dire que je l'en- » gage à tomber dans l'abus de mon sys- » tême, et qui ne sentira pas, au con- » traire, qu'il doit disperser en détail » ce que le plan de mon Poëme m'a forcé » de présenter en masse.. »

Comment, après cela, plusieurs d'entre vous ont-ils été d'assez mauvaise foi,

pour diriger ces mêmes observations contre le Poëme ? * Comment plusieurs d'entre vous ont-ils été assez passionnés, pour soustraire de leur examen et ces vers et cette note ? Ne sont-ce donc pas des pieces essentielles au procès, ou plutôt, y auroit-il eu procès, si on les avoit citées ?

J'ai prouvé, par mon Poëme et par ses notes, l'existence et l'utilité d'un systême d'Harmonie imitative en poésie. En supposant que l'exécution de ce Poëme ne répondît pas à mon intention patriotique, ce ne seroit pas une preuve de la défectuosité du sujet. Personne n'a contrarié le juste accueil qu'on a fait à la *Poétique de la Musique*, excellent ouvrage de M. le Comte de Lacépede ; on s'est prêté, en le lisant, à l'enthousiasme du compositeur. Pourquoi avez-vous cherché à troubler le plaisir de ceux qui goûtoient *ma musique de la Poésie ?* Il faut, en déclamant mon

* Les Petites Affiches et les Etrennes du Parnasse se sont permis cette gaîté.

Poëme, se pénétrer de l'enthousiasme national qui me l'a dicté. La Motte a dit que les vers étoient enfans de la Lyre, et qu'il falloit moins les lire, que les chanter. C'est sur-tout des vers d'imitation que cela est vrai.

Cependant l'un de vous a déclaré que mon sujet étoit absolument vicieux ; l'autre, qu'il étoit bon, tout au plus, pour fournir le sujet d'une épître ; un troisieme, que tous mes vers étoient durs, sans exception ; un quatrieme, qu'il n'y avoit dans l'ouvrage ni sujet, ni plan, ni poésie. Ceux d'entre vous que la partialité n'aveugle point, n'ont osé en dire tout le bien qu'ils en pensoient, de peur de choquer leurs confreres. Enfin, il est résulté de cette Harmonie de critique un préjugé défavorable à l'ouvrage, dans l'esprit de ceux qui sont accoutumés à croire l'autorité des Journaux infaillible. Leur influence est malheureusement telle, que des Littérateurs, plus ou moins estimables,

ébranlés pat leur décision, ont été jusqu'à me dire d'abandonner tout cela, et de faire des Opéra-Comiques, genre auquel, ajoutoient-ils, je suis exclusivement appellé.

Mais que répondoit Boileau, quand les Journalistes de Trévoux déchiroient ses productions? Pars, disoit-il, à l'équivoque;

Et si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Portes-la dans Trévoux, à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monachal,
Tous les mois appuyé de ta sœur l'ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

Une vengeance aussi éclatante, je dirai même aussi dure, n'appartenoit, sans doute, qu'au législateur de la critique. Les Journalistes de Trévoux en valoient d'autres par leur esprit et leur malignité; mais quand il seroit vrai de dire que vous les surpassez à tous égards, comme il est vrai de dire que j'ai cherché à imiter Boileau dans sa versification, je laisserois

encore à des écrivains plus ulcérés que moi à vous donner de pareils coups de massue.

C'est à vous-même, le Public assemblé, que je me plains de vous. Vous n'avez point tenu compte des recherches immenses qu'il m'a fallu faire, et du méchanisme laborieux auquel il a fallu me soumettre. Vous aviez prévu que l'intention et l'ensemble effaceroient, aux yeux des gens de goût, les défauts de détail. Vous avez donc conspiré unanimement contre ce Poëme, en haine de ma réputation naissante. Au reste, il a marqué, malgré vous, cet essai poétique, dont l'objet est d'étendre les priviléges de notre langue; et j'ai bien mérité de la patrie, en le composant. Mais vous, êtes-vous entrés dans les vues de l'administration, en décriant dans le royaume un Panégyriste de la langue françoise? « Il ne faut point, dit Mon» tesquieu, argumenter contre un ouvrage » fait sur une science, par des raisons qui » pourroient attaquer la science même. »

Jamais Journaliste n'a dit qu'il avoit eu tort, et n'est revenu sur son premier jugement, quelque forte raison qu'on ait eu pour en appeller. Je suis autorisé plus que personne à le croire. Plusieurs d'entre vous m'ont refusé la voie de leur Journal, pour me justifier, sous le prétexte spécieux que le public étoit ennemi des controverses littéraires. Mais quel est le François lettré, à qui des observations sur l'Harmonie de la langue auroient pu paroître indifférentes? Quelques fécondes que soient vos feuilles, n'y a-t-il pas des lacunes, et des momens de stérilité dont vous auriez pu profiter, pour rendre mon apologie publique.

Si, comme vous l'avez observé, les bornes de vos feuilles sont telles, qu'une discussion grammaticale, il est vrai, mais poétique à la fois, n'y puisse trouver place; si, comme je l'ai observé moi-même, il n'est permis qu'à vous, à vos coopérateurs, et à vos amis, de s'y disculper, rien ne

vous empêchoit d'annoncer, purement et simplement, que je ne me tenois pas pour battu, et que je publierois incessamment l'apologie de mon ouvrage. Vous m'avez refusé cette satisfaction légitime ; l'autorité, selon vous, eût été compromise, en vous forçant à me la rendre. Mais je dévoilerai au public votre prévention et votre malveillance. Ce public saura que j'ai sollicité vainement cette justice de vous. Il ouvrira les yeux sur les procédés secrets de ces inquisiteurs littéraires, qui veulent mettre un bâillon à l'Auteur qu'ils dévouent aux flammes. Ce public saura que je vous avois engagés à différer votre critique, pour des raisons personnelles d'avancement, et que, loin d'accéder à ces considérations particulieres, vous vous êtes hâtés de frapper, à coups redoublés, sur mon ouvrage, en ajoutant que j'avois eu la foiblesse de vous demander grace.

Je sais qu'il est impossible de multiplier les copies de ma défense à l'égard du nom-

bre de vos diatribes. Il n'y a pas plus de remede aux progrès de la calomnie littéraire, qu'il n'y en a contre ceux de la calomnie civile. Loin d'espérer de vous une rétractation formelle, je m'attends donc à unsoulévement général de votre part. Vous vous mettrez bravement cinq ou six contre un; vous ferez un serment solemnel de n'approuver jamais ce qui sortira par la suite de ma plume. « Vous vous adonnerez, » comme dit Montesquieu, à cet art de » trouver dans une chose, qui naturelle- » ment a un bon sens, tout le mauvais sens » qu'un esprit, qui ne raisonne pas juste, » peut lui donner. C'est n'être point utile » aux hommes. Ceux qui pratiquent cet » art ressemblent aux corbeaux qui fuient » les corps vivans, et volent de tous cô- » tés pour chercher des cadavres. » Ce sublime écrivain, que je vous oppose sans cesse, a tracé les loix de l'esprit dans son apologie de l'Esprit des Loix.

Il me reste à vous parler de la forme

que j'ai choisie pour ma réponse. J'ai tâché de faire rire à vos dépens, mais jamais aux dépens de la vérité. Paschal a eu le don d'intéresser l'univers à des Lettres Polémiques, dont le sujet sembloit ne devoir intéresser que des théologiens. C'est en assaisonnant du sel de la plaisanterie les argumens de la plus saine logique, qu'il a dévoué au ridicule les fauteurs d'une morale relâchée. Je me flatte, (avec moins de talens), d'obtenir un triomphe à-peu-près semblable sur ces écrivains despotes, qui veulent régler toutes les opinions sur la leur, établir ou renverser les réputations à leur gré, et porter dans l'examen de toutes les productions nouvelles la sévérité la plus décourageante, et la plus révoltante partialité.

Les calomniateurs étoient autrefois en Pologne condamnés à se mettre à quatre pattes, et à aboyer, comme un chien, pendant l'espace d'un quart d'heure. Charles V introduisit cette punition à la cour de

France, et il y avoit des jours, disent les historiens, où l'on n'ent endoit dans son antichambre qu'aboiemens humains, toute la matinée. Je voudrois que les critiques, convaincus par le public d'avoir calomnié un ouvrage utile et bon, fussent condamnés à la même peine afflictive, sauf à eux à s'en racheter, en composant un ouvrage de la nature de celui qu'ils auroient déchiré, fût-ce même avec ses défauts.

Voilà un préambule bien sérieux, et d'après lequel on seroit tenté de croire que je vous en veux mortellement. Passez vîte à ce qui suit pour être détrompés. Un esprit gai par caractere ne se fâche point pour ces bagatelles-là.

On l'opprime, il pleure, il crie,
Se démene en cent façons.....
Tout finit par des chansons.

Vaudeville de FIGARO.

DIALOGUE

DIALOGUE PREMIER

SUR

LE PREMIER CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

(M. de Piis ayant prié les bons Journalistes de faire tirer les mauvais au sort, pour savoir lequel combattroit en champ clos contre lui, le sort tomba sur l'Année Littéraire. Alors les Journalistes prirent place, les uns à droite, les autres à gauche ; et M. de Piis attendit son adversaire, qui lui fut bientôt annoncé de la maniere suivante.)

UN DOMESTIQUE.

MONSIEUR, c'est l'Envoyé de l'Année Littéraire, qui demande à vous parler.

L'AUTEUR.

Son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit qu'il s'appelle *un tel*, mais qu'il est le successeur de feu Fréron.

L'AUTEUR.

AIR : *Je suis joyeux, je suis toujours gaillard*, ou *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Quel est ce tel,
Ce Critique immortel,
Qui de Fréron gardant l'autel,
Croit tenir son coutel ?
Pour semblable bagatelle,
Faudra-t-il dans la cervelle
Se mettre martel ?
Qu'importe au fond que ce soit Pierre un tel,
Ou Paul, ou Jean un tel,
Ou bien Guillaume tel,
Godefroi tel,
Ou Mainfroi tel,
Ou même G*. . . tel ?

Au surplus, qu'il entre.

LE DOMESTIQUE.

Il a son extrait à la main.

---

* C'est comme qui diroit Gâcon, si Gâcon rimoit à G. . . .

L'AUTEUR.

J'ai bon feu pour le recevoir.

LE DOMESTIQUE.

J'oublois de vous dire qu'il a un masque, et qu'il est habillé en Maître-d'Ecole; mais le voici lui-même, je vous laisse.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vous voyez, Monsieur, dans ma personne, la Science, l'Erudition, la Littérature, la Logique, la Candeur, et l'Urbanité.

L'AUTEUR.

Ah! qu'elles sont bien déguisées!

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Vous aviez déja donné avis au Public » que vous travailliez à un Poëme *conséquent*. Annoncer, par un barbarisme, un » ouvrage de cette importance, ce n'étoit » pas un début heureux. »

L'AUTEUR.

AIR : *Triste raison*, &c.

Un Charlatan *donne avis à la ronde*
Qu'en moins de rien, subtil opérateur,

Il tirera toutes les dents du monde
Pour un écu, sans mal et sans douleur.

On donne avis, au dos d'une Brochure, *
Que la critique aura toujours l'honneur
De soutenir *mœurs et Littérature*,
Pour dix écus, sans fiel, et sans aigreur.

Pour moi, Monsieur, j'aime mieux recevoir des avis du Public, que de lui en donner. Quand M. Cholet, Rédacteur des Etrennes Lyriques, m'écrivoit à Fontainebleau : « *Je crains bien, Monsieur, » que vous ne payiez pas cette année votre » tribut volontaire à mon Recueil. Vos en- » nemis publient par-tout que vous êtes tout » occupé d'un Poëme sur l'Harmonie Imita- » tive, qui ne prouvera rien ; mais vos amis, » au nombre desquels je vous prie de me croire, » soutiennent que vous joindrez l'exemple au » précepte, et que votre Poëme, loin d'être » un simple badinage, aura ses principes*

* Principalement de l'Année Littéraire.

» *fixes, ses inductions faciles, et ses con-*
» *séquences évidentes.*» Je croyois pouvoir lui répondre, sans *donner avis au Public* : « *Il est bien vrai, Monsieur, que je me* » *suis occupé dans mon voyage, et que je* » *m'occuperai long-tems encore d'un Poëme* » CONSÈQUENT SUR L'HARMONIE » IMITATIVE DE NOTRE LANGUE. » Vous observerez que cette réponse, insérée en tête des Etrennes Lyriques de 1784, *n'étoit pas destinée à l'impression*, comme le porte expressément une note de M. Cholet.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Ah ! qu'il est noble et difficile
D'engager les mauvais railleurs
A fronder un ouvrage utile,
Sur un mot exhumé d'ailleurs !
S'annoncer par la calomnie
Dans un examen sérieux,
Pour un Critique de génie,
CE *n'est pas un début heureux.*

Apprenez que ma conscience
De tout *barbarisme* m'absout.

Ces gens de votre connoissance
Ne sont nullement de mon goût.
Dans votre école, ils vous ont, Maître,
Poussé plus d'une fois à bout,
Et c'est-là ce qui fait, peut-être,
Que vous croyez en voir par-tout.

CONSÉQUENT vous choqua la vue;
Mais qui vous dit qu'en ce moment
Ce mot s'applique à l'étendue? . .
Il s'applique au raisonnement.
Nonobstant clameur de grammaire,
Je vous dirai *conséquemment*,
Ce n'est pas tout d'être en colere,
Il faudroit être CONSÉQUENT:

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« ON n'a pas été peu surpris que vous,
» qui sembliez vous être VOUÉ dans vos
» Opéra-Comiques au patois des paysans,
» vous eussiez tout-à-coup la prétention
» de donner des leçons d'Harmonie. »

L'AUTEUR.

AIR: *Je ne saurois danser.*

La particule ON,
Chez nos Critiques modernes,

La particule ON
Est sans cesse en action.
La particule ON,
De toutes leurs balivernes,
La particule ON
Est garant et caution.

Faute de raison,
Prodiguent-ils des injures ?
La particule ON
A leur procuration.
Pour baisser leur ton,
Veut-on prendre des mesures ?
Où les trouve-t-on ?
C'est dans la particule ON.

La particule ON,
Quand ON leur porte une botte,
La particule ON
Leur sert toujours de plastron.
Cher Momus, pardon,
J'y briserai ta marotte...
Je veux, tout de bon,
Dauber la particule ON.

Ne dites donc point, M. le Magister, qu'*on a été surpris*. C'est vous seul qui

l'avez été. Le Public n'est pour rien dans votre étonnement. Vous seul avez avancé dans le tems, que je *m'étois voué* dans mes Opéra-Comiques au patois des paysans. Vous seul le répétez aujourd'hui. Si cela étoit, de qui seroient donc les Pieces de *Cassandre astrologue*, d'*Aristote amoureux*, de *Cassandre amoureux*, des *Etrennes de Mercure*, des *Voyages de Rosine*, des *Deux Porteurs-de-Chaise*, et de l'*Opéra de Province*, où il n'y a pas en totalité deux scenes de villageois ? Il est vrai que j'ai fait parler aux paysans leur langage dans *les Amours d'Été*, *les Vendangeurs*, *la Veillée* et *le Printems*. * Mais Moliere et Collé, ayant fait patoiser sur la Scene Françoise ; Piron, Pannard et Favart, ayant fait patoiser sur le Théâtre Italien, j'ai mieux

---

* Le cousin Jacques rend compte, dans une de ses lunes, de la difficulté qu'il y a à faire des couplets de cette nature.

aimé imiter Moliere, Collé, Pannard et Favart, que d'obéir aux remontrances de l'Année Littéraire. Il n'est donc point de fait que je me soye *voué* au patois dans mes Opéra-Comiques.

AIR : *Vous l'ordonnez*, &c.

Du mot *vouer* connoissez mieux l'usage :
On voit chez nous mainte et mainte maman,
Au nom des Saints, *vouer* leur fils au blanc ;
Mais cet habit passe avec leur jeune âge.

Quand la critique, aux autels de l'envie,
Prend le parti de se *vouer* au noir,
De l'égayer on doit perdre l'espoir,
Le même habit lui sert toute la vie.

Quant à cette prétention que vous me supposez, *de donner des leçons d'Harmonie*, où l'ai-je manifestée ? Et si je l'avois manifestée, quel crime aurois-je commis ?

AIR : *Où allez-vous, Monsieur l'Abbé ?*

J'ai connu des Prédicateurs,
Qui n'étoient ni Saints, ni Docteurs ;

Ils prêchoient le Carême
Fort bien,
Sans le faire de même ;
Vous m'entendez bien.

S'il ne falloit absolument,
Pour enseigner publiquement,
Que personnes savantes,
Eh bien.....
Que de chaires vacantes !
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

On s'est rappellé ces vers de Boileau :

Souvent l'Auteur altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire Poëte.

L'AUTEUR.

Voilà encore ce maudit *on* qui se rappelle des vers de Boileau, pour en faire une application malhonnête. Je suis auteur, et auteur de *quelques chansonnettes ;* mais je ne suis point altier. Qui dit altier, dit fier et impertinent. Je ne suis ni l'un, ni l'autre ; et puis, quoi qu'en ait dit Boileau,

on peut préluder par des chansons à un ouvrage plus important.

AIR : *des Revenans*, ou *Chansons, chansons.*

Je peux, quoique monsieur le nie,
Lui donner en fait d'harmonie
Quelques leçons.
Horace, plein d'un feu lyrique,
Avoit, avant sa poétique,
Fait des chansons.

Avant d'embrasser la satyre,
Despreaux tira de sa lyre
Quelques doux sons.
On l'a vu, *contemplant Sylvie*,
Exalter *son ame ravie*
Par des chansons.

L'auteur de la Métromanie,
Qu'assurément pour un génie
Nous connoissons,
Ne fit-il pas, mon cher critique,
D'abord à l'Opéra-Comique,
Force chansons ?

Parbleu ! vous qui êtes un si bon grammairien, éclaircissez mon doute. Boileau n'auroit-il pas dû dire ?

Soudain l'auteur altier de quelques chansonnettes,

Et ce vers :

TouT aussi-TôT prenD Droit De se CRoiRe PoëTe.

N'est-il pas duriuscule? Il n'y a peut-être pas vingt vers pareils dans tout Boileau, et vous allez me choisir ce distique pour me l'appliquer, à propos d'harmonie. Bien vu. Comme ces fautes des grands maîtres doivent nous rappeller notre foiblesse! Pour moi.....

AIR : *Frere amour en capuchon.*

Si j'ai, sans de bonnes raisons,
Pris droit de me croire poëte,
Je pourai, battant en retraite,
Retourner à mes chansons.
Si Calliope enfin me chasse,
Je m'enfuirai chez Erato,
Sûr d'emprunter son manteau
Pour cacher ma disgrace.

Mais vous, austere professeur,
Si vous vous obstinez à taire
D'après quel titre littéraire
Vous prenez droit d'être censeur,

Je ne sais trop, sur ma parole,
Où l'on pourra vous employer.
Il faudra vous renvoyer
Tout juste à votre école.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Quelques-uns ont regardé votre entre-
» prise, comme une réparation éclatante
» des fréquens outrages que vous aviez
» faits à la langue françoise par l'abus du
» jargon rustique. Tous se sont accordés
» à regarder le sujet comme ingrat, et du
» du choix le plus bizarre. »

L'AUTEUR.

J'ai *regardé mon entreprise comme une réparation éclatante des fréquens outrages faits à la langue françoise*, par ceux qui ont soutenu, depuis la Motte, qu'elle est dépourvue d'harmonie. Si le sujet est *ingrat*, raison de plus pour appeller l'indulgence. Il ne s'ensuit pas de ce qu'il est neuf, qu'il soit d'un choix *bizarre*, ni qu'il soit *vicieux*. Voici le souhait que formoit M. l'abbé d'O-

livet, en 1773. « Quatre ou cinq de nos » poëtes nous ont fait sentir parfaitement » que notre langue se prêtoit à l'harmonie; » pourquoi donc ne pas étudier les moyens » de perfectionner un art dont nous con- » noissons le prix, et dont nous voyons » que les progrès ont été déja si heureux! » J'ai étudié ces moyens, je les ai dévelopés par une suite d'exemples; mais le malheur veut que vous ayiez plus d'esprit que M. l'abbé d'Olivet, et à plus forte raison, que moi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Nous avons plusieurs dissertations » assez étendues sur les richesses poétiques » de la langue françoise et son harmonie » imitative. Racine le fils, dans ses ré- » flexions sur la poésie, de Belloi, dans » le sixieme vol. de ses œuvres, M. Clé- » ment, dans ses observations critiques sur » différens sujets de littérature, ont traité » fort au long cette matiere; mais leur » travail s'est borné à faire sentir et à

» expliquer, en quelque sorte, l'harmonie
» d'un grand nombre de morceaux choisis
» dans nos meilleurs poëtes. »

L'AUTEUR.

Et c'est ainsi, M. le Magister, que vous faites preuve de la plus saine logique. Quoi ! parce qu'Aristote avoit fait sa poétique, parce que Longin avoit fait son traité du sublime, parce que mille Rhéteurs avoient composé des réflexions sur les nombres, où ils expliquoient, en quelque sorte, l'harmonie d'un grand nombre de morceaux de Virgile et d'Homere, Horace se trouvoit dispensé de composer son Art poétique, et parce qu'Horace avoit composé un Art Poétique, Boileau, par un raisonnement semblable, auroit donc eu tort d'en faire un dans notre langue ? J'imprimerai incessamment les observations de Racine le fils, celles de de Belloi, et celles de M. Clément. Elles tendent toutes à justifier non seulement le sujet de

mon Poëme, mais encore à en justifier l'exécution et le style. Que conclure de tout ceci ? Qu'en indiquant ces sources, vous avez donné, M. le Professeur de critique, des verges pour vous fouetter.

L'Envoyé de l'Année Littéraire.

« Les préceptes auroient été inutiles sur » un objet qui dépend uniquement de » l'oreille et du goût. Il seroit ridicule et » puérile d'ordonner gravement de mul- » tiplier les A, pour marquer la lenteur, » les I, pour exprimer les cris, les R, » les S et les T, pour peindre les fracas » et les bruits désagréables, les P et les » L, pour les tableaux doux et rians, » &c. »

L'Auteur.

Oh ! pour le coup, M. le Professeur, à pédant, pédant et demi ; je ne vous ferai point l'honneur de vous mettre aux prises avec Platon, avec Socrate, avec Denys d'Halicarnasse,

licarnasse, &c., tous gens que vous connoissez à-peu-près de vue, et qui ont été, d'après votre assertion, et ridicules et puériles, en ordonnant gravement de multiplier les A, les R, les T, &c., selon les circonstances. Mais j'évoquerai, dans ma bibliotheque, une ombre à qui vous ressemblez par la robe, et c'est toujours quelque chose.

D'un professeur partial & méchant
C'est la robe que je salue.

Vous allez l'entendre parler elle-même cette ombre, devant laquelle vous devez demeurer dans le silence et dans le respect.

ROLLIN.

« J'ai employé 40 pages dans le pre-
» mier volume de mon Traité des Etudes, *
» à donner en prose, et relativement à

* Voyez les Pieces Justificatives à la fin du vol.

» Virgile et à Homere, les mêmes pré-
» ceptes que M. de Piis a donnés en vers,
» relativement à la poésie françoise. J'ai
» fait un article *Tristesse*, où j'ai dit
» que la tristesse étant à l'ame ce que les
» maladies sont au corps, il faut aux vers
» tristes de grands mots, qui leur donnent
» de la lenteur et de la pesanteur. J'ai
» fait un article *Joie*, où j'ai dit que les
» sentimens vifs, précipités, rapides, exi-
» geoient la rapidité du style. J'ai fait un
» article *Douceur*, où j'ai dit, on choi-
» sira les mots où il n'entre presque que des
» voyelles, qui forment très-peu de let-
» tres, et dont les consonnes soient douces
» et coulantes. On évitera les syllabes com-
» posées de plusieurs consonnes, les éli-
» sions dures, les lettres rudes. J'ai cité
» des vers de Virgile, où les L sont mul-
» tipliées à dessein. J'ai fait un article
» *Dureté*, où j'ai dit, pour faire sentir la
» dureté, on préférera les mots qui com-
» mencent et finissent par des R, comme

» *rigor*, *rimantur*; les mots où les R sont
» redoublées, comme *ferri*, *serra*. On em-
» ploiera les consonnes rudes, comme l'X,
» *axis*, comme l'H aspirée, *trahat*; on se
» servira des mots formés par l'assemblage
» de plusieurs consonnes, *junctos*, *fractos*,
» *rostris*. J'ai analysé de la sorte les beautés
» imitatives d'Homere; et, parce que M. de
» Piis, pénétré des bons principes de la littéra-
» rature grecque et latine, a eu le courage
» d'en faire l'application à la langue fran-
» çoise, j'ai à la fois le déplaisir de voir
» croiser son opinion et la mienne. Vrai-
» ment, il sied bien à Monsieur de trou-
» bler ainsi la cendre des morts, et de dire
» qu'il est ridicule et puérile d'ordonner
» gravement de multiplier les A, &c. Je
» suis donc ridicule, moi! je suis donc
» puérile. Qu'il suspende sa noble fonc-
» tion de critique, qu'il emprunte mon
» Traité des Etudes à quelqu'un de ses
» écoliers, qu'il transcrive les 40 pages
» dont je viens de lui apprendre la substance.

» C'est à la considération de M. de Piis » qu'il en sera quitte pour ce *pensum*. » *Aio*, Rollin, *antiquus Rector*. »

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Comme il n'y a point de regle pour » trouver de beaux chants, il n'y en a point » pour enrichir le discours d'images et » d'expressions pittoresques. »

L'AUTEUR.

Vous faites le raisonneur, parce que Rollin est parti ; mais il n'est pas encore si loin, que je ne puisse le rappeller. Prenez-y garde ; vous dites qu'il n'y a point de regle pour trouver *de beaux chants*, et qu'il n'y en *a point pour enrichir le discours d'images*. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais comme il y a des regles pour trouver de beaux accords, il y en a de même pour trouver des *expressions pittoresques*. Le choix des images, ou plutôt leur succession, constitue la mélodie

de la poésie, comme la succession des sons constitue la mélodie musicale. Mais le choix des expressions est aux vers, ce qu'est l'harmonie au chant principal.

AIR; *Avec les jeux dans le village.*

Vous souvient-il d'un mot technique?
Vous l'employez tout de travers.
Pourquoi toujours parler musique,
Quand il ne s'agit que de vers?
C'est une petite manie
Qui vous fera le plus grand tort;
Vous voulez parler d'harmonie,
Et vous n'êtes jamais d'accord.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« C'est au poëte à combiner les sons » de la maniere la plus propre à imiter » la nature des objets dont il parle. »

L'AUTEUR.

Quelle contradiction! S'il n'y a point de regles pour enrichir le discours d'expressions pittoresques, comment pourra-t-on combiner des sons de la maniere la

plus propre à imiter la nature des objets dont on parle ? C'est au génie qu'il appartient de réussir; mais, comme il a fallu tracer les regles de tous les arts, d'après les chef-d'œuvres qu'ils avoient enfantés, pourquoi ne procéderoit-on pas en matiere d'harmonie imitative, d'après des regles calquées sur les ouvrages de nos grands poëtes. Je vous dirois bien que vous n'êtes pas *conséquent* dans ces deux phrases, et que vous ressemblez au satyre de la Fontaine, qui souffloit le froid et le chaud; mais j'ai déja eu occasion de vous comparer à lui. D'un satyre à un critique, il n'y a que la main.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Ecoutez ces vers :

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphire
A travers les forêts s'insinue et soupire ;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux ;
Mais les vents en furent, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage ?

Le vers, comme un torrent, en grondant, doit
marcher.
Qu'Ajax souleve et lance un énorme rocher;
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous des épis effleurant la surface,
Camille dans un champ, qui court, vole et fend
l'air,
La Muse suit Camille, et part comme un éclair.

« Toute la doctrine de l'harmonie » imitative est renfermée dans ces vers, » qui auroient dû détourner M. de Piis » d'en délayer la substance dans un long » poëme. Vida a su rapprocher et fondre » dans un morceau de sa poétique, très- » artistement composé, les beaux exemples » d'harmonie imitative qui se rencontrent » dans Virgile; ce sont-là les seuls pré- » ceptes qu'il donne. »

L'AUTEUR.

De qui sont donc les vers que vous m'avez cités? ils ont le faire de Boileau, mais je ne les crois pas de lui. M'y voilà: ils sont extraits de ce fameux poëme tra-

duit de Pope, par l'abbé du Resnel. Je m'en rappelle le début :

Mais ce guide trompeur, qui prompt à censurer,
Après de longs détours ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus qu'il me commande en maître.
Tout n'est pas Despréaux, et chacun prétend l'être.
Chacun content de soi, suit sa foible raison,
Et des arts qu'il ignore ose donner leçon.
Cet âge si fécond, en pédans didactiques ;
A moins de sots auteurs que d'ignorans critiques.

Que vous êtes bon, Monsieur, de me mettre sur la voie, quand il s'agit de vous dire vos vérités ! La tirade que vous m'aviez citée, est faite dans les principes d'imitation qui m'ont dicté mes vers; mais je ne vois point que toute la doctrine de l'harmonie imitative y soit renfermée. Qu'auriez-vous dit, si j'avois hasardé ce vers ?

Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.

Vous auriez dit qu'un torrent ne marchoit point. Et si j'eusse mis quelque part :

Voyez-vous des épis effleurant la surface ;
Camille dans un champ qui court, vole et fend l'air.

Auriez-vous approuvé cette inversion ? oh ! non, non, je vous connois ; vous auriez demandé plaisamment, comment des épics *effleuroient une surface*, et comment *un champ* pouvoit *courir*, *voler et fendre l'air?* De ce qu'il a plû à Vida de faire une poétique, avec les vers imitatifs de Virgile, artistement rapprochés, peut-on conclure raisonnablement que mon poëme est inutile ? Vida insiste sur la nécessité de peindre par les sons dans la poésie latine.

Haud satis est illis utcunq : claudere versum
Et res verborum propriâ vi reddere claras.
Omnia sed numeris vocum concordibus aptant,
Atque sono quæcumque canunt imitantur.

Cela veut-il dire qu'il ne faut point composer un poëme sur l'harmonie imitative ?

L'Envoyé de l'Année Littéraire.

« Mais quel plaisant projet que celui

» de remplir quatre chants sans liaison et » sans suite ? »

L'AUTEUR.

Ah! M. le Magister, voici du nouveau : qui veut prouver trop, ne prouve rien. Faites-vous cas de la judiciaire des Petites Affiches ? *

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Assurément le Rédacteur est de nos » amis. »

L'AUTEUR.

AIR ; *La lumiere la plus pure.*

Il dit avec bonhommie
Que *mon plan* très-étendu,

---

* C'est une Feuille où on ne parle qu'accidentellement, et pour le plaisir de dire du mal, des pieces de théâtre et des livres. Son objet direct est d'annoncer les biens et effets à vendre, &c. &c. Tous les gens d'affaires y sont abonnés de droit ; et quand la Critique Littéraire se donne les gants de multiplier les Souscripteurs, c'est la mouche qui croit faire aller le coche.

Dans sa simple *économie*,
N'est *pas* trop *mal entendu*.
Ce jugement authentique
Me sert ici de soutien.
Dans l'argot de la critique,
N'est pas mal veut dire *est bien*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Oh ! mon Dieu, est-il possible que » mon confrere ait fait un pareil aveu ! » *Non, je ne le croirai jamais : mais*, en » tout cas, ce n'est pas ce qu'il a dit de » mieux. Car, qu'est-ce qu'un poëme » didactique, qui ne présente pas une » base d'instruction ? »

L'AUTEUR.

L'harmonie imitative, étant une partie essentielle de la poésie, fournit un sujet instructif par lui-même. On n'avoit en françois que des dissertations en prose, et les vers se gravent plus facilement dans la mémoire.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Il faut, Monsieur, que vous ayiez

» beaucoup compté sur les ressources de
» votre esprit, pour n'être pas effrayé
» d'une pareille tâche. »

L'AUTEUR.

Ce n'est point sur mon esprit, c'est sur mon courage que j'ai compté. L'espoir de plaire à mes concitoyens, en composant un ouvrage, sinon accompli, du moins utile, m'a fait passer par-dessus tous les dégoûts qu'entraînent nécessairement les recherches approfondies d'une science dont les élémens sont si dispersés : c'est par l'étude constante des tableaux de nos grands maîtres, que je me suis disposé à la composition de ma galerie.

AIR; *De la Caracoua, contredanse.*

A l'étude de mon système
Je me suis long-tems préparé;
Mais vous à votre emploi suprême,
Etes-vous monté par degré?
Nenni. Craignez donc l'anathême
Que Phœbus vous a déclaré.

Pline à mon gré
L'a consacré
De pictore
Sculptore
Fictore,
Si l'on n'est artiste soi-même,
On ne sauroit *judicare*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Une partie de votre premier chant » est employée à prouver que vous ne travail- » lez pas sur une chimere, et que la langue » françoise est susceptible d'une harmonie » imitative. Je souscris aux éloges que » vous lui donnez, mais nos grands écri- » vains l'ont bien mieux louée par leurs » chef-d'œuvres. »

L'AUTEUR.

Pourquoi ne citez-vous pas ces éloges auxquels vous souscrivez ? vous seul en savez la raison. Mais je veux réduire mon ouvrage au seul mérite grammatical, et je vous demanderai, M. le Professeur

de critique, si le Boudot, si Despautere et Tricot sont inutiles, par la raison que Cicéron et Virgile ont mieux enseigné la langue latine par leurs ouvrages ?

AIR ; *Au coin du feu.*

Si des regles du style,
Cicéron et Virgile
Nous tiennent lieu,
Jettons vocabulaires,
Rudimens et grammaires,
Bien vîte au feu ;
Bien vîte au feu.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Ce n'est pas honorer, c'est insulter » notre langue, que de lui attribuer des » qualités frivoles. »

L'AUTEUR.

Alte-là. Voici ce que j'ai dit ;

Et quelle autre sur elle auroit donc l'avantage ?
Elle cede à propos, ou résiste à l'usage.
Ses principes sont clairs, ses modes sont constans,
Ses accens limités, ses tropes élégans,

Chaque chose se peint dans ses termes lucides,
Comme elle a des sons lents, elle a des sons rapides,
Ses tours pleins de mollesse, ou pleins de fermeté
Exhalent la douceur, ou marquent l'âpreté.
Ses pompeux substantifs s'accompagnent de rimes,
Ses adjectifs féconds ont tous des synonimes,
Et sur la période où les mots cadrent tous,
Ses articles fréquens répandent un jour doux.
Tantôt elle a du Grec les formes arondies,
Et tantôt du Latin les tournures hardies,
Au style figuré des peuples d'Orient,
Son style quelquefois se colore en riant;
Là de l'Italien elle a les mignardises,
Ou de l'âpre Allemand les gothiques franchises.
Ici l'Espagnol fier cede à sa majesté,
Et je vois l'Anglois sombre envier sa clarté.

Telles sont les qualités frivoles que j'attribue à notre langue : mais quelles qualités sérieuses doit-on attribuer à un homme qui fait, comme vous, profession d'en imposer à tous ses lecteurs, par des assertions aussi hasardées? Le mensonge est répréhensible dans un professeur de critique : les conséquences en sont terribles. A genoux.

L'ENTOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous faites à la langue françoise un

» mérite de ce qui est en elle un défaut.
» Car jamais la multitude des monosyl-
» labes n'a été favorable à l'harmonie. »

L'AUTEUR.

Allons ; relevez-vous. Je n'ai jamais prétendu que la multitude des monosyllabes fût favorable à l'harmonie. Je n'ai jamais prétendu que la langue françoise fût plus féconde en monosyllabes que les autres. Mais j'ai voulu prouver, et j'ai prouvé réellement qu'elle contient autant de monosyllabes expressifs que les autres langues.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« A l'aspect de votre tirade sur le laco-
» nisme de la langue françoise, je vous
» l'avoue, Monsieur QUE je reste immo-
» bile d'étonnement. »

L'AUTEUR.

Je vous l'avoue, Monsieur, QUE vous n'êtes pas le premier critique QUE des vers faits avec soin aient pétrifié.

L'ENVOYÉ

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Est-ce bien, M. de Piis, ce poëte » ingénieux à qui l'on n'a gueres reproché » que l'abus de l'esprit, qui a rimé ce pané- » gyrique de la langue françoise ? »

L'AUTEUR.

Des complimens, M. le Professeur, *timeo Danaos & dona ferentes*, ou si vous aimez mieux, je vous dirai avec Nicodême dans la Clochette :

Morgué ! pas tant de politesse !
C'eſt un traître, il ne faut pas s'y fier,
Il cherche en vous faisant caresse,
Les moyens de vous estropier.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Entendez-vous bien ce que vous » avez voulu dire ? pour moi je ne l'en- » tends pas. »

L'AUTEUR.

La science de l'Harmonie imitative en poésie, est peut-être moins conjecturale

que celle de l'Harmonie imitative en musique : cependant il faut que l'imagination exaltée en développe toute l'étendue à l'oreille exercée. Quoique les beautés d'une langue ne soient point de convention, elles ont besoin du prestige de l'enthousiasme, pour être admirées sous tous leurs rapports.

AIR ; *La fariradondaine.*

Nous nous entendrons
Sur choses pareilles,
Lorsque nous aurons
Les mêmes oreilles....

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Bon !
La fariradondaine
Gué !

L'AUTEUR.

Cela n'est pas pressé,

L'ENVOYÉ DE L'ANNEE LITTERAIRE.

« Y a-t-il quelque langue au monde où » l'on emploie plus d'un mot pour désigner

» *Dieu*, l'*Homme*, le *jugement*, la *mé-*
» *moire*, &c. Dans toutes les langues,
» n'exprime-t-on pas le *jour* dans un seul
» mot, et la *nuit* de même ? Un seul mot
» ne suffit-il pas pour marquer l'action
» d'*aimer* ou de *haïr* ? »

L'AUTEUR.

Je n'ai accusé aucune langue d'avoir employé plus d'un mot pour exprimer ces grandes idées ; mais j'ai dû prouver que la nôtre étoit aussi laconique que les autres. Qu'y a-t-il de plus laconique, et à la fois d'un plus grand sens, que ces deux vers où Boileau nous trace le portrait d'un poëte latin, renommé par son laconisme.

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

J'opposerai donc Boileau à Perse lui-même. Je vous demanderai ensuite si La Bruyere et La Rochefoucault ne le disputent pas en précision à Tacite et à Saluste ;

traduisez-en une page en grec... Les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans ces auteurs inimitables. Ils ont eu l'art de les enchaîner si adroitement, qu'ils ne font pas à l'oreille un effet plus désagréable que n'en font aux yeux ces petites pierres cubiques dont les Romains ont fait des monumens aussi imposans que durables. La plus grande preuve que les monosyllabes ne nuisent point à l'harmonie dans notre langue, est la douceur de ce vers, que jamais *Critique* n'a pu dire, la main sur la conscience, et qui est de Racine.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

L'Envoyé de l'Année Litteraire.

On s'éveille, on se leve, on s'habille et l'on sort,
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche, et l'on dort.

« Quelle est la langue où l'on ne puisse » dire autant de choses dans deux lignes » de pareille mesure. »

L'AUTEUR.

Je vous le demande, M. le Professeur de critique. C'étoit le cas de nous donner des vers latins de votre façon : mes deux vers sont familiers, je l'avoue, mais ils ne le sont pas plus que ces deux vers de Boileau.

Son esprit au hasard, aime, évite, poursuit,
Défait, réfait, augmente, ôte, éleve, détruit.

Mes vers sont le portrait en miniature d'un homme oisif, comme ceux de Boileau sont le portrait de l'inconstant. Traduisez-les en un distique latin, et quand cela sera fait, nous rappelerons Rollin, pour examiner votre version.

L'ENVOYÉ DE L'AMNÉE LITTÉRAIRE.

« Votre enthousiasme pour ces deux » mots, *tout* et *rien* n'est pas fondé, et » votre défi est téméraire; car πᾶν en grec, » et *nil* en latin sont des monosyllabes qui » peignent aussi-bien, et avec autant de » précision. »

L'AUTEUR.

Mon défi n'est point téméraire, *tout* et *rien* sont deux monosyllabes très-expressifs de la même langue ; vous avez recours aux langues grecque et latine, pour leur opposer πᾶν et *nil*, qui est une abréviation de *nihil ;* est-ce là de la franchise ? Pourquoi ne parlez-vous ni d'*omne* ni d'οὐδὲν ? Vous me faites la guerre sur des mots ; mais parbleu ! je vous la ferai sur les syllabes ; Vous ne me passez *rien* sur la langue françoise ; mais je vous contrarierai *en tout* sur les langues latine et grecque.

Dînez, s'il faut, de Grec, et soupez de Latin.

J'espere vous attacher ce vers là sur votre robe, afin qu'on puisse le lire comme on lisoit *argumentabor* sur la robe de la présidente Tardieu.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« On sait que les langues du nord sont

» plus abondantes en monosyllabes, et
» par là même plus sourdes et moins fa-
» vorables à l'harmonie que les langues
» méridionales : la briéveté n'est pas assu-
» rément le mérite distinctif de la langue
» françoise, dont la marche est trop em-
» barrassée d'articles et de pronoms, et
» ceux qui traduisent du grec et du latin
» en françois, sont malgré leurs efforts
» toujours plus longs que l'original ».

L'AUTEUR.

Voilà encore une assertion renouvellée des Grecs, ainsi que le noble jeu de l'oie ; mais comme vous savez intérieurement et par expérience que ceux qui traduiroient du françois en grec, seroient aussi plus longs que l'original, que cette multiplicité d'articles et de pronoms, dont vous faites un crime à notre langue, est ce qui constitue son ordre et sa clarté ; comme vous savez que notre langue doit plus aux langues méridionales, qu'elle ne doit encore

aux langues du nord, je laisserai tout bonnement à Henri Etienne, auteur d'un livre intitulé, de la Précellence du Langage François, en 1579, et à M. Le Laboureur, auteur d'un ouvrage intitulé : Avantage de la langue françoise sur la langue latine, en 1669, à vous donner cinq ou six férules bien appliquées. Soumettez-vous. Eh bien! la main des savans est-elle légere?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Ce qui paroîtra presqu'incroyable à » ceux qui ont souvent applaudi à vos sail- » lies et à vos traits fins, c'est votre alpha- » bet en vers. Ce sont vos profondes ré- » flexions sur les différentes lettres qui le » composent. C'est ce qu'on peut appeller » un morceau neuf en poésie. »

L'AUTEUR.

Il est certain que c'est un morceau neuf en poésie, mais les idées ne m'appartiennent pas. Il n'y en a pas une, comme mes

pieces justificatives le prouveront, qui n'appartiennent au petit Platon, à ce nigaud de Socrate, au froid Lucien, au stupide Ausone, au frivole Leibnitz, et à l'ignare Marmontel. Je vous demande à mon tour pardon, d'avoir cru que vous n'aviez pas autant de lumieres qu'eux tous. Pour moi, j'avoue que je me félicite d'avoir pâli sur leur A B C; leurs réflexions sur la nature et sur la propriété des lettres m'avoient paru fondées alternativement sur la métaphysique et sur la gaieté : j'avois cru pouvoir en faire l'application aux lettres de l'alphabet françois, sans irriter ceux qui ont applaudi à mes saillies et à mes traits fins. Vous n'êtes pas de ce nombre; car vous n'avez jamais applaudi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Je suis sûr que si, sans rien citer, » j'essayois de donner un essai de votre » alphabet, vous m'accuseriez de malice, » ou de mauvaise foi. »

L'AUTEUR.

De mauvaise foi, oui, mais de malice, jamais. Vous sifflez en parlant. Quel modele d'harmonie !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Ce sont de ces choses auxquelles on » ne s'attend pas de la part d'un homme » d'esprit. »

L'AUTEUR.

Vous avez beau me faire des complimens, et me dire :

Eh ! bon jour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau !

Je ne laisserai point tomber mes bons argumens par terre. Avez-vous lu Pline ? avez-vous lu Quintilien ? avez-vous lu Priscien de *accidentibus litterarum* ? je les ai lus, moi. Tout ce que j'ai dit, de positif sur l'influence particuliere des caracteres romains, n'est autre chose que la quintessence de leurs définitions. Quand il seroit vrai, que vous ne seriez qu'un des

coopérateurs de l'Année Littéraire ; quand il seroit vrai que le démon de la critique, qui préside depuis cinquante ans à cette feuille infernale, s'appellât *légion*, je vous défierois, vous et lui, de l'emporter sur de pareilles autorités.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Votre lettre A est pitoyable, et » toutes les autres sont traitées dans le » même genre. »

L'AUTEUR.

La lettre A est traitée d'une maniere toute opposée à la description des autres lettres.

A l'instant qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,
Au haut de l'Alphabet l'A s'arroge sa place.

. . . . . .

Il préside à l'amour, ainsi qu'à l'amitié.

. . . . . .

A l'aspect du Très-Haut, si-tôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'A qu'il articula.

J'avois prévu vos graves observations sur ce badinage, et j'y avois répondu d'avance

dans une de mes notes, en m'appuyant des autorités de Virgile, de Pythagore et d'Ausone. De quel droit supprimez-vous cette note apologétique? J'ai dit que l'A étoit la premiere lettre de l'alphabet, qu'Adam dût l'articuler devant l'Etre suprême; vous seriez bien étonné, si je vous prouvois que c'est une induction de deux passages d'Origene et de S. Jérôme, qui soutiennent que la langue hébraïque est la premiere de toutes. *Mansit lingua per Adam primitùs data, ut putamus hæbræa, in eâ parte hominum, quæ non pars alicujus angeli, sed quæ Dei portio permansit..... Initium oris et communis eloquii, hæbræam esse linguam universa antiquitas tradidit.* On ne s'attendoit gueres à voir les peres de l'église dans cette affaire, mais vous ne pousserez peut-être pas la hardiesse, jusqu'à tourner en ridicule ces conjectures sacrées.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Vous avez prodigieusement écono-

» misé l'esprit dans toute cette dissertation
» sur les lettres, si éloignée du goût de
» la belle littérature : Vous avez cepen-
» dant bien senti que vos facéties gram-
» maticales rappeleroient la leçon de
» philosophie de M. Jourdain, et vous
» croyez vous justifier, en disant que
» ce que Moliere met dans la bouche du
» Bourgeois Gentilhomme, est tiré, mot
» pour mot, du Discours de M. de Cor-
» demoi sur la Parole. Mais si Moliere,
» excellent juge, a trouvé ces remarques
» minutieuses et ridicules dans un traité
» en prose, qu'eût-il pensé d'un poëme,
» où l'on dit que l'A est avide d'Apparat;
» qu'il est atroce, affreux, arrogant,
» absolu, où l'on attribue aux lettres les
» qualités exprimées par les mots dont elles
» sont les initiales ? »

L'AUTEUR.

Cette dissertation sur les lettres n'est point éloignée du goût de la belle littérature, puisque tous les auteurs dont je vous

ai parlé, l'ont entreprise, par rapport aux langues grecque et latine, et que M. de Marmontel, discourant de la nôtre, en a fait le sujet du sixieme chapitre de sa poétique. Ce sont des facéties grammaticales; mais ce seroit peut-être un bonheur que la grammaire pût se présenter aux enfans comme aux hommes, sous le masque de la plaisanterie. Ce que le Maître de philosophie du Bourgeois Gentilhomme débite, ne devient ridicule, je le répete, qu'en raison du personnage qui le débite. Moliere ne trouvoit point ces remarques minutieuses et ridicules dans un traité en prose, mais il savoit qu'elles feroient rire sur le théatre, prononcées avec toute l'emphâse du pedantisme, et toute la prétention des savans en *us* de son tems. Il n'auroit point trouvé mauvais que j'eusse mis les lettres en action, pour leur donner une espece de vie. Moliere savoit qu'il est des cas particuliers, où jusqu'aux choses les plus inanimées:

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Il savoit qu'indépendamment de l'apologue, qui en fait une loi, tous les genres se prêtent à cette licence. Il savoit que Boileau avoit dit quelque part :

Aussi bien j'apperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entr'elles se demandent
S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.
. . . . . .
Traîner d'un dernier mot les syllabes honteuses.

Quant aux vers pleins d'épithetes, ou de verbes consécutifs, Boileau lui-même en prendra la défense.

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
. . . . . .
Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, cent fois double, faussaire,
Aussi-tôt tu verras, Poëtes, Orateurs,
Rétheurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
. . . . . .
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang. . . .
. . . . . .

Que dit-il quand il voit les Juges, les Greffiers, Les Clercs, les Procureurs, les Sergens les Huissiers.

Tous ces vers sont tirés de la même piece, et je reviendrai encore à Lucien; car son plaidoyer du *Sygma* est le bouclier de mon Alphabet.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous allez nous citer ces dialogues, » où la finesse et la justesse des observa- » tions se trouvent jointes au sel de l'en- » jouement. Mais son exemple ne vous » autorisoit pas à coudre des rimes à une » triste nomenclature, où on ne trouve » ni finesse, ni justesse, ni enjouement. »

L'AUTEUR.

Cela est bientôt dit. Je prendrai la peine de me citer moi-même, puisque vous n'êtes ni assez *fin* pour saisir les nuances de mes observations, ni assez *juste* dans vos raisonnemens pour apprécier les miens, ni assez *enjoué* pour entendre la plaisanterie.

Mais

Mais combien la seule L, embellit la parole !
Lente elle coule ici, là legere elle vole.
Le liquide des flots par elle est exprimé ;
Elle polit le style, après qu'on l'a limé.

Si ce n'est pas là de la finesse, M. le Professeur, au moins est-ce de la justesse? Quant à l'enjouement,

AIR : *Il étoit une fille.*

D'un masque assez comique
Mon K s'est prévalu,
En général, mon R a plu.
On a ri du critique,
Comme vous, prévenu ;
Qui tomba sur le Q. . . . . U!

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Mais Lucien n'eût jamais dit que l'A, » avec un accent grave, a l'allure des » esclaves ; car une démarche lente et » grave convient mieux à des hommes » constitués en dignité, qu'à des esclaves. »

L'AUTEUR.

AIR : *La chose vaut mieux que le mot.*

Ainsi que vous je sais au mieux
Ce que le terme *grave* exprime,

Mais de *pesant*, de *sérieux* :
N'est-il pas souvent synonime ?
Et quand je serois en défaut,
Dites-moi s'il faut
Que des Dieux la langue sublime
Soit toujours esclave du mot. *Bis.*

Lucien n'a point dit de l'A tout ce que j'en ai pu dire ; mais il a dit du TAU des choses plus extraordinaires, comme on peut le voir dans les Pieces Justificatives que j'invoquerai.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Lucien n'eût point dit que le C com-
» mence les noms de tous les objets creux ;
» car il y a une infinité d'objets creux,
» tels qu'un pot, un verre, un tonneau,
» qui ne commencent point par un C. »

L'AUTEUR.

Quelles sont les racines latines du petit nombre de mots que vous citez ? *Calix, scyphus, scyathus, scaphium, cadus,*

crater, &c. est-il vrai, ou non, que le C commence presque tous les noms des objets creux ?

AIR : *D'un bouquet de romarin.*

Lucien ne le dit point,
Et je suis sincere :
Léibnitz * est sur ce point
Le seul qui m'éclaire ;
Mais de votre entêtement
Il est si fort mécontent,
Qu'il vous ordonne à l'instant
De baiser la terre.

---

* Voyez le passage de Léibnitz, cité dans les notes de mon Poëme, page 78.

Fin du premier Dialogue.

DIALOGUE SECOND

SUR

LE SECOND CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« VOTRE second Chant débute par un
» précepte dont il ne sera pas facile de
» profiter, car il est à peine intelligible. »

» Chaque lettre, en passant, ou plus lente, ou plus vive,
» Vous a-t-elle saisi par sa voix distinctive ?
» Il vous faut dans les mots, fidele à mes leçons,
» Augmenter son effet, en répétant ses sons. »

L'AUTEUR.

Ce précepte n'est pas intelligible, (pour vous); mais il me paroît clair et sensible.

Comme il succede à la nomenclature des lettres de l'alphabet, qui ont passé en revue dans le premier Chant, et que le lecteur a été à portée d'apprécier suffisamment leur valeur et leurs sons, je l'engage dans celui-ci à les multiplier et à les rapprocher à propos, pour doubler leurs mêmes sons et leur même valeur.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voilà tout ce que vous dites de po» sitif. Vous défendez ensuite d'imiter les » sons burlesques de Ronsard et de du » Bartas, et de forger des mots nou» veaux. »

L'AUTEUR.

Je défends d'imiter les sons burlesques de Ronsard et de du Bartas, et de forger des mots nouveaux; si je n'eusse pas eu cette attention, qu'auriez-vous dit de moi, vous et votre clique, puisque vous ne me tenez pas compte de l'avoir eue?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Cependant vous approuvez beaucoup » le vagissement, inventé, dites-vous, » par quelqu'un qui embrassa la base de » la langue latine. Vous regrettez aussi que » lorsqu'on veut faire passer en usage le » mot impasse, créé par Voltaire, on se » trouve borné par le vieux mot CUL-DE-» SAC. Vous demandez grace humblement » pour ce jeu de mots, qui vous est venu » si naturellement, que vous n'avez pas eu » le courage de le supprimer. Vous vous » appuyez de l'autorité de Boileau. Il fau-» droit être de bien mauvaise humeur, » pour vous chicaner sur une pareille » minutie, lorsqu'on a tant de griefs à vous » reprocher.

L'AUTEUR.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

Ah ! sur les formes du Poëte,
Pourquoi jeter un lourd manteau ?
Pourquoi peindre à la Silhouette
L'Auteur que rend mieux son pinceau ?

Dans votre prose détestable,
Pourquoi traduisez-vous mes vers?
Si la tenture est agréable,
Pourquoi la montrer à l'envers?

Je n'approuve ni le mot *vagissement*, ni le mot *impasse*. L'auteur du premier, puisqu'il faut l'appeller par son nom, est monsieur du Marsais. Ne me faites point valoir votre indulgence, par rapport à mes vers sur le mot *cul-de-sac*; c'est l'autorité seule de Boileau qui vous en impose, et si vous osiez lui donner un démenti, sur ces deux vers:

Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine,
Sur le mot, en passant, ne joue et ne badine.

il pourroit bien vous répondre par ces six autres:

Un pédant ennivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote,
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous n'avez presque donné aucun » précepte, et vous vous écriez que vous » abandonnez enfin la théorie! »

L'AUTEUR.

Mon premier chant est rempli de préceptes, le second débute par une soixantaine de vers contre le néologisme : ainsi je peux bien m'énoncer de la sorte. Un poëte didactique a besoin d'égayer son sujet. Il ne sauroit recourir assez tôt à la poésie de description; et, comme dit Boileau :

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet, de soi-même, et s'arrange et s'explique.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous invoquez le soleil, et vous le » priez d'imprimer, au *chaos de vos vers*, » *l'accord de l'univers.* »

L'AUTEUR.

Cites donc, bourreau! mes vers tout

entiers, comment veux-tu qu'on reconnoisse ma maniere dans des hémistiches ainsi hachés ? Il y a donc aussi des anatomistes littéraires, qui se font un plaisir barbare de déchirer les poëtes ! Comment trouver alors dans ces lambeaux *disjecti membra poetæ!*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous invoquez aussi ce sexe divin,

Qui dans le discours a l'oreille enchaînée,
Prodigue les trésors d'une harmonie innée.

« Ce dernier hémistiche est bien dur, et » peint mal la douceur du langage des » femmes ».

L'AUTEUR.

Cet hiatus n'est pas plus dur dans mon vers qu'il ne l'est dans celui-ci, de Racine:

Nulle paix pour l'impIE, IL la cherche, elle fuit.

Il n'est pas plus dur que dans celui-ci, de Boileau:

Ou quelque longue pluYE Inondant nos vallons.

Je ne prétends point, malgré ces deux exemples, que je n'eusse mieux fait de faire disparoître cet hiatus ; mais toujours est-il vrai de dire qu'un homme qui argumenteroit des vers que j'ai cités contre Esther et contre les Épîtres de Boileau, seroit, ce que vous êtes sans cesse à mon égard, un juge inique ou ignorant.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous commencez une gallerie de ta-» bleaux, ou plutôt une espece de lanterne » magique : on va voir d'abord un orage, » ensuite un hameau paisible, après cela » le fracas d'un siége, enfin l'horreur des » tombeaux ; ce sont les objets que vous » montrez dans le second chant ».

L'AUTEUR.

Écoutons M. de JAUCOURT sur la nécessité d'orner les poëmes didactiques de tableaux. « Virgile place dans un de ses

» livres une dissertation sur les présages
» du soleil, et il part de-là pour représen-
» ter le meurtre de Jules-César ; il met
» dans une autre la fable miraculeuse d'A-
» ristée, et la peinture des effets de l'a-
» mour. Dans un autre, c'est un tableau
» de la vie champêtre, qui forme un pay-
» sage riant et rempli des figures les plus
» aimables. Enfin il insere dans cet ou-
» vrage l'aventure tragique d'Orphée et
» d'Euridice, capable de faire fondre en
» larmes ceux qui la verroient véritable-
» ment. » Ce sont ces images qui font le principal mérite des Géorgiques. Que vous en semble, M. le Professeur? Voilà Virgile qui montre la lanterne magique. Que cette comparaison est spirituelle, et qu'elle doit m'enorgueillir, puisqu'elle convient aux grands poëtes anciens et modernes ! Il est vrai qu'elle convient aussi à la plupart des journalistes. . . .

AIR : *De joconde.*

Aux journalistes que voilà,
Elle est très-applicable.

L'un fait voir la Cour en gala,
Et les Princes à table....
A montrer du blanc et du noir
Cet autre fait fortune....
Le journal de Paris fait voir
Le Soleil et la Lune.

Dans la Gazette de santé,
Voyez l'Apothicaire
Qui vous poursuit de tout côté,
A grands coups de clystere.
Cent Jonrnalistes étrangers,
En robe rouge ou bleue,
Font tirer à leurs boulangers
Le diable par la queue.

Pour vous, Monsieur, qui n'avez pas
De lanterne magique,
Vous ne suivez qu'à petits pas
La bande polémique.
Les Professeurs et les Curés
Que votre feuille ennuie,
Se fâcheront si vous montrez
Toujours l'*envie* en vie.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un des reproches les plus graves, et qu'on » puisse vous faire, c'est d'avoir prétendu

» nous donner des modeles d'harmonie de » votre façon ; tandis que vos prédéces- » seurs les avoient choisis dans nos bons » écrivains : on aimeroit bien mieux une » tempête de Voltaire ou de l'abbé de » Lille, qu'une tempête de M. de Piis : un » paysage de la Fontaine, un siége de » Racine ou de Boileau, un tombeau de » Crébillon seroit bien plus piquant que » les mêmes tableaux peints par l'auteur » des vendangeurs ».

L'AUTEUR.

Votre reproche n'est point grave, il est absurde ; en prétendant donner, ou plutôt en donnant tout bonnement, sans prétention, des *exemples* d'harmonie imitative, je n'ai point cru donner des *modeles* ; je ne sais ce que vous entendez par mes prédécesseurs, je ne sache pas qu'aucun poëte ait traité spécialement mon sujet avant moi. Il est certain que si j'avois fait un Dictionnaire Poétique, j'aurois imprimé

à l'article *tempête* des descriptions tirées de Voltaire, de l'abbé de Lille, et de Saint-Lambert. Il est certain que Boileau, Racine, la Fontaine et Crébillon y auroient été mis à contribution toutes les fois que le mot m'eût conduit à les citer : mais y a-t-il un arrêt du Parnasse qui puisse me contraindre, quand je me sens appellé à la poésie, à faire des compilations et des Dictionnaires? N'avons-nous pas déja mille recueils, dont les auteurs, d'ailleurs estimables, n'ont que le stérile mérite d'avoir su classer par ordre alphabétique tout le mérite littéraire d'autrui? à présent, je vous le demande, monsieur, qu'il me soit permis de retorquer votre argument ; vous avez, sans doute, composé des tableaux d'un plus grand genre que le peintre *des vendangeurs* ; mais jusqu'à ce que ces tableaux soient sortis de votre *école*, ne sera-t-il pas en droit de vous dire : « On aimeroit mieux une satyre d'Horace, » une satyre de Regnier, ou une satyre

» de Boileau, que tous les extraits passés,
» présens et à venir de l'Année Littéraire.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Avez-vous bien consulté vos forces,
» lorsque vous avez pris l'engagement de
» tirer de votre seul génie une suite
» d'exemples de tous les genres d'harmo-
» nie ? »

L'AUTEUR.

J'ai travaillé pendant huit ans à mon Poëme ; quoiqu'en général le tems ne fasse rien à l'affaire, il n'en est pas moins vrai qu'il vous met à même de consulter la nature, de consulter vos vrais amis, de tâter, pour ainsi dire, le public en détail, & de ne laisser, par des corrections nombreuses, que le moins de prise possible à la censure des gens de goût. Quand un Poëme didactique a pour base une vérité utile en littérature, c'est au poëte à l'élever peu-à-peu, et à le décorer ensuite

d'une façade agréable. J'ai tiré de mon seul génie tous mes exemples d'harmonie imitative; mais je ne présumois pas trop en cela de mes forces, puisque je m'étois échauffé l'imagination par l'harmonie des poëtes Grecs, Latins et François, et que j'avois soin, toutes les fois qu'il s'agissoit de peindre par les sons, de prendre, pour ainsi dire, la nature sur le fait, à la ville comme à la campagne.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Votre tempête rassemble tous les » grands mots et tous les lieux communs » dont on épouvante l'oreille en pareille » occasion ».

L'AUTEUR.

Si je n'eusse pas rassemblé tous les grands mots, dont on *épouvante l'oreille*, ma tempête seroit manquée; puisqu'elle est selon vous pleine de lieux communs, dites-moi d'où j'ai tiré ces images?

Pressez, pâles éclairs, vos fléches incertaines,
J'ai vu Pan tressaillir au travers des Ardennes,

Dans

Dans les bras de Neptune ils se sont élancés ;
Ces vieux rocs, qu'en passant, la foudre a renversés.

De quel auteur sont-ils traduits ou imités ? dans quel college les a-t-on donnés pour matiere de composition ? Votre logique ne se dément jamais : les sujets *neufs* sont des sujets *ingrats*, les préceptes sur l'harmonie imitative sont *ridicules & puériles*, et les morceaux descriptifs d'*invention* sont *des lieux communs*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voici les vers qui m'ont paru le plus » particuliérement imitatifs.

Faire au loin frissonner le faîte des forêts.

» L'abbé de Lille avoit déja dit :

Et des bois murmurans le feuillage frissonne.

» Mais votre vers est sans doute meil- » leur, parce qu'il y a un plus grand nom- » bre d'F ».

L'AUTEUR.

Le vers de M. l'abbé de Lille et le mien

sont faits dans le même principe ; il me semble que l'image est différente, quoique l'expression soit à-peu-près la même.

AIR : *Lise demande son portrait.*

De Lille d'un feuillage épais
Ne rend que le murmure ;
C'est le faîte entier des forêts
Qu'embrasse ma peinture.
Votre bravade à mon courroux
Tend une vaine amorce ;
Pour disputer d'F avec vous,
Je ne suis pas de force.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Pour soutenir le globe atlas essoufflé sue. . . »

L'AUTEUR.

Qu'en voulez-vous dire ?
En voulez-vous rire ?

Est-ce l'image ou le vers qui vous déplaît ? l'image ? Elle est noble et vraisemblable d'après la fable. Le vers ? Il est travaillé dans le genre imitatif, et n'est pas d'une articulation plus pénible que ceux-ci.

Ubi *Stellifer atlas*
axem humero torquet *stellis* ardentibus *aptum.*

Il n'y a rien d'extraordinaire ni de ridicule à faire suer atlas, sous le fardeau du globe, agité par les vents, la Fontaine m'a guidé dans ce rapprochement de syllabes pénibles, par ce vers si connu et si justement admiré.

L'attelage suoit, soufflioit, étoit rendu.

Je n'ai point fait comme M. l'abbé Aubert, qui dit :

Il parle, l'air se calme, atlas mouillé s'essuie.

AIR : *Ne dérangez pas le monde.*

La charge est telle, sans doute,
Qu'Atlas y doit employer
Les deux mains, coûte qui coûte,
Sans pouvoir les rélayer.
Le Poëte que je fronde
A trop voulu s'égayer.
Sans laisser tomber le monde,
Atlas peut-il s'essuyer ?

Le Ciel pêle et mêle,
Prodigue en grains glacés l'impitoyable grêle.

« Virgile a peint aussi le bruit de la » grêle ; mais c'est par les T multipliés. »

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.

« Vous auriez bien dû décider, si pour » peindre la grêle, les G. valent mieux » que les T.

L'AUTEUR.

Vous me jugez toujours par comparaison avec des hommes que je peux fort bien ne pas pouvoir atteindre dans leur imitation sublime, sans manquer pour cela du mérite de l'imitation. Le vers de Virgile est superbe, le mien peut avoir de l'effet. Virgile fait entendre avec les C. et les T. le sautillement de la grêle sur les toits. Les syllabes *dig*, *gra*, *gla*, *ble*, *grê*, font entendre à mon gré dans mon vers le choc et l'éparpillement de la grêle. Il y auroit

du pédantisme à mettre les G. et les T. dans une balance. Le concours de ces deux lettres donnera dans ces sortes de peintures des résultats à-peu-près pareils.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

Ce que la grêle est aux moissons,
La critique l'est aux ouvrages ;
Mais le Soleil par ses rayons,
Et le public par ses suffrages
Relevent des plus grands revers,
L'un les épics, l'autre les vers.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Quelle sublime horreur ! la foudre vagabonde
Ebranlant les échos de la voûte du monde.
Du Midi jusqu'au Nord, du Lévant au Couchant,
Roule de monts en monts, et bondit en grondant.

« Quel dommage, monsieur, que cette » *sublime horreur*, que ces terribles images » soient affoiblies par ce vers platement » géographique !

Du Midi jusqu'au Nord, du Lévant au Couchant.

L'AUTEUR.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Par certain mal-entendu
Dans une tragédie,
Pradon avoit confondu
L'Afrique avec l'Asie :
Quand on lui prouva son tort,
Lui, plein de bonhommie,
De répondre, oh ! je ne suis pas fort
Sur la *Chronologie.*

Est-il possible qu'un Professeur de critique marche sur les traces de Pradon ?

Du Midi jusqu'au Nord, du Lévant au Couchant,

eſt tout au plus un vers platement *aſtronomique.* Voulez-vous un vers *géographique*, en voici un :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, &c.

Il y a aussi une chanson de Collé, dont le refrein est platement géographique :

De Paris au Pérou,
De Pékin à Moskou,
Tout le monde, &c. &c.

Oh ! que je suis content d'*être plat* comme Boileau et Collé !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

La foudre vengeresse, éblouit, tonne, tombe,
Et d'éclats en éclats prolongeant son fracas,
D'un trépas imprévu frappe tout sur ses pas.

« Comme ce dernier vers est chétif, et » qu'il est indigne des deux autres ! »

L'AUTEUR.

AIR : *Que ne suis-je la fougere.*

Dans le cours d'un long ouvrage
Tel est souvent notre sort.
En vain a-t-on du courage,
Et redouble-t-on d'effort :
Quand les images arrivent,
On s'applaudit, mais, hélas !
Tous les jours les vers se suivent,
Et ne se ressemblent pas.

Vous trouvez mes deux premiers beaux ! cela est heureux. Qu'est-ce qui vous blesse dans le dernier ? sont-ce les pas de la fou-

dre ; qu'auriez-vous donc dit à Racine, quand il prêtoit des pas à une épée.

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

Etes-vous choqué du son de l'A. multiplié ? blâmez donc l'avant dernier, dont celui-ci n'est qu'une prolongation.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE

« Le calme renaît, vous nous conduisez dans une riante plaine. Eglé la houlette en main fait paître les brebis, son jeune frere conduit les chevres. »

Plus loin, triste, courbé, *d'un air encor actif*,
Le pere, de ses bœufs presse le pas tardif ;
Et de ses cheveux blancs, ombrageant sa charrue,
Détrempe les sillons avec le sang qu'il *sue*.

« Est-ce donc là un modele d'harmonie dans le genre tempéré ? Y a-t-il rien de plus lugubre et de plus attristant que ce vieillard malheureux, qui a l'air encore actif, et qui sue du sang ? »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dû m'asservir à une marche si uniforme, que je ne pusse varier mes descriptions par le mélange des contrastes. Le morceau que vous citez, est d'une teinte sombre, et par-là il m'a semblé plus propre à faire ressortir celui où je mets deux jeunes bergers en scene. vous ne dites rien de ce vers *et de ses cheveux blancs ombrageant sa charrue !* Vous n'en voulez qu'à l'expression de *suer du sang*! elle est certainement très-françoise. J'en prends à témoin l'expression proverbiale *suer sang et eau.* Et on peut annoblir une expression proverbiale. Boileau a dit quelque part :

C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient *brider* nos desirs.

Racine a dit :

Ce nom de Roi des Rois, et de Chef de la Grece,
Chatouille de mon cœur l'orgeuilleuse foiblesse.

Il a dit aussi :

Ces murs ont peut-être *des yeux.*

Mais pour vous citer une hardiesse d'expression plus analogue encore au vers dont il s'agit, sachez que Bossuet dit en parlant d'une femme coquette : « que tous les » arts *suent* pour composer sa parure. » Critiquez Racine, critiquez Boileau, critiquez Bossuet. Vous n'aimez pas *d'un air encore actif*, vous m'en direz les raisons à l'ordinaire prochain.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Quoi de moins élégant et de moins » gracieux que ces deux vers ? »

Que l'amour modulé découle de leurs flûtes,
Et tu seras sensible à leurs galantes luttes.

L'AUTEUR.

Il faudroit qu'un vers eût un singulier mérite pour être à l'épreuve de votre maniere de citer. Je défie qu'on applaudisse à ceux même de Boileau, quand ils seront muti-

lés, isolés, tronqués et épars de la sorte; Reconnoîtroit-on la Vénus de Médicis, si on la coupoit par morceaux. J'ai tâché, dans les deux vers que vous citez, de rendre le moëlleux du son de la flûte, par la modulation multipliée de la lettre L. *Qui potest capere, capiat.*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous interrompez la suite de vos des- » criptions, pour nous parler de vous et - de votre maniere de travailler. »

L'AUTEUR.

A-t-on jamais fait un crime à Boileau de parler de lui-même, quand il en trouvoit l'occasion; et quand il a dit au roi dans une Epître, ces trois vers si singuliers:

Et tandis que *ton bras* des peuples redouté
Va la foudre *à la main* rétablir l'équité....
Moi, la plume *à la main*, je gourmande les vices.

A-t-on crié à l'égoïsme?

Jamais je ne saurois, dans une étroite enceinte,
Au devant d'un pupitre avec contrainte assis,
Enthousiaste froid, coudre un mêtre précis.

« J'ignore ce que c'est que *coudre un* » *mêtre précis.* »

L'AUTEUR.

Ah! vous *ignorez*, M. le Professeur, *habemus confitentem reum*; mais devriez-vous *ignorer* que *mêtre* est synonime de vers. Connoissez-vous la premiere Elégie des Amours du Chevalier de Bertin, ce favori des Graces et d'Apollon? Je vous en citerai quelques vers, comme autrefois David jouoit de la harpe, pour déterminer Saül à mettre sa pique en-bas, ou si vous aimez mieux une comparaison de la fable, comme Orphée jouoit un air tendre pour adoncir le portier des enfers.

De ces vers nombreux et sublimes,
L'amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hazard,

Rétrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes.
De ce désordre heureux nâquit un nouvel art.
Renonces, me dit-il, aux pénibles ouvrages,
Cadences des *metres* plus courts, &c.

Devriez-vous *ignorer*, M. le Professeur, qu'un vers qui a de la précision, s'appelle un vers précis? Devriez-vous *ignorer* que Boileau a dit :

Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.

Si Boileau a eu la permission de recoudre des vers, pourquoi n'aurions-nous pas celle d'en coudre et d'en découdre ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Oui, mais je crois qu'*au-devant d'un* » *pupitre* est une faute contre la langue, il » faut dire *devant un pupitre*. On lit, il » est vrai, dans Boileau : »

S'il ne se fait graver *au devant* du recueil.

« Mais *au-devant* signifie alors *à la* » *tête*. »

L'AUTEUR.

Que vous avez mauvaise grace à vouloir justifier Boileau ! Savez-vous bien, M. le Professeur, que je vous croirois sujet à *favoriser*. Cela n'est pas dans les bons principes de votre état. Un *recueil* n'est pas une chose plus animée qu'un *pupitre*. Dire qu'*au-devant* signifie dans le vers de Boileau *à la tête*, ne prouve pas qu'il ne puisse avoir dans le mien la signification du mot *en face*, ou du mot *vis-à-vis*. Que vous me déplaisez avec votre partialité ! C'en est trop. A moi, chere ombre de Boileau ! Vous voyez bien ce Professeur ? Eh bien ! s'agit-il de moi ?

Il ne pardonne point les endroits négligés,
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.

S'agit-il de vous ?

Chaque vers qu'il entend le fait extasier,
Tout est charmant, divin, aucun *mot* ne le blesse.

BOILEAU, *fouettant l'Envoyé*, &c.

« La vérité n'a point cet air impétueux.

L'AUTEUR.

Je vous l'avois bien dit, M. le Professeur. Au surplus, c'est Boileau lui-même qui vous *fouette*. Baisez les verges.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je vous félicite de ce que vous n'avez » pas besoin, en composant, de vous *frotter* » *la tête*, de *frapper des pieds*, de *ronger* » *vos ongles* ; mais on se passeroit bien de » savoir tout cela. »

L'AUTEUR.

Oh ! vraiment, j'ai bien peur que vous ne soyiez incorrigible. Quand Boileau a dit :

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts.

Qu'avoit-t-on besoin de savoir tout cela ? Boileau ne l'a pas moins dit.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

L'eau vive d'Hélicon gele dans un cornet,
Et Pégase franchit les murs d'un Cabinet.

« Ces figures sont peu justes. On ne » met point d'*eau dans un cornet*, et on ne » monte point à cheval dans un *cabinet*. »

L'AUTEUR.

Allons, Boileau, faites encore votre devoir.

BOILEAU.

Horace tant de fois dans mes vers imité,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sut égayer sa bile.

Trempe-t-on sa *rate* dans un cornet?

L'AUTEUR.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

Eh! quoi, selon vous on ne met
Jamais de l'eau dans un cornet?
Je veux là-dessus vous en croire;
Mais entre nous, il est notoire
Que Zoïle feroit fort bien
D'en mettre par fois dans le sien,
Pour n'avoir pas l'encre si noire.

Je conviens avec vous que vous ne montez

montez point sur Pégase dans votre cabinet ; mais quand Horace disoit dans sa premiere Epître :

Est mihi purgatum crebro qui personet aurem,
Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et Ilia ducat.

Etoit-il à cheval, ou non, dans son cabinet ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« C'est le long de la GARONNE que » vous avez composé votre Poëme. J'ignorois que la GARONNE fût votre Per- » messe. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point dit que j'avois COMPOSÉ, mais seulement que j'avois COMMENCÉ mon Poëme en Gascogne.

AIR : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Quand de Phébus on suit la trace,
On est poëte en tout pays ;

Mais c'est toujours près de Paris
Que l'envie a son mont Parnasse ;
Il ne sauroit changer de place,
Dans un fauxbourg, là-bas, là-bas,
Vers ces moulins, ne le voyez-vous pas ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Apollon à Neuilly me sourit en cachette,
Et rimeur à Paris, là je me sens Poëte.

. . . . . .

Loin des petits auteurs et des grandes coquettes,
Je compose en plein air, sans livre et sans tablettes,
Zoïle n'est pas là, quand mon vers cherche à fuir,
Et ma maîtresse est là, s'il m'échappe un soupir.

« Ce n'est pas quand le *vers cherche à* » *fuir* du cerveau du poëte, c'est quand » il est fixé sur le papier, que le censeur » l'examine. »

L'AUTEUR.

Non, Messieurs, non, vous n'attendez pas que les vers soient fixés sur le papier, pour en dire du mal. C'est un parti pris d'avance.

Tel on voit aux rayons du Soleil une

foule de serpens lever la tête, tel, dès la réputation naissante d'un Auteur, on voit se dresser autour de lui l'essaim des Satyriques. On critique déja les vers qu'il fait encore ; et il peut dire avec Boileau :

Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Au reste, il faut réciter à sa maî-
» tresse, quand on se promene avec elle,
» des vers tout faits, et ne pas en faire.
» Pour un soupir, qui peut échapper au
» Poëte dans la composition, il y a bien
» des heures d'ennui à essuyer pour sa
» compagne. »

L'AUTEUR.

Dire que ma maîtresse est là, n'est pas dire qu'elle est à mes côtés, quand je compose. Si vous connoissiez l'amour, comme la haine, je vous demanderois, s'il ne vous

est jamais arrivé de travailler dans un bois et dans une plaine, tandis que votre compagne, un livre, ou de l'ouvrage en main, attendoit votre retour. Oh ! vraiment, j'oublios, en vous faisant cette question, que nous allons nous promener tout différemment ; nous autres, de notre plein gré, et vous, parce qu'on vous y envoie ; nous, *avec* des *bergeres*, et vous autres, *tout seuls*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« De Neuilly vous nous menez sur le » champ de bataille, et dans une ville prise d'assaut. Vous voulez nous faire entendre

Les rebonds des boulets, le sifflement des balles,
Les bombes, les canons, les tambours, les tymballes,
Et le hennissement des chevaux haletans,
Et l'écroulement sourd des crénaux chancelans,
Des femmes, des enfans les clameurs inutiles,
Et des vieillards cachés les prieres inutiles ;
Et des glaives croisés le fréquent cliquetis ;
Et des soldats *meurtris* les lamentables *cris*,

Et le fatal clairon de l'altiere Bellone ;
Et dans la ville en feu la cloche monotone ,
Dont le funebre *airain* par son timbre *argentin*
Tinte des assiégés le trépas trop certain.

« Je vois là beaucoup d'hémistiches » ronflans , d'expressions bruyantes et » pompeuses , et fort peu d'harmonie. Je » ne sens point le mérite de cette con- » sonnance *meurtris* et *cris* , qui , dans le » même vers, me paroît un défaut plutôt » qu'une beauté. J'en dis autant d'*airain* » et d'*argentin*. Il me semble aussi que ces » *tin-tin* sont une affectation puérile pour » peindre un objet aussi terrible, et que » *tinter* est là un terme foible , et même » trivial. »

L'AUTEUR.

Je vous sais mauvais gré de n'avoir point cité les vers où je dis du poëte :

Atteignant le sublime au haut d'une montagne ,
Il entasse à son gré des vers audacieux ,
Et debout sur le globe il les déclame aux Dieux.

Je vous demanderai maintenant si, quand il s'agit de peindre le bruit de la guerre, l'harmonie musicale, et l'harmonie poétique ne résultent pas des *sons bruyans & pompeux*. Vous dites que vous *voyez* dans tout cela fort peu d'harmonie. Qu'importe, pourvu que les autres puissent en *entendre*? Vous ne sentez point le mérite de cette consonnance, *meurtris* et *cris* dans le même vers. Je ne vous citerai point ce vers de Terence :

Tœdet me harum formarum.... quotidianarum,

où les *arum* expriment la tristesse. Je vous citerai toujours Boileau, dont vous n'approuverez probablement pas davantage ce vers fait à dessein.

Lamen*tant* triste*ment* une chanson bachique

Quand au *tin tin*, je vous renvoie à la note qui est à la fin de mon Poëme. Le Journal de Paris trouve, comme vous, cette affectation ridicule; mais il ne trouve

pas, comme vous, à redire dans tous les vers qui précédent. Au reste, je conviendrai avec lui et avec vous, que cette multiplicité de consonnances pareilles est un défaut dans mes deux vers, quand vous m'aurez prouvé qu'elle n'est pas un défaut dans cent vers de Virgile et d'Homere. Boileau n'a pas oublié les rimes *tines*, en parlant de cloches. *Tinter*, est, selon vous une expression triviale ; si elle est triviale, je l'ai annobli du droit dont Racine a annobli le mot de *pavé*.

Baiser avec respect *le pavé* de tes Temples.

Du droit dont Montagne a dit que la peur nous donnoit tantôt des ailes, et tantôt nous *clouoit* les pieds.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je ne veux point aller avec vous au » milieu des tombeaux, pour y entendre » le squelette d'un riche tout rongé par les » vers qu'a prévenus l'orgueil, qui vous

» demande une *larme*? et pour vous voir en-
» vironné de ces cadavres hideux, qui vous
» demandent de penser à eux? L'horreur de
» ce spectacle n'est adoucie par aucun vers
» harmonieux et pittoresque. »

L'AUTEUR.

Etes-vous donc bien persuadé qu'on vous en croira sur votre parole? je demanderai à tout le monde s'il n'y a point d'harmonie dans ces vers:

Et la Lune au travers des rougeâtres vitraux,
Sur le bronze poli des sépulchrales urnes,
Réfléchissoit en paix ses rayons taciturnes.

Je demanderai s'il n'y a rien de pittoresque dans ces deux vers.

Je ne saurois, hélas! voir plus long-tems souffrir
Ces spectres affamés d'un peu de souvenir.

Je demanderai s'il n'y a point de sentiment dans ces deux vers:

Etranger, un instant, pense à moi par pitié,
Parens, amis, enfans, ils m'ont tous oublié!

tel est cependant le ton qui regne dans le morceau que vous renoncez à parcourir. Vous ne parlerez pas non plus de ma tirade sur les sépultures de campagne.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

Entre nous il se pourroit faire
Que vous craignissiez les esprits,
Pour traverser mon cimetiere,
Par la main je vous aurois pris ;
Ayez du moins la contenance
De Frêron et de ses recors,
Ils avoient malgré leur jactance
Plus peur des vivans que des morts.

Ils disoient, avec Boileau, *je crains peu les braves* du *Parnasse ;* mais Saint-Foix leur ferma la bouche plus d'une fois, car Saint-Foix n'aimoit pas les personnalités.

Fin du second Dialogue.

DIALOGUE TROISIEME

SUR

LE TROISIEME CHANT

DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« VOTRE troisieme chant est un *badi-* » *nage*, où je ne trouve ni sel ni *enjoue-* » *ment*. On a vu quelquefois des bouf- » fons, pour amuser le *peuple*, contrefaire » les cris de divers animaux. »

L'AUTEUR.

AIR : *Chansons, chansons.*

Vous avez tant de sel attique,
Qu'un autre à tort en révendique ;
Mais, franchement,
De mon ignorance j'enrage,
Qu'est-ce que c'est qu'un *badinage*
Sans enjouement ?

Vos comparaisons ont quelque chose de malhonnête. Quel rapport y a-t-il entre un bouffon et moi ? Quel rapport y a-t-il entre mes lecteurs et la classe du peuple dont vous parlez. »

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« On a vu des musiciens sur un instru-» ment en imiter plusieurs. »

L'AUTEUR.

Est-ce plusieurs instrumens ou plusieurs cris d'animaux, que ces musiciens imitoient sur un instrument ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Mais qu'un poëte s'efforce de nous » faire entendre dans ses vers le bruit de » divers métiers, le son de tous les instru-» mens, et les cris de plusieurs animaux, » il me semble que c'est dégrader un art » divin, que de prostituer à ses niaiseries » difficiles, qui font peu d'honneur même » à celui qui réussit. »

L'AUTEUR.

Il est certain que le ton de mon troisieme chant doit être le ton de la gaîté. C'est une tâche difficile que mon sujet m'impose. Il n'est pas plus niais de s'occuper à imiter collectivement le son de tous les instrumens, qu'il n'est niais à David d'avoir loué Dieu, dans le pseaume 150, par la voix de tous les instrumens ; qu'il n'est niais à Boileau d'avoir imité la cresselle et les cloches, et à Virgile d'avoir imité la trompete, le tambour et la cymbale. Si Virgile n'a pas dédaigné d'imiter le bruit des marteaux, des Cyclopes, quelle niaiserie y a-t-il d'avoir imité le bruit du Taillandier. Quant aux cris des animaux, il ne faut qu'ouvrir nos auteurs Latins, pour trouver mille exemples d'imitations en ce genre. Vous me faites un crime d'avoir prostitué l'art de la poésie; sans doute vous faites un crime à Gresset d'avoir choisi un animal pour être le héros d'un poëme entiérement badin : sans doute vous

faites un crime à Boileau d'avoir fait un long poëme badin également, le tout pour un pupitre où se cache un hibou. Mais que dirons-nous de Virgile qui fait bourdonner des abeilles pendant l'espace d'un chant de ses Géorgiques ? Que dirons-nous de Virgile, qui fait un poëme entier sur le moucheron ? Mais, pour vous citer quelque chose de plus positif encore que ce dernier exemple, quel reproche ne feriez-vous pas à Homere, d'avoir dégradé la langue grecque, en composant un poëme badin du combat des rats et des grenouilles ? c'est un petit genre, j'en conviens, mais quel est l'amateur, qui ne se feroit pas un plaisir d'avoir, dans trois pieces séparées, des tableaux de Rubens, des tableaux de Tesniere, et l'œuvre complette de Calot ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Que dirai-je de celui qui entreprend » ce travail sans réussir ? jugez-en par

» ce morceau, où vous prétendez imiter » l'artificier. »

L'AUTEUR.

Vous déclamez si mal, monsieur le Professeur, que je vais prendre la peine de vous réciter cette tirade, en insistant sur les, J, multipliés, sur les R, et sur les S, qui ont le son du Z ; et si vous n'entendez pas ce que j'ai voulu mettre dans mes vers, je n'entendrai pas non plus l'harmonie que vous m'assurez être dans tel ou tel vers de Virgile.

Si de l'artificier fraudant le privilége
J'entre dans un *jardin* qu'au même instant *j'assiége*,
Déja la boëte éclate, et *l'ardent ser*penteau
*S'*élance en vacillant sur le front d'un ormeau :
Aux loix de Galilée un soleil réfractaire
Tourne autour de *son axe au centre* du *parterre*,
Ses rayons *divergens* décroissent à l'entour
De son disque *rougi* qui s'éteint sans retour.
La *gerbe* par des *jets* d'agréables étoiles
De la nuit qui pâlit, court menacer les voiles ;
Verticale, elle brille, et n'imaginez pas
Que sa fécondité lui donne le trépas,

Sa tombe est un trésor qu'avec peine elle *épuise*,
Et semblable à l'oiseau que la fable *éternise*,
Quand *je* ne l'attends plus, *je* la revois encor
Se consumer sans cesse en étincelles d'or.
Est-ce un bouquet brillant que de moi l'on réclame?
En nappes dans les airs je déroule la flamme,
Et contre Flore en pleurs secouant ses cheveux,
En dépit de ses fers *Vulcain vomit* ses feux;
Tandis qu'au haut du ciel mainte *agile fusée*
Jaillit en se *jouant* de sa *prison* brisée,
Traîne un sillon dans l'ombre et baissant tôt ou tard,
S'*arrête*, *éclate* et meurt dès que son *pétard part*.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Ce feu d'*artifice* n'est pas *très-brillant*. »

L'AUTEUR.

AIR : *Monsieur le prévôt des Marchands.*

A faire un joli calembourg
Je vous prends, Maître, à votre tour;
C'est vouloir, (mais quelle malice!)
Par un *rebus* délicieux,
Tout en frondant mon artifice,
Me jeter de la poudre aux yeux.

Il me semble au reste que ce morceau a

l'harmonie de la chose. J'en appelle à d'autres oreilles.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Je n'entends pas les deux premiers vers. »

L'AUTEUR.

Vous avez la conception difficile. Il me ſemble que le Poëte, qui veut imiter le bruit d'un feu d'artifice, peut très-bien dire qu'il va frauder le *privilége d'un Artificier*, *et aſſiéger le jardin* où il va diſpoſer ſes batteries.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Les ſuivans ſont roides, entortillés, » techniques, plus dignes de Chapelain » que d'un Maître d'harmonie.

L'AUTEUR.

Que ces vers ſoient techniques, c'eſt mon objet, et j'ai voulu qu'ils fuſſent tels, mais qu'y a-t-il de roide et d'entortillé dans ce diſtique ?

Déja

Déja la boîte éclate, et l'ardent serpenteau
S'élance en vacillant sur le front d'un ormeau, &c.

Je ne suis point un maître d'harmonie. Je ne suis pas non plus un Chapelain. Vos observations injurieuses sont plus dignes d'un Garaffe que d'un maître d'éloquence.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« L'Antithèse des *fers* et des *feux* de » Vulcain est mesquine. »

L'AUTEUR.

Racine a dit :

Vaincu, chargé de *fers*, de regrets consumé,
Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai.

Si l'on a repris quelque chose dans ces deux vers, ce n'est pas le rapprochement des *fers* et des *feux*. En supposant que j'aie prétendu à l'antithèse, nos meilleurs Poëtes en fourmillent, et Boileau lui-même a beaucoup d'antithèses de mots.

AIR : *Auſſi-tôt que la lumiere.*

Vous n'aimez pas l'antithèse,
Vous autres ſuppôts du goût ;
Le Ciel, ne vous en déplaise,
En a pourtant mis par-tout ;
Je croirois lui faire injure
En la laiſſant à l'écart.
Ce qui plaît dans la Nature
N'eſt point déplacé chez l'Art.

Le Soleil avec la Lune
Fait antithèse là-haut ;
Le froid fait dans ſa rancune
Antithèse avec le chaud ;
Le jour fit toujours ſur terre
Antithèse avec la nuit ;
Et le ſilence aime à faire
Antithèse avec le bruit.

Dans leur humeur inconſtante,
Les femmes font à Paris
Une antithèse frappante
Avec Meſſieurs leurs maris ;
Mais l'antithèse éternelle
Dont par tout le monde on rit,
C'eſt...Monſieur... quoi donc ?... c'eſt celle
Des ſots et des gens d'eſprit.

Il y a, sans contredit, des antithèses de très-mauvais goût. Je n'en veux pour preuve, que l'épitaphe de Pierre le Mangeur, qui professa dans son tems, la Rhétorique ? Non, la Théologie, et dont l'appétit excédoit encore le savoir.

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque comestor
Nunc, comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus, ut dicat qui me videt incineratum,
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

Mais quand Boileau a dit :

L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.

Quelqu'affectée que soit cette antithèse, il ne l'a point crue déplacée dans un ouvrage didactique.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un *bouquet* qu'*on réclame* n'est pas » françois. »

L'AUTEUR.

On peut réclamer un *bouquet* comme un médecin.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTFRAIRE.

« Quel est le sot qui a hasardé une pa-
» reille locution ? »

L'AUTEUR.

C'est la Fontaine.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame.
O tems ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Et les Médecins de l'esprit, qui sont sans contredit, les Critiques, les Satyriques, &c. &c. ont adopté la même méthode, témoin l'anecdote dont l'Envoyé des Petites Affiches garantira l'authenticité.

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Un Pâtissier, plein de courage,
Mais peu connu dans son métier,
Voulut à l'égal de *le Sage*,
Percer plus loin que son quartier ;
Enflammé du desir de plaire,
Et sur-tout d'y mettre un bon prix,
Un jour, il vint à bout de faire
Des Pâtés d'Amiens à Paris.

Les avoir faits c'est quelque chose ;
Lui dit-on, mais ce n'est le *hic* :
Dans les Affiches, et pour cause,
Il faut prévenir le Public ;
Que si plutôt tu les délivres,
Pâtissier, tu manques ton but,
Pour les pâtés et pour les livres,
Sans les Journaux, point de salut.

Or mon Pâtissier se tourmente ;
Le voilà dans tous les bureaux,
Courant d'Æaque à Rhadamante,
Et de Rhadamante à Minos.
En vain il bavarde, il bavarde,
On voudroit des échantillons.
Pour peu qu'à ses mains on regarde,
Crac, on lui tourne les talons.

Ainsi frustré de l'espérance
De se voir au plutôt connu,
Mon homme part de l'audience,
Tout ainsi qu'il étoit venu ;
Mais de son peu de réussite
Devinant la cause en chemin,
Il y retourne tout de suite
Avec son ouvrage à la main.

Il étoit las, ne vous déplaise. . . ;
Mais les arbitres du savoir,
Pour ne point vous offrir de chaise,
Ont grand soin de n'en point avoir,
Ainsi debout et tête nue ;
Il lui fallut de son pâté,
Leur faire l'offrande ingénue
Qu'on accueillit avec bonté.

Il fut en très-gros caracteres
Loué, sous les conditions
De fournir plusieurs exemplaires
Des nouvelles éditions :
Par reconnoissance il insiste
A publier depuis par-tout
Que le plus mince journaliste
Est toujours un homme de goût.

Si de cet éloge suprême
Ce journaliste étoit trop vain,
Qu'il fasse un retour sur lui-même ;
Il se rappellera soudain
Que cette feuille sans pareille,
Si nécessaire au genre humain,
Annonce aujourd'hui la merveille
Qu'elle enveloppera demain.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» A *l'entour* de *son disque* n'est pas » *françois.* »

L'AUTEUR.

Godeau a dit:

Et ses enfans, à l'entour de sa table.

Je vous donne cette autorité pour ce qu'elle vaut. Mais une expression incorrecte ne prouve rien contre un ouvrage de douze cents vers. D'Olivet en a relevé plus de deux cents dans Racine, sans que la réputation de ce dernier en ait été effleurée. Que ne suis-je Racine? Que n'êtes-vous d'Olivet?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« La chûte de son *pétard part*, est » plus burlesque qu'expressive. »

L'AUTEUR.

Elle est burlesque quand on l'isole, elle

n'est qu'expressive à la suite du reste. Je me félicite de ce que ce jeu de mots imitatif a été trouvé avant moi par un homme qui a manié la langue avec délicatesse, et dont je me suis toujours fait gloire d'être l'admirateur et le disciple dans la carrière du Vaudeville, par M. Favart. Il avoit senti que, si les Commentateurs latins trouvent une beauté réelle dans la consonnance affectée de ces deux vers dont le sujet n'est pas plus noble que le sujet du nôtre:

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
. . . . . Sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos . . . . .

Vers, qui ne sont que du petit Virgile et du petit Horace, on pouvoit chercher le même effet en François, en rejetant également un monosyllabe à la fin du vers. Je vous laisse maintenant à décider, M. le Professeur, si la consonnanse d'*ard*, *part*, est réellement plus burlesque que

celle d'*us*, *mus* ; soyez juste, s'il se peut ; une fois dans votre vie. Si vous vous obstinez à dire qu'une souris est plus noble dans un Poëme sur les Géorgiques, ou dans un Art-Poëtique, qu'un pétard dans un Poëme sur l'Harmonie, je prendrai dans mon arsénal de chansonnier une arme proportionnée à votre nouvelle attaque, et je vous répondrai sur l'air : *Jean, ce sont vos rats.*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Je me dispense de parcourir les autres » métiers, tels que le forgeron, le ser- » rurier, &c. &c. &c. que vous avez » imité tout aussi heureusement que l'ar- » tificier. »

L'AUTEUR.

Ridendo dicere verum
Quid vetat ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Voici pourtant quelques vers que j'ai » choisis comme les meilleurs. »

L'AUTEUR.

Vous leur ferez, Seigneur,
En les *louant* beaucoup d'honneur.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Et mes flasques soufflets péniblement enflés,
Ronflent en chassant l'air dont leurs flancs sont gonflés.

L'AUTEUR.

Et de deux ; je vous défie, puisque vous les trouvez beaux, de m'indiquer la source où j'ai trouvé cette imitation.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Et dans le lac dormant dont l'eau fume et frémit,
Plongé *jus*ques au bout, mon fer rouge gémit.

L'AUTEUR.

Puisque vous trouvez ce dernier vers passable, vous me ferez plaisir de demander au Journal de Paris pourquoi il le trouve mauvais.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Ma rigoureuse lime
D'un clou d'abord meurtri rive en criant la cime.

L'AUTEUR.

Cela ressemble au *ferri rigor*, mais le Journal de Paris le blâme également.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

Je souleve un marteau que l'élégant Delille
Précipite en cadence aussi-bien que Virgile,
Et qui tombe en trois tems pour dompter le métal,
En frappant mon tympan d'un tintamarre égal.

L'AUTEUR.

Les autres journalistes n'ont pas parlé de ces vers. *Conticuêre omnes*. . . .

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

. . . En bûcheron *h*alé je frappe un coup *h*ardi,
Et par l'explosion de ma bruyante haleine,
Je crois *h*âter le fer de ma *h*ache inhumaine.

L'AUTEUR.

Pour ceux-ci, je crois en avoir créé

l'harmonie ; mais y pensez-vous, de me citer par éloge ?... Quelle métamorphose?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LILTERAIRE.

Cet autre du soleil essuyant le courroux,
De son marteau tenace attaque à petits coups
D'une pierre en repos l'inébranlable masse.

L'AUTEUR.

Et vous avez le front de trouver cela beau ! voulez-vous me permettre de demander aux Petites Affiches pourquoi elles ne sont pas de votre avis.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Le cric s'accroche au poids qu'il souleve aisément,
Et triple à chaque tour son triste grincement..

L'AUTEUR.

Envoyé du Journal de Paris, qu'en pensez-vous ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il promene en raclant son rapide rabot....

L'AUTEUR.

Vous vous taisez, vos accès vont sans doute vous reprendre : que je payerai cher cette citation paisible et admirative de vingt vers !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Vous faites passer en revue tous les » instrumens, et vous les caractérisez » dans des vers, où il n'y a point la moin- » dre trace d'harmonie imitative. »

L'AUTEUR.

Cette assertion trouvera des contradicteurs dans tous ceux qui liront, et surtout qui prononceront ma tirade sur les instrumens. Je ne vous citerai que deux passages, parce que je suis honteux de me citer sans cesse pour vous démentir.

La *cym*bale autour d'eux frois*se un* double bas*sin*,
. . . . . ,
Tandis qu'en sautillant une *t*ouche sub*t*ile
Interroge à *t*âtons le *t*ympanon docile.

Je vous en fais juge, Monsieur. Tel est le vers de Virgile :

Tinnitusque cie, et matris quate cymbala circum.

N'est-il pas fait dans le même principe ? et n'ai-je pas rendu dans mes deux vers sur le timpanon ce je ne sais quoi, que les Latins exprimoient par *subsultim* ?

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« J'ai remarqué la *cresselle aigrelette*, » que vous appellez agréablement le *subs-* » *titut portatif de la cloche en retraite.* »

L'AUTEUR.

Sur quoi porte votre ironie ? la cresselle est-elle portative ou non ? Remplace-t-elle ou non les cloches ? et quand les remplace-t-elle ? N'est-ce pas dans la semaine sainte ? La définition est donc juste. Je ne m'amuserai pas à vous citer mille définitions du même genre placées par opposition.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« La dignité des cloches et de l'orgue » ne leur permet pas de se trouver à la » revue, et l'auteur va lui-même les cher- » cher à l'église. »

L'AUTEUR.

J'aurois voulu que vous eussiez rappellé quelques vers de ces morceaux, comme ceux-ci.

Les *battans balancés tomber* et rebondir.

. . . . . .

Sous leurs voûtes d'airain que le vent engoufré,
Même après leur repos, murmure concentré.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

J'oubliois le sifflet qui n'a point oublié
De heurter par son vent mon front humilié.

« Vous partez de-là pour accabler d'im- » précations cet instrument innocent, très- » utile même, et chargé au théatre de » la haute police. »

L'AUTEUR.

Vous avez vos raisons pour plaider la cause du sifflet; j'ai mes raisons pour croire qu'il est l'organe de l'impuissance et de l'envie. Il est faux qu'il soit chargé au théatre de la *haute police*.

Un clerc impunément peut siffler Attila.

Les grimauds de collége, les garçons perruquiers, les oisifs de Paris peuvent siffler une piece nouvelle, sans que cela prouve rien. Mais la haute et véritable police est si peu convaincue de l'innocence de cet instrument, qu'elle envoie au corps-de-garde, et souvent ailleurs, ceux de la moyenne et basse police, qui s'avisent d'en jouer dans le Parterre. Il y avoit chez les Athéniens, comme chez nous, des cabaleurs, qui faisoient métier de faire tomber les pieces; mais ils employoient à cet effet les sifflets de berger. Les nôtres ont trouvé que ceux des chaudronniers étoient d'une harmonie plus insultante. Mettez cette

cette remarque dans votre sac, monsieur l'avocat du sifflet, c'est un trait d'érudition que vous placerez au besoin.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Si vous vous avisez de paroître au » théatre, vous devez appréhender la ven» geance du sifflet. »

L'AUTEUR.

AIR: *On compteroit les diamans.*

Pour l'avoir à commandement,
Vous l'avez donc toujours en poche;
Le trait est brusque assurément,
Et je vais craindre votre approche;
Votre plume et votre sifflet,
Ayant une vertu pareille,
Vous avez le double secret
De blesser les yeux et l'oreille.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» On vous doit, sans doute, beau» coup de réconnoissance pour nous avoir » *révélé, sans fard, des secrets* sur l'origine

» de l'écho, *qu'à coup sûr on n'a lu nulle* » *part.* Qui jamais eût pu déviner que » l'écho prît naissance la premiere fois » qu'il parla au milieu d'une forêt où il y » avoit un écho ? »

L'AUTEUR.

Votre ironie ne signifie rien, indépendamment de ce que l'invention de ce petit épisode doit être compté pour quelque chose, il a mérité le suffrage du Mercure, et je vous dirai, de vous à moi, que M. le Comte de Buffon l'a spécialement distingué dans une lettre flatteuse dont cet illustre académicien m'a honoré. Mais que je suis étourdi, de vous citer l'autorité d'un homme dont on a attaqué les immortels ouvrages dans l'arène même où vous me faites descendre aujourd'hui !

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» A la fin du même chant on trouve » une véritable ménagerie, où vous pré-

» tendez nous faire entendre les cris de
» divers animaux, tels que le lyon, le
» léopard, le loup, l'ours, le cheval, le
» bœuf, &c. Soyez persuadé que dans
» tout ce que vous dites de ces animaux,
» il n'y a rien qui puisse donner une idée
» de leur langage. »

L'AUTEUR.

Assurément, Monsieur le Professeur, vous avez une maniere de présenter les choses tout-à-fait honnête. Il ne tiendra qu'à un plaisant tel que vous de dire aussi que tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, et encore plus tous les recueils de fabulistes contiennent de véritables ménageries. Je pourrois, si je voulois employer le même genre de gaieté, comparer, peut-être plus justement, ces Journaux consacrés au découragement des talens, à l'enceinte où le taureau le plus vigoureux est mis à mort, par les chiens de toutes les tailles, qui s'élancent à la

fois de leurs loges. Mais puisque nous en sommes à parler de chiens, je veux vous prouver par les vers mêmes de mon Poëme, où j'ai caractérisé cet animal, que j'ai approfondi son langage d'une maniere imitative. Voici le gros chien :

Chez l'avare Crésus, au com*b*at du taureau,
Et sur les *b*oulevards qui *b*ordent saint Malo,
Laissez comme Cer*b*ere a*b*oyer le *Boul*-dogue.

Voici le petit :

Mais du jeune *b*arbet la voix est bien moins rogue,
Et quand chez Pénélope Ulysse de retour
Sourit au vieux témoin de son fidele amour,
Au devant du guerrier qu'il s'échappe, qu'il jappe.

Si c'étoit-là des vers latins, vous diriez, nouveau Scaliger : Entendez-vous, Messieurs, ces *bat bou bere bor bo boul*, ces *happe appe* à côté l'un de l'autre ? et vous auriez raison. Mais vous n'êtes pas plus Scaliger dans ce moment-ci, que vous n'étiez d'Olivet tout-à-l'heure. Vous dites que je n'ai pas réussi à donner une

idée du langage des animaux. Pouvez-vous nier que les verbes *rugir*, *hurler*, *hennir*, *meugler*, *mugir*, *bêler*, *braire*, *aboyer*, *japper*, *miauler*, ne soient par eux-mêmes de la plus grande Harmonie imitative ? Si j'ai eu le talent d'encadrer ces verbes, en rapprochant relativement à chaque animal toutes les syllabes analogues à son cri, j'ai rempli une tâche pénible, à la vérité, mais je l'ai remplie. Soyez de bonne foi.

Et parmi les moutons qui *bêlent pêle-mêle*,
Je force l'agnelet d'essayer sa voix *grêle*.

Dites au moins, comme M. Jourdain : *Il y a du mouton là-dedans.*

Vous vous donnez pour un censeur clairvoyant : regardez donc une seconde fois tous mes animaux passer en revue.

Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau, dites-le moi ?

Je m'apperçois que c'est l'ours qui fixe votre attention.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

A peine en sa taniere a-t-on muselé l'Ours,
Soyez sûr que l'ingrat qui s'en souvient toujours,
Même quand sur deux pieds il trépigne en cadence,
Gronde et garde une dent à son maître de danse.

» L'ours est-il ingrat, parce qu'il » gémit et qu'il se souvient de sa capti- » vité-? »

L'AUTEUR.

Il est ingrat, parce qu'il garde une dent à son maître de danse. Vous faites semblant de vous méprendre sur cette plaisanterie, parce que l'épithete d'*ingrat* est donnée à l'ours par anticipation avant la fin de la phrase. Mais on diroit fort bien : fermez la bouche à un critique, l'ingrat s'en souviendra toujouts, même quand vous lui aurez fait connoître la valeur du pied & de la cadence en Poësie, et que vous lui aurez appris à faire des vers. J'espere, Monsieur, que vous n'oserez plus trop *approfondir du tigre ni de l'ours.*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» On connoît ce beau vers, où Virgile » peint avec tant de rapidité la course » du cheval. »

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Vous avez lutté contre Virgile, » Vous, Monsieur de Piis! »

Ah! Virgile, pardonne à ton jeune rival,
Je voudrois t'égaler, quand ton Pégase agile,
Traversant l'hexametre au galop du dactyle
Dans un vaste circuit de terreins labourés,
Quatre à quatre en courant marquoit ses pas ferrés.

» Il me semble, Monsieur, que vous » n'êtes pas si bon écuier que Virgile, et » que vous ne faites pas si bien galop» per les dactyles à travers l'hexametre.

L'AUTEUR.

Il me semble à moi que vous avez tort de me rapprocher ironiquement de Virgile, lorsque j'ai fait, comme je le devois,

mon acte d'humilité par ces deux mots, *pardonne* et *je voudrois*. Je n'ai point fait galoper Pégase à l'aide du dactyle, par la raison que nos vers françois n'admettent point la mesure des vers latins, mais le vers

Quatre à quarre en courant marquoit ses pas ferrés,

fait, je crois, un certain effet, sur-tout, quand on le prononce avec le même soin que celui de Virgile. Je ne me piquerai pas, Monsieur le Professeur, de votre petite remarque satyrique; jusqu'à ce que vous m'ayez montré de vos vers, je serai dispensé de recevoir de vous des leçons d'*Equitation*.

A propos d'*Écuyer*, savez-vous, Mons de l'Année Littéraire, que vous vous êtes presque rencontré, dans ce bon mot, avec la SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, qui a imprimé une épigramme contre moi. Cette épigramme dont les Étrennes du Parnasse m'ont fait présent au jour de l'an, est renouvellée, s'il en fût, de

toutes les épigrammes anciennes où Pégase se trouve. Je ne me permettrai qu'une réfléxion. Qu'est-ce que vaut une épigramme, qui a besoin, pour arriver à son but, d'être lancée par une SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES? Quelle mauvaise société que cette SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES qui s'assemblent pour faire une épigramme, et qui n'osent y mettre leur nom! assurément il n'est pas extraordinaire que l'Encyclopédie soit l'ouvrage d'une SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES; mais il faut qu'on se soit mépris, pour signer ainsi une épigramme, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AIR: *M. l'Abbé, où allez-vous?*

Eh vîte, eh vîte, un errata,
Au bas de ce beau pamphlet là...
Au lieu de gens *de Lettres*,
Eh bien?....
Lisez *en toutes lettres*,
Vous m'entendez bien.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Vous avez essayé aussi de joûter » contre le *Procumbit humi bos*, et de

Faire au bout d'un vers lourd tomber le pesant bœuf.

L'AUTEUR.

Cela n'est pas de votre goût ; j'en ignore les raisons, et vous sans doute aussi. Comptez les mots de mon vers lourd. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et neuf. On voit fléchir mon pied de bœuf.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Le miaulement du chat pouvoit four- » nir un morceau curieux et savant » d'Harmonie imitative ; vous ne vous » êtes pas senti assez fort pour le tenter, » Mais ce qui vaut infiniment mieux, et » ce qu'on peut regarder comme un pré- » cepte important dans un Poëme didac- » tique, c'est que vous conseillez de » chasser sur le pallier les chats *en cha-*

» *leur*, et de leur laisser *poursuivre la* » *nuit leurs belles sur les toits.* »

L'AUTEUR.

Bon, bon, Monsieur le Professeur, *calomniez toujours*, il en *restera quelque chose*. Voici les trois vers par lesquels débute l'article du chat.

De Rominag*rob*is qui *grom*ele et qui jure,
Caressez prudemment l'ondoyante *fou*rure,
Le *four*be étend sa *griffe* et *roûle* deux *gros* yeux.
. . . . . .
. . . . . .

Prononcez vous-même les syllabes Ro ; *gro*, *grom*, *re*, *pru*, *fou*, *fou*, *griffe*, *roû* et *grou* qui se succédent toutes dans l'espace de ces trois vers ; joignez-y l'Harmonie affectée de ce vers,

Dans son feu violent, miaulant à loisir ;

et convenez ensuite, qu'il faut être bien hardi pour nier au moins l'intention pit-

toresque de ce morceau, et bien peu délicat, pour substituer l'expression dégoutante de *chats en chaleur*, à l'expression poétique d'*amant furieux*, dont je me suis servi pour désigner cet animal.

AIR : *Je le tiens ce nid de fauvette.*

Votre froide plaisanterie
N'annonce pas un esprit fort :
Une autre fois, je vous en prie,
N'éveillez point le chat qui dort.
Le mien ne veut plus qu'on l'agace,
Et si vous l'insultez roujours,
Je ne vous réponds pas qu'il fasse
Désormais patte de velours.

Fin du troisieme Dialogue.

DIALOGUE QUATRIEME

SUR

LE DERNIER CHANT DE L'HARMONIE IMITATIVE.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» VOTRE quatrieme chant est consacré » aux cris des insectes et des oiseaux; » mais avant de vous engager dans cette » derniere entreprise, vous nous faites » la faveur de nous apprendre pourquoi » les poissons sont muets. Jupiter, selon » vous, leur a ôté la parole, parce qu'au » tems du déluge ils eurent l'insolence de » dire qu'ils n'avoient pas peur de l'eau, et » que ce n'étoit pas là un beau moyen » de les punir. »

L'AUTEUR.

Mais, Monsieur, pourquoi me dire

encore mes vers dans votre mauvaise prose? Ma petite fable n'est pas plus longue que votre observation.

Si j'en crois la chronique, au tems du premier âge,
La pesante baleine et le dauphin léger
Dialoguoient ensemble au lieu de se manger;
Mais lorsque Jupiter, moins en pere qu'en juge,
Versa sur l'univers les torrens du déluge,
Les poissons rélégués dans leur propre élément
Se vantoient d'échaper au commun châtiment;
Et ce Dieu tout-à-coup leur imposant silence,
Leur ravit pour toujours, dans sa juste vengeance,
Le signe de l'effroi, le signe du desir,
Le cri de la douleur et l'accent du plaisir.

Faites-moi la faveur de m'apprendre pourquoi ces vers, tout détestables qu'ils sont, s'élevent encore au-dessus du style de votre analyse.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Après nous avoir régalés en passant » de ce trait d'érudition, vous vous oc- » cupez de l'abeille, du frêlon, de la » guêpe, &c. »

L'AUTEUR.

Distinguo, monsieur, *distinguo.*

AIR : *Non, non, Doris, ne pense pas.*

L'abeille n'est pas un frêlon,
Le frêlon n'est pas une abeille ;
Tous deux sont armés d'éguillon,
Ile ont tous deux forme pareille.
L'abeille pique le frêlon,
Quand le frêlon pique l'abeille ;
Mais jamais le miel du frêlon
Ne vaudra celui de l'abeille.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« M. de Piis, laissant à mesdames Saint-» Huberti, et Trial, le doux ramage » du rossignol et du sérin, s'est chargé, » LUI, d'imiter le dindon, &c. »

L'AUTEUR.

Voilà ce qu'on appelle, dans le Vocabulaire de la critique, du *molle atque facetum.* On voit combien l'Année Littéraire est esclave de ses paroles, et comme elle

soutient la bonne littérature, *sans animosité.*

AIR : *Tarare ponpon, ou pour un maudit péché.*

A rire cette fois
Il faut que je renonce,
La critique je crois
Sort un peu de ses droits ;
Méditons.... tout m'annonce
Qu'un propos si courtois
Demande une réponse
De poids.

Passons à autre chose en attendant qu'elle me vienne à l'esprit.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Il me paroît que vous avez rendu plus » heureusement que les autres le cri du » coucou.

Quant au triste coucou, d'arbre en arbre courant,
Sa voix que la coutume érige en noir présage
Aux maris courroucés fera perdre courage.

» La meilleure tirade est, sans contredit, » celle du perroquet.

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Si j'ai peint plus heureusement celle du coucou que les autres, la meilleure tirade n'est donc pas celle du perroquet; mais vous n'êtes pas à cela près d'une contradiction. Au reste, puisque le perroquet vous plaisoit tant, pourquoi n'avoir pas fait comme lui, en répetant les quatre vers que je siffle à la critique, depuis si longtems.

Et lorsque Bavius de boutique en boutique
Colportera le soir son œuvre satyrique,
J'entends qu'à ses barreaux l'animal cramponné,
En le voyant de loin, crie : *As-tu déjeûné?*

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Le chant est terminé par l'épisode » d'Eustelle, l'invention n'en est pas mer- » veilleuse, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. » &c. Eutrope, avec un tuyau de paille, » fait avaler du vin chaud au pigeon, &c. » &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. » &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. »

L'AUTEUR.

Qui est-ce qui pourroit reconnoître mon épisode à travers cet extrait? N'en citons que trois vers :

Et du pigeon mourant ouvrant le bec serré
Par le canal étroit d'une paille incertaine,
Il lui souffle un vin pur qu'a tiédi son haleine.

Qu'on rapproche maintenant ces trois vers, où l'inversion s'accorde avec les épithètes, pour leur donner un caractere poétique, de votre phrase insoutenable; et on sera toujours étonné de votre mauvaise foi. Qu'une expression scintillante a de peine pour briller aux yeux du lecteur, quand un critique prend à tâche de la plonger sans cesse au fond de la boue! Vous ne trouvez pas l'invention de mon épisode merveilleuse, et en cela vous n'êtes de l'avis de personne. Il m'a valu des complimens du Journal de Nancy, qui a pour coopérateurs des littérateurs honnêtes et distingués : et le Journal.....

De qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

(C'est le Journal de Paris que je veux dire) l'a trouvé de son goût.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Parmi quelques longueurs et les dé-
» fauts de style qui vous sont ordinaires,
» on distingue dans cet épisode plusieurs
» traits heureux et piquans : mais je n'ai-
» me pas que vous donniez à vos idées les
» plus communes une importance qui
» n'existe qu'à vos yeux. Vous avez tou-
» jours des secrets à revéler, qui ne sont
» des secrets pour personne. »

L'AUTEUR.

Je ne sais quels sont ces défauts de style, qui me sont ordinaires. Si le sage pêche sept fois par jour, le poëte peut se tromper du double. Mais comme vous froncez le sour-

cil? Vous allez, je le vois, faire une dernière sortie contre moi; vous allez rassembler toutes vos forces, pour vous venger du *pensum* que Rollin vous a imposé, des férules que Henri Estienne vous a appliquées, de la posture que Leibnitz vous a forcé de prendre en baisant la terre, et du fouet que Boileau vous a donné à toute outrance. Permettez-moi de vous dire, avant l'explosion de votre colere, que ç'a toujours été ma manie, à moi, *de révéler des secrets qui n'en étoient pour personne*

AIR : *Lise chantoit dans la prairie.* (de Blaise et Babet.)

J'ai fait un trou près d'Hypocrène,
Où j'ai tout bas l'un de ces jours,
Dit une chose très-certaine
De tous nos Zoiles balourds :
Or le trou n'est fermé qu'à peine,
Mais que ces Messieurs-là sont sourds,
Si les oreilles leur déguisent
La chanson que les roseaux disent.
La chanson que les roseaux disent.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

(*A part.*)

« Voilà la monnoie de mon dindon. (*haut.*)
» Je me résume : une foule de détails puéri-
» les et minutieux.... »

L'AUTEUR.

C'est par les beautés de détail que les poëtes vivent. Le rédacteur de l'Almanach Littéraire l'a dit : c'est un littérateur estimable, et qui n'a contre lui, aux yeux de tous les Satyriques, s'entend, que le défaut d'être honnête et d'aimer à louer.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Des modeles d'harmonie en style de
» Chapelain. Une multitude d'objets sans
» liaison et sans suite, des tours de force,
» des bagatelles difficiles, plus d'esprit
» que de goût, et cependant dans beau-
» coup d'endroits, une trop grande épargne
» d'esprit, quelques caprices heureux,
» noyés dans des bizarreries incroyables.

» De tout cela résulte une espece de » monstre en poésie, un ouvrage plus » singulier que piquant, qui ne ressemble » à rien, sans être neuf, et dont la folie » même est ennuyeuse et fatigante. »

(Il se fait ici une Pantomime inattendue. Tous les Journalistes bons ou mauvais, sont transportés de dessus leurs siéges par la force de la vérité. Ils se rangent en haie du côté de M. de Piis, et l'Envoyé de l'Année Littéraire, tout essoufflé et tout fier d'avoir lâché sa derniere bordée, paroît s'essuyer le front avec complaisance, comme font certains prédicateurs à l'issue d'un sermon.)

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

AIR : *Relan tan plan tire lire.*

Pour moi je n'ai dans le plan
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Pour moi je n'ai dans le plan
Trouvé rien à redire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Son Alphabet fait rire,
Relan tan plan tire lire,

Abus d'esprit, franchement,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,
Mais c'est de l'esprit pourtant,
Quoiqu'on en puisse dire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

On ne peut que souscrire,
Relan tan plan tire lire,
Au morceau du premier chant,
En plein plan
Relan tan plan, tire lire en plan,
Qui peint harmoniquement
La langue qu'il admire.

L'ENVOYÉ DES ANNNONCES, OU AVIS DIVERS, OU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Faut-il que la satyre
Relan tan plan tire lire,
Le morde cruellement,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,
Sans s'arrêter un moment
Au motif qui l'inspire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCY.

Voyez l'éclair réluire !...
Relan tan plan tire lire,
Sa tempête en éclatant
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,
Sait produire à mon tympan
L'effet que je desire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

Il parvient à séduire
Relan tan plan tire lire,
Par ce siége si bruyant,
En plein plan
Relan tan plan, tire lire en plan,
Où le canon va ronflant,
Le tout pour nous occire.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Moi qui suis un bon sire
Relan tan plan tire lire,
J'ai trouvé l'écho charmant,
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan,

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE, *malgré lui, et à voix basse, dans son coin.*

Le perroquet en jasant,
Hélas ! m'a su réduire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

S'agit-il d'introduire,
Relan tan plan tire lire,
Un métier, un instrument ?
En plein plan,
Relan tan plan, tire lire en plan
Il contraint le plus souvent
La langue à le décrire.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE NANCI.

Oh ! comme je respire !
Relan tan plan tire lire,
J'aime son calme en plein champ ;
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Et son sifflet menaçant
(*Montrant l'Envoyé de l'Année Littéraire.*)
Que Monsieur doit maudire.

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

Gardons-nous de proscrire
Relan tan plan tire lire,
Cet épisode touchant,
En plein plan,
Relan tan plan tire lire en plan,
Qui tous, dans le dernier chant,
Nous charme et nous attire.

L'AUTEUR.

Grand merci, Messieurs, en rapprochant ainsi tout ce que l'on a dit de favorable sur toutes les parties de mon Poëme, je pourrois en conclure, si j'étois rempli d'amour propre, que j'ai fait un Poëme sans défaut. A Dieu ne plaise qu'il me vienne une idée aussi absurde; mais qu'il me soit permis d'inférer de vos éloges que mon ouvrage est piquant, sans être *singulier*; qu'en étant *neuf*, il ressemble à quelque chose, et que ce n'est point un *monstre en Poésie*. Si Monsieur et compagnie s'obstinoient à supposer des folies ennuyeuses dans mon ouvrage, d'après

certaines définitions calquées sur des définitions de Platon, et d'après des plaisanteries hasardées à l'exemple de Lucien, il faudroit bien que Cicéron prît aussi la peine de lui donner sur les oreilles, en lui disant à ma place, *j'aime mieux être fou avec Platon*, que d'être sage avec vous autres.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Vous vous faites illusion, si vous » croyez, par ce chef-d'œuvre avoir » soutenu la patrie, et quand vous com- » parez votre travail poétique aux tra- » vaux guerriers de l'auteur de vos » jours, vous ne lui faites pas beaucoup » d'honneur. »

L'AUTEUR.

Si mon ouvrage tend à augmenter les priviléges de notre langue, si mon intention patriotique m'a fait surmonter un grand nombre de difficultés dans un sujet, jusqu'à présent aussi vague, si je n'ai

rien avancé que je ne fusse en droit de prouver par des exemples ; je puis dire qu'en soutenant la langue de ma nation, j'ai soutenu ma patrie. C'est de nos grands Poëtes que j'ai pris l'ordre, toutes les fois qu'il s'est agi de faire une découverte en fait d'Harmonie imitative. J'ai tâché d'être fidele à l'exercice pénible de la Grammaire, et j'ai défendu ma patrie contre les attaques du pédantisme qui lui réfuse dans sa langue le droit de l'harmonie. Je ne prétends point avoir combattu comme chef, mais seulement comme soldat. Si le desir de me signaler m'a emporté trop loin, que les vrais Littérateurs me jugent ; je les reconnoîtrai, sans doute, du moment où je verrai flotter à leur tête le drapeau de l'Académie..... Mais quel cas voulez-vous que je fasse d'une critique sans cesse personnelle? Il faut que vous ayez trompé la religion de votre censeur par quelque surprise, lorsque vous

vous êtes permis un sarcasme indécent, sur l'objet et sur le ton de ma dédicace.

AIR : *Et qu'est-ce qu'ça m'fait à moi?*

D'un ouvrage élémentaire,
Fruit tardif de mon labeur,
Si, par un élan du cœur,
J'ai fait hommage à mon pere,
Et qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Ecrivain folliculaire,
Et qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Laisse-nous mon pere et moi.

Sur ses travaux militaires,
Apprends que j'ai pu *regler*,
(Mais sans les *assimiler*,)
Les miens, qui sont littéraires;
Mais qu'est-ce qu'ça t'fait à toi,
Sont-ce donc là tes affaires, &c. &c?

Ces traits que ta langue darde
Portent cette fois à faux :
Contre de pareils propos,
L'amour d'un pere eſt en garde....
Mais qu'est-ce que ça t'fait à toi?
Et quel démon te poignarde?
Mais qu'est-ce que ça t'fait à toi?
Laisse-nous mon pere et moi.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Votre Poëme est suivi de quelques » notes. Les unes sont destinées à pré- » venir les objections que l'on pourroit » vous faire. Mais les prévenir, ce n'est » pas y répondre. »

L'AUTEUR.

Je n'ai point prévenu d'objection spécieuse sans l'avoir en même tems réfutée.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» Dans les autres vous prodiguez des » éloges à tous les gens de lettres, pour les » disposer à faire un accueil favorable à » votre nouvelle production. »

L'AUTEUR.

Il est vrai, comme a dit le Mercure, que la critique me devoit peut-être quelques égards, d'après l'empressement que j'avois mis dans mes notes à rendre hom-

mage à tous les talens vivans qui honorent notre Littérature, mais je n'ai point prodigué les éloges, comme vous le prétendez. Donner des éloges et les prodiguer sont synonimes aux oreilles d'un jaloux, et puis, quel diable d'homme êtes-vous pour scruter les intentions? Vous me supposez toujours vos idées.

AIR : *Du petit mot pour rire, ou du Cantique de Sainte Génevieve.*

De trente auteurs pleins de talents,
Et qui pis est encor vivans,
J'ai pu, Dieu me pardonne,
Parler en style admiratif,
Sans intérêt et sans motif;
Grand Professeur,
Petit Censeur,
En cent je te le donne.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

» La plus longue et la plus remar-
» quable de vos notes est celle où vous
» vous plaignez des calomnies et des li-
» belles que l'envie a fait éclore contre

» vous. Je vous plains d'autant plus que
» vous avez vous-même de grands re-
» proches à vous faire sur la maniere
» dont vous avez répondu à des critiques
» *très-innocentes.* »

L'AUTEUR.

Je parodierai ici l'expression récente et hardie d'un écrivain distingué, et je vous dirai : gardez pour vous votre insolente pitié.

AIR : *A la façon de barbari, mon ami.*

Je n'ai, mon cher, en bonne foi,
Nul reproche à me faire.
J'ai réglé ma maniere, moi,
D'après votre maniere.
Je la crois littéraire au fond,
La faridondaine, la faridondon,
Mais sur-tout *innocente* aussi,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

J'en atteste le ton de l'entretien que vous venez d'avoir avec moi, vous m'aviez dit

dit cent fois que le style de mes Opéra-Comiques étoit *le jargon du manant le plus grossier*. Je m'écriai dans le Journal de Paris.

« Je voudrois, de bon cœur, qu'il pût se faire un nom
» Dans notre empire littéraire,
» Mais, par malheur, je ne suis point Voltaire,
» Et je le crois fort loin d'être même un Fréron. »

La cabale fit tomber mon gâteau des rois. Comme vous vous permettiez à ce sujet des démonstrations de joie affectée, je vous regalai dans le Journal de Paris de l'épigramme suivante :

Aux portes du Ténare appercevant Cerbere,
Enée en homme fort prudent
Lui lança dans la gueule un gâteau somnifere,
Et mon dogue irrité s'endormit en grondant :
Mais pour calmer l'humeur qui vous dévore,
Bavius, où trouver des pavots assez froids ?
Nous vous avons jetté notre gâteau des rois,
Et cependant vous aboyez encore.

Cela ne vous corrigea pas. Je m'abonnai pour l'Année Littéraire, en vous adressant ce petit couplet imprimé dans les Etrennes Lyriques.

AIR : *Du haut en bas.*

Nous souscrivons
A la censure salutaire
De nos chansons,
Mais pour obtenir des pardons,
Puisque l'aumône est nécessaire,
Pour votre Feuille Littéraire
Nous souscrivons.

Voilà, à peu-près tout ce que je confesse avoir imprimé contre vous.

AIR : *Souvenez-vous-en*, ou *J'ai rêvé toute la nuit.*

Tout cela n'est pas galant,
J'en conviendrai franchement ;
Mais vous étiez si méchant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
Qu'il fallut être mordant,
A mon esprit défendant.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Un poëme tel que celui-ci nous donneroit un grand avantage, si nous aimions la vengeance. »

L'AUTEUR.

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fideles.*

O le drôle de langage!
Je ne sais, en bonne foi,
Comment un nouvel ouvrage
Vous donne barre sur moi.
J'aurai toujours l'avantage,
Que je fasse mal ou bien,
Sur vous qui ne faites rien. *Bis.*

AIR : *Charmantes fleurs*, &c.

Vous n'aimez pas, dites-vous, la vengeance,
Tant pis, morbleu, c'est un tort que cela;
Car en ayant l'esprit qu'elle dispense,
Vous seriez sûr d'avoir cet esprit-là.

Attendez donc, et mais vraiment vous l'avez; vous ne sauriez vous en défendre.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien-aimé ?*

Un jour vous criâtes, du haut
De vos feuilles traîtresses,
Que jamais Panard sur le mot
Ne jouoit dans ses pieces ;
Et moi, mon Panard à la main,
Je vous prouvai le lendemain,
Que cet auteur
Si séducteur,
En moins de quatre pages,
Avoit bien plus
Mis de rebus,
Que moi dans mes ouvrages.

C'est par vengeance, que depuis ce démenti vous m'avez déchiré à belles dents. *Inde iræ*, ou, si vous voulez *hinc mihi prima mali labes*. Depuis ce tems vous avez disséqué toutes les chansons que j'ai versées dans les Etrennes Lyriques. Le burin de monsieur Gaucher, le crayon de M. Barbier, et la lyre de Gretry, Monsigny, Philidor, &c. n'ont pu vous fléchir en faveur de mon dernier recueil, et vous avez dit une épigramme toute neuve, en

assurant qu'il falloit laisser faire les vers à Collé.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Revenons au poëme : il nous procureroit » un triomphe trop facile, et par-là même » indigne de nous. »

L'AUTEUR.

Oh ! oui, les lauriers que vous pourriez retirer de ma défaite, sont trop verds et bons pour des goujats.

L'ENVOYÉ DE L'ANNÉE LITTERAIRE.

« Au surplus je me radoucis : *jacentem* « *lenis in hostem.* »

L'AUTEUR.

Voilà ce qui s'appelle imiter les Parthes, et me décocher un trait, en me tournant les talons. Me voilà par terre du coup. Et c'est l'Envoyé de l'Année Littéraire

qui m'a tué ! Revenez, de grace, revenez sur vos pas : déja je succombe, je sens qu'on me porte dans ce vaste cimétiere, où les suppôts de l'Année Littéraire sont en possession d'enterrer depuis long-tems tous les savans, tous les littérateurs qui s'élevent au-dessus de la médiocrité. Ma paupiere défaillante apperçoit des *hic jacet* de tous côtés ; *hic jacet* Voltaire, *hic jacet* Montesquieu, *hic jacet* d'Alembert, *hic jacet* Buffon, *hic jacet* Marmontel, *hic jacet* la Harpe, &c. Il est censé que ces illustres Académiciens sont morts du jour où l'extrait de leurs ouvrages a paru dans l'Année Littéraire.

AIR : *Dies iræ, dies illa.*

Parmi tous ces morts à brevet,
Jugez pour moi quel honneur c'est
D'avoir aussi mon HIC JACET !

St, St, St, mon cher Professeur, permettez-moi de vous dire, tout mort que je suis, que vous avez fait une rude gaucherie, en vous déclarant mon ennemi,

ou en me déclarant le vôtre. *Hostem* comme bien savez, est encore pire qu'*inimicum*. Si vous n'eussiez pas laché ce mot, on auroit pu croire que vos observations et même vos invectives étoient le fruit d'un zele outré, pour la belle littérature ; mais en articulant ce mot, vous avez rendu suspect, non-seulement tout ce que vous venez de dire, mais encore tout ce qu'il vous plaira de m'objecter dans les siecles des siecles.

AIR : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

Toujours, toujours, vous sifflerez de même,
Vous siffliez autour de mon berceau ;
Sifflez bien mes chansons, sifflez bien mon poëme,
Je suis mort, que m'importe ? Autour de mon tombeau,
Toujours, toujours, vous sifflerez de même.

Toujours, toujours, vous sifflerez de même,
Dans ce Journal qui siffloit *ab ovo*.
Pour changer d'Ecrivain, change-t-il de système ?
Oh ! non, c'est un serpent, quoiqu'il change de peau.
Toujours, toujours, vous sifflerez de même.

(Ces dialogues étant finis, les Journalistes, qui avoient été favorables à mon ouvrage, vinrent m'embrasser. J'entendis les autres, qui se disoient entr'eux et à demi-voix:)

L'ENVOYÉ DU JOURNAL DE PARIS.

Je vois, par les raisons que M. de Piis a opposées à l'Année Littéraire, qu'il auroit pu répondre de la même maniere à mon extrait. J'avois commencé par le louer, mais j'ai fini par le déchirer impitoyablement: *In caudâ venenum.* J'ai dit que son poëme ne pouvoit être *utile* que pour faire *sentir le ridicule et l'abus* du système de l'harmonie imitative; j'ai dit qu'il imitoit des *sons*, mais qu'il blessoit par-tout l'"*harmonie*: je lui ai cité un axiôme de *Cicéron* à ce sujet, sans penser, qu'en fait de poésie imitative, il pourroit récuser l'auteur d'*O fortunatam natam me consule Romam*, et de *O Tite tu te tati tibi tanta tyranne tulisti*, et me prouver par Vir-

gile, Homere, Boileau, &c. que les dissonances de convention, sont moins rares en poésie qu'en musique, et produisent de grands effets : j'ai poussé la prévention jusqu'à soutenir qu'on devoit le plaindre d'avoir embrassé un système *aussi vicieux*, sans me souvenir qu'au commencement du même extrait, j'étois convenu que ce sujet pouvoit fournir à *une discussion littéraire* intéressante. Je suis vraiment fâché de ce que nous n'avons pas acquiescé à ses demandes particulieres, qui étoient; 1°. qu'on fît faire l'extrait de son poëme par un poëte; *2°. qu'on le fît en deux parties comme celui du poëme des jardins, afin d'avoir l'espace nécessaire à la louange et à la critique; 3°. que je revinsse sur mon extrait, quand il m'a fait voir que j'avois tort, par deux ou trois lettres; 4°. qu'on

* C'est ainsi que dans le n°. du 25 mars 1785, M. Daillant de la Touche, auteur d'un poëme intéressant, s'est vu juger par M. Roucher.

daignât annoncer purement et simplement dans notre Journal, qu'il se proposoit de nous réfuter, &c. &c. &c. &c. &c. &c. Je m'applaudis, sans m'en faire un mérite, de n'avoir point imprimé les épigrammes qu'on nous a adressées contre lui, je me repens d'avoir supprimé les vers à sa louange.

L'ENVOYÉ DES PETITES AFFICHES.

Pour moi, je suis de bonne foi, j'aurois dit moins de mal de M. de Piis, s'il eût dit moins de bien de tous les Académiciens. J'ai avancé que *tous les vers de son poëme étoient durs*, mais j'ai eu la méchanceté de choisir ceux où il vouloit qu'ils le fussent: j'aurois été bien attrapé s'il m'eût cité ces vers de Boileau...

Qu'*un* affreux serrurier, laborieux *Vulcain*,
Qu'éveillera bient*ôt* l'ard*ente* soif du gain,
Avec un fer maudit, *qu'à* grand bruit il apprête,
De cents *coups* de mar*teau* me va rompre la tête.

Si Boileau n'a pas cherché dans ces vers le *concours odieux* des mauvais sons, il s'est bien gardé de les faire disparoître d'un morceau où il a cru que la *pensée* pouvoit plaire à l'esprit, quoique l'*oreille* fût effectivement *blessée*. J'ai donc eu tort de rappeller la regle quand il s'agissoit de l'exception. J'ai eu tort de critiquer la fable en quatre vers sur le K, parce que ces vers contraignent, pour ainsi dire, l'organe de la voix à être l'écho de la nature.

J'ai eu tort de dire que le sifflement gratuit d'un vers tel que celui-ci:

Et du son qu'en son sein chaque instrument possede,

prouve contre son poëme, parce que ce vers de Boileau:

De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse,

et parce que ce vers de M. l'abbé Aubert:

La sagesse après soi laisse un long souvenir.

sont également siflans, et ne prouvent rien contre Boileau ni contre M. l'abbé Aubert. J'ai eu tort de conclure que les vers de M. de Piis étoient tous rauques, parce que l'R y dominoit ainsi que dans la langue françoise, à laquelle, entre nous elle donne du nerf : il auroit pu me faire prononcer ces vers de Boileau, en m'ordonnant d'insister sur les R.

DuRant les pRemieRs ans du PaRnasse fRançois
Le capRice tout seul faisoit toutes les loix.
La Rime au bout des mots assemblés sans mesuRe,
Tenoit lieu d'oRnemens, de nombRe, et de césuRe.
Villon fut le pRemieR dans ses siecles gRossieRs
DébRouilleR l'aRt confus de nos vieux RomancieRs.
MaRot bientôt apRès fit fleuRiR les ballades,
TouRna des tRiolets, Rima des mascaRades,
A des RefRains Reglés asseRvit les Rondeaux,
Et montRa pouR RimeR des chemins tous nouveaux.
RonsaRd qui le suivit, paR une autRe méthode,
Reglant tout, bRouilla tout, fit un aRt à sa mode,
Et toutefois long-tems eut un heuReux destin;

Mais sa muse en fRançois paRlant gRec et latin,
Vit dans l'âge suivant paR un RetouR gRotesque
TombeR de ses gRands mots le faste pédantesque.
Ce Poëte oRgueilleux tRébuché de si haut,
Rendit plus Retenus DespoRtes et BeRtaut.
Enfin MalheRbe vint, et le pRemieR en FRance
Fit sentiR dans les veRs une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoiR,
Et Réduisit la Muse aux Regles du devoiR;
PaR ce sage écRivain la langue RépaRée,
N'offRit plus Rien de Rude à l'oReille épuRée.

Ce morceau est tiré de l'Art-Poétique. Il n'y a réellement aucun morceau de Poësie où on ne puisse trouver à critiquer. M. de Piis ne s'en est pas souvenu, car il auroit pû me rire au nez.

J'ai eu tort d'opposer les vers burlesques de Monsieur Robbé sur la tonsure aux vers techniques de Monsieur de Piis. Une définition n'a nul rapport avec une peinture de sons.

Je suis bien fâché que le rédacteur en chef des petites Affiches m'ait chargé de

rendre compte de cet ouvrage. C'est de lui que Monsieur de Piis a dit dans ses notes, *qu'il s'étoit emparé avec MM. le duc de Niv.*, *et Imbert du petit coin de moisson que la Fontaine a laissé dans le champ de l'Apologue.* Assurément il eût été trop équitable, ou trop honnête pour se permettre ce que je me suis permis. il n'auroit pas publié par-tout, comme moi, que cet ouvrage, fruit de huit ans de travail, ne contenoit pas cinquante bons vers ! Il est fâcheux pour Monsieur de Piis qu'il n'ait pas eu au moins le neveu du rédacteur pour juge. Ce neveu a de la littérature et du goût, et peut suppléer à son oncle en pareille occasion ; mais le malheur a voulu que moi, subalterne et indigne coopérateur, j'aie été chargé d'un extrait de cette importance. J'avois cotté le Poëme de l'Harmonie : *A critiquer*, et à empêcher de vendre, comme je mets les maisons, *à louer ou à vendre*, ou les chiens *à retrouver;* et je me repens d'avoir prononcé de la sorte sur l'étiquette du sac.

L'ENVOYÉ DE L'ALMANACH DES MUSES.

Monsieur de Piis vient de me faire voir que la Fontaine et Boileau avoient cherché le même genre d'Harmonie imitative que lui. J'ai eu tort de juger ses douze cents vers dans quatre lignes.

L'ENVOYÉ DU MERCURE.

Si j'avois, moi qui suis homme de lettres, approfondi les notes du Poëme de M. de Piis, je n'aurois pas mis tant de restrictions à mes éloges, car il prouve que Virgile, Boileau, &c. &c. sans *marteler* leur vers comme *Chapelain et Buffier* se livroient aux *élucubrations* de l'Harmonie imitative la plus recherchée.

L'ENVOYÉ DU JOURNAL GÉNÉRAL DE FRANCE.

J'ai eu tort de dire que M. de Piis avoit *parfumé et exalté* tous les Auteurs. Il n'a vraiment cité que des gens de mé-

rite, et sans aucun motif, puisqu'il ne les connoît point. Du reste, comme il a justifié son Alphabet, je suis aussi content de lui qu'il doit l'être de moi, &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &. &c.

Pendant tous ces murmures, on s'apperçut que l'Envoyé de l'Année Littéraire s'esquivoit tout doucement. Chacun le laissa partir sans faire semblant de s'en appercevoir. Le *Courier Lyrique*, qui est d'un caractere fort enjoué, et qui ne veut de mal à personne, prit alors tous les Journalistes par la main, et les força bon gré, malgré, à danser la Ronde suivante dont ils répéterent le refrein à haute et intelligible voix.

RONDE

RONDE
DES JOURNALISTES.

AIR : *De la fête des bonnes gens.* (*du Seigneur bienfaisant.*)

LE COURIER LYRIQUE.

CONFRERES Journalistes,
Plus de partialité.
Sur ces fronts un peu tristes
Faites briller la gaîté.
Un bon mot, un couplet drôle,
Rendent mes lecteurs contens.
Jouez donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DES JOURNALISTES.

Jouons donc aussi le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

(*L'Envoyé des petites Affiches a une peine de diable à prononcer le refrein du premier couplet, mais il s'y fait ensuite.*)

LE COURIER LYRIQUE.

Il sort de maint pupitre
Des vers dont l'or n'est pas beau...
On n'en fait plus au titre
De Racine et de Boileau ;
Mais morbleu ! de son contrôle
Phœbus nous fit-il garans ?
Jouons tous, jouons le rôle
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DES JOURNALISTES.

Jouons tous, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Avouez-le sans feinte ;
Combien d'Ecrivains naissans,
Se taisent par la crainte
De vous voir montrer les dents,
Comme ils briseront la geôle
Qui captive leurs talens,
Lorsque vous jouerez le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Lorsque nous, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Déclarez-vous apôtres
Des bons livres, s'il en sort ;
Et laissez tous les autres
Mourir de leur belle mort.
Le grand art, sur ma parole,
Est de nous montrer piquans,
Sans nous départir du rôle,
Du rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Sans nous, &c.

L'Envoyé des petites Affiches ne peut s'empêcher de remarquer que parole et rôle ne riment pas parfaitement.)

LE COURIER LYRIQUE.

Vous faites toujours grace
Aux Auteurs qui sont puissans,
Gens de nom, gens en place,
Amis, voisins ou parens !
Mais ! c'est par-dessus l'épaule
Que l'on suit ces jugemens....
Jouez de franc jeu le rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Jouons, &c.

LE COURIER LYRIQUE.

Le François énergique,
Peut tout, dès que l'Auteur plaît:
Jusqu'au Poëme Epique,
Il s'éleve du couplet;
Mais chassons à coups de gaule
La critique et les méchans.
Ne jouons tous qu'un seul rôle,
Le rôle de bonnes gens.

CHŒUR DE JOURNALISTES.

Ne jouons, &c.

L'Envoyé de l'Année Littéraire, qui avoit écouté aux portes pendant cette Ronde, rentra d'un air furieux, tirant de droite et de gauche celui-ci et celui-là pour avoir les moins indulgens dans son parti, mais on fut indigné de son acharnement; on le hua, et on le fit sortir de nouveau. Je ne sais comment M. de Piis s'y prit;

mais il trouva moyen de lui attacher derriere le dos l'épigramme suivante, pour l'instruction de tous les Littérateurs; elle est d'un vieux style, mais le sens en est vrai.

Avez grand tort, Prosateurs et Poëtes,
De vous douloir qu'on vous déchire tant;
Car si restiez au fond de vos retraites
Clos et muets, douze mois seulement,
Bientôt, corbleu! verriez Critiques blêmes,
Pantois et secs, à défaut d'aliment,
Mordre et manger leurs poings premiérement,
Et, par après, se dévorer eux-mêmes.

Tous les Journalistes coururent après l'Envoyé de l'Année Littéraire pour en prendre lecture; si bien que M. de Piis demeura seul. Vous jugez bien qu'il ne tarda pas à se coucher, mais vous jugerez de même qu'il ne tarda pas à dormir, quand vous saurez que l'Année Littéraire avoit laissé son extrait sur son lit.

M. de Piis ne fit que rêver Journaux et Journalistes. Cela devoit être. Il rêva

qu'il y avoit dans l'empire des Lettres un homme assez courageux pour solliciter la rédaction et la propriété d'un Journal apologétique. Il rêva que ce Littérateur l'ayant obtenu, y recevoit toutes les réclamations des Auteurs d'un mérite connu, contre la critique et contre l'envie. Il rêva que les autres Journalistes, pour faire tomber ce nouveau Journal, étoient bien vîte rentrés dans les bornes de la décence et de l'impartialité, en conjurant les Auteurs outragés de se défendre dans la même arêne où ils avoient reçu l'offense. Ils ne s'écrioient plus : Que deviendront nos feuilles, si nous ne sommes pas méchans ? Et le public attendoit, pour les en croire sur tel ou tel Livre, que l'Auteur se fût disculpé dans le Journal apologétique. Ce nouvel Ouvrage périodique circuloit dans les cabinets des Littérateurs, et ceux-ci se disoient à eux-mêmes : « Je peux donc consacrer enfin une par» tie de ma fortune à faire imprimer mes

» Ouvrages, sans craindre que des Aris-
» tarques mal-intentionnés y portent dé-
» sormais atteinte, en se liguant pour
» me décrier, sans me laisser ensuite la
» voie de l'appel. »

Fin du quatrieme et dernier Dialogue.

PIECES

PIECES
JUSTIFICATIVES

Sur la valeur des Lettres, Quant au son,

Et sur l'Harmonie Imitative des Langues Grecque, Latine et Françoise.

Il y a de graves Personnages qui ne sauroient se payer de raisons, quand elles sont exprimées en chansons. C'est principalement pour eux que j'ai joint à mon Dialogue les Pieces justificatives qui suivent. Les Dames peuvent se dispenser de les lire (elles n'ont besoin que de s'écouter parler, pour être convaincues de l'harmonie de la Langue Françoise) mais je supplie tous mes critiques de les parcourir avec attention. Je suis persuadé que ceux qui sont de bonne foi, prendront la plume pour se rétracter sur leurs jugemens terribles..... Comme je me sais bon gré de n'avoir pas borné mes études à celles du Vaudeville ! Lecteurs, vous allez voir ce que vous allez voir.... C'eſt que je me souviens encore d'avoir eu des prix de Grec au Collége d'Harcourt, et que je suis presque aussi Grec que le plus Grec de mes adversaires. Pour le Latin, je dirai comme Lindor, dans l'Amoureux de quinze ans : *je sais le Latin, assez bien*, (passe). Quant au François, si je ne le sais pas un peu, ce n'est pas faute de m'en être occupé. J'ai lu et médité, en faisant mon Poëme, tout ce que nos Bibliothéques ont de plus curieux en Grammaires et en Dictionnaires. Que celui de mes détracteurs qui en peut dire autant me jette la premiere pierre.....

PLAIDOYER

DU SIGMA,

Contre la Lettre TAU, en présence des Voyelles.

Par LUCIEN. (*)

SOUS l'Archontat d'Aristarchus de Phalere, le sept d'Octobre, le Sigma intenta, en présence des sept Voyelles prises pour Juges, l'accusation de vol et de rapine, contre le Tau, prétendant que celui-ci le chassoit de tous les mots qui se prononcent ordinairement avec un double Tau.

Jusqu'à ce moment, Voyelles mes Juges, j'ai supporté patiemment les outrages du Tau, qui jouissoit de mes priviléges, et qui, contre tout droit, m'enlevoit les places qui m'appartenoient. Quelques sensibles que me fussent de pareils attentats, j'ai

(*) Nous ne croyons pas que cette Piece ait été traduite en François.

su garder le silence. J'ai su aussi fermer les oreilles à ce qui pouvoit se dire à mon désavantage, et cela, par la modération que vous me connoissez, non seulement à votre égard, mais encore à l'égard de toutes les autres Lettres. Mais puisque mon adversaire porte l'ambition et la démence à un tel point, que, peu content des violences que j'ai dissimulées jusqu'à cette heure, malgré mon dépit secret, il m'en prépare de plus injurieuses encore, la nécessité me contraint à l'accuser devant un Tribunal où nous sommes tous les deux également connus. Les frayeurs que m'inspire un ennemi si entreprenant ne sont que trop fondées. Ce fier rival, m'accablant chaque jour de nouveaux outrages, osera bientôt me chasser entiérement de mes domaines, & peu s'en faut, qu'il ne m'enleve le rang que j'occupe parmi les Lettres, abusant de ma patience, et me tenant sans cesse dans de funestes allarmes. Un pareil attentat ne doit-il pas intéresser en ma faveur, non-seulement les respectables Juges qui m'entendent, mais encore toutes les autres Lettres de l'Alphabet ? En effet, si chacune de nous peut impunément quitter son rang, pour usurper celui de ses sœurs, et si vous permettez ce désordre, vous, Arbitres souveraines du langage, comment chaque ordre de Lettres pourra-t-il conserver les prérogatives dont il jouit par sa constitution ? Non, je ne puis

penser que vous portiez l'indifférence au point de souffrir une pareille injustice. Mais quand bien même vous me laisseriez ici défendre seule mes droits, je ne trahirai point ma cause, étant aussi injustement traité. Plût au ciel qu'on eût aussi réprimé l'audace des autres Lettres, dès l'instant où elles ont commencé à enfreindre les loix ! nous ne verrions pas subsister encore les affreux débats du Λάμβδα avec le Ρῶ, sur les mots Κιονηις & Κεφαλαλγία. On ne verroit point non-plus de différens entre le Γαμμα et le Καππα, et ils ne se seroient pas animés l'un contre l'autre, jusqu'au point d'en venir presque aux mains pour savoir lequel des deux seroit admis dans Γναφειον et Κναφειον. Que dis-je ? ce Γαμμα lui-même auroit vu terminer sa dispute avec le Λάμβδα, à qui il déroboit et même voloit le mot Μαγις ; et ainsi toutes les autres Lettres n'auroient plus osé semer le trouble et le désordre, au mépris des loix. Qu'il est beau en effet de voir chaque Lettre se contenter de la place que le sort lui a assignée ? Vouloir troubler ce bel ordre, n'est-ce pas fouler aux pieds la justice ? N'est-ce pas s'opposer manifestement aux sages vues de nos fondateurs ? Quels qu'ils puissent être, soit Cadmus, ce fameux voyageur, qui a parcouru toutes les Isles de la Grece, soit Palamede, fils de Nauplius (quoique certaines personnes attribuent ce bel Ouvrage à Simonide)

ils ne se sont pas contentés de marquer l'ordre qui fixe d'une maniere invariable nos préséances relatives, en désignant celle qui devoit être la premiere, et celle qui devoit être la seconde ; mais ils ont encore établi les qualités particulieres, et les propriétés distinctives de chacune d'entre nous.

Vous avez été, Mesdames, le premier objet de leurs soins. Ils vous ont décerné les plus grands honneurs, parce que vous pouvez par vous-mêmes former un son parfait. Après vous, furent placées les demi-Voyelles, parce qu'elles ne peuvent être entendues sans vous. Enfin nos Fondateurs ont assigné la derniere place à quelques Lettres, parce qu'elles sont muettes de leur nature, et ne forment aucun son par elles-mêmes. C'est donc à vous, Mesdames, à maintenir ces sages loix dans toute leur vigueur. Eh bien ce Ταυ (car je ne puis le désigner par un nom plus vil que le sien) ce Ταυ, qui de par tous les Dieux, ne pourroit pas seulement se faire entendre sans le secours de deux Letrres plus nobles et plus honnêtes, l'Αλφα et l'Υπσιλον qui ont bien voulu se joindre à lui ; ce Ταυ a osé m'attaquer avec une témérité que jamais aucune autre Lettre ne s'est permise à mon égard. Il prétend me chasser des mots qui sont comme ma patrie et mon domaine. Ce n'est pas assez, il voudroit encore usurper mes

possessions dans les Conjonctions et dans les Prépositions. Une telle audace est elle supportable ?

Mais il est tems de vous apprendre quelle est l'origine de ses entreprises téméraires. Un jour je me promenois dans Κυδάθηναι, ville délicieuse et, comme on sait, Colonie des Athéniens. J'avois avec moi le Ῥῶ vigoureux, & le plus honnête de mes voisins. Je m'arrêtai chez un certain Poëte comique nommé Lysimaque. A le juger par les apparences, on l'eût cru originaire de Bœotie ; mais il vouloit passer pour être né dans le sein même de l'Attique. C'est chez notre Hôte que le Ταυ fit paroître son ambition démesurée. C'est là qu'il m'a porté les premieres atteintes, en faisant prononcer Τετταράκοντα, au lieu de Τεσσαράκοντα, me privant ainsi de la liaison que je regardois comme la plus intime, puisque c'étoit celle des Lettres avec lesquelles j'étois né, et avec lesquelles j'avois été élevé. Ensuite il m'enleva τημερον et quelques autres mots semblables, prétendant qu'ils lui appartenoient ; je l'écoutai encore patiemment, et je ne parus pas sensible à cette insulte. Mais lorsque je vis que les premiers succès de ses usurpations lui inspiroient assez de témérité pour oser prononcer Καττότερον, Καττυμα, et Πιττον ; lorsque je vis enfin qu'oubliant tout respect et tous égards, il osoit devant moi dire Βασιττας,

alors je ne pus contenir ma juste colere ; et j'appréhendai avec raison, qu'un exemple aussi pernicieux n'engageât quelqu'un à dire aussi dans la suite Τῦκα pour Σῦκα. Daignez, je vous en conjure par Jupiter, daignez excuser une colere aussi juste que pardonnable, lorsqu'on est comme moi sans défense et sans soutien ; je cours un grand danger, mes craintes ne sont pas des chimeres. Après m'avoir dépouillé des Lettres qui ont toujours été mes compagnes inséparables, il a porté l'audace jusqu'à arracher de mon sein même la Κίσσαν (*la Pie*) cet oiseau qui m'est si cher par la volubilité de sa langue, pour l'appeller Κίτταν. Il m'avoit aussi enlevé, par les ordres d'Aristarque, Φάσσαν, *le Pigeon ramier*, avec les Νησσαις *Canards*, & Κοσσυφοις *les Merles*. Il m'enleva aussi plusieurs abeilles. Bientôt, pénétrant jusques dans l'Attique, il me ravit injustement Τεττίγων, au milieu de ce pays même, et cela sous vos yeux et ceux de plusieurs Syllabes. Mais à quoi bon rappeller ces usurpations, puisque toute la Θεσσαλια m'a chassé pour s'appeller Θετταλια, et que toute la mer (Θαλαττα) est fermée pour moi ? Il va jusqu'à me disputer les légumes des jardins, et ne m'y laisse pas même un Πασσαλον, échalas.

Vous savez si jamais aucune Lettre a eu quelque sujet de plainte contre moi. M'a-t-on jamais en-

tendu accuser le Ζῆτα qui a pillé Σμαραγδον, *l'émeraude*, Σμυρναν, *la mirrhe* dont j'étois en possession ? Me suis-je jamais élevé contre le χι, violant envers moi la foi des traités, quoiqu'il fût secondé par Thucidide lui-même ? Pour mon voisin le Ρω, je l'excuse volontiers d'avoir planté près de lui mes Μυρρινας (*myrtes*). Il étoit malade, il est excusable ; je lui pardonne même de m'avoir frappé sur la figure parce qu'il étoit affligé de la mélancolie. Tel est mon caractere.

Mais examinons combien ce Ταυ exerce de violence envers toutes les autres Lettres, comme il n'en a respecté aucune, et avec quelle indignité il a attaqué le Δέλτα, le Θῆτα et le Ζῆτα, et cherché à bouleverser tous les principes des Lettres. Paroissez ici, victimes des fureurs de mon adversaire. Entendez-vous les plaintes du Δέλτα ? Il vous dit : oui le Ταυ m'a pris Ενδελεχιαν, qui m'appartenoit, pour lui substituer Ενλελεχιαν, au mépris de toutes les loix. Entendez-vous les cris du Θῆτα, qui s'arrache les cheveux, parce qu'il est privé de Κολοκυνθη, *la citrouille* ? Entendez-vous enfin le Ζῆτα se plaindre à son tour de ce que le Ταυ l'a privé de Συριζειν, *chanter*, de Σαλπιζειν, *jouer de la flûte*, sans lui laisser même la liberté de Γρυζειν, *marmoter entre ses dents*. Qui pourroit souffrir de telles véxa-

tions ? Est-il une peine proportionnée aux attentats du Ταυ ?

Mais c'étoit peu pour lui de troubler l'ordre qui régnoit dans son espece, il a insulté les hommes eux-mêmes. Il a attaqué leur langue, dont il a dénaturé la dénomination, en disant Γλοτ∫η, au lieu de Γλωσση, car je prends beaucoup d'intérêt aux hommes et à cette même Langue, du milieu de laquelle il m'exile. O Ταυ, fléau rédoutable de la langue! Mais ne perdons pas de vue la défense du genre humain que nous avions commencée. Il cherche à s'introduire dans les mots dont il a toujours été exclu, pour rendre leur prononciation difficile, et mettre des entraves à la langue. Si maintenant un homme voit un objet qui le flatte, & qu'il veuille l'appeller Καλον, *beau*, le Ταυ fond au même instant sur lui, et le force à appeller ce qu'il apperçoit Ταλον, *malheureux*; funeste effet de l'ambition du Ταυ, qui voudroit dominer sur tout ce qui respire. Qu'une autre personne dise Περι Κλημαπος, *du palmier*, mon adversaire, (et c'est en effet Τλημον, *affreux*) fait Τλημα, de ce qui étoit Κλημα. Mais ce n'est pas seulement le vulgaire qu'il ose attaquer; ce Monarque fameux qui a donné des loix à la terre et à la mer, ce Héros qui s'éleva au-dessus de la nature humaine, a été exposé à ses outrages, et

du nom immortel de Κῦρον, *Cyrus*, il en a fait Τῦρον, un *fromage*.

Mais jusqu'ici je n'ai rapporté que les dommages qu'il a causés aux hommes dans le langage. Mais apprenez les maux plus sensibles qu'il fait éprouver à l'Univers. Tous les hommes sont dans la consternation, tous déplorent leur triste sort et maudissent le nom de ce Cadmus, qui a introduit le Ταυ parmi les Lettres. Ils disent que les Tyrans ont pris modele sur la forme de cette Lettre infâme, pour faire fabriquer en bois ces barbares instrumens de leur vengeance, où ils font suspendre leurs semblables, et que c'est du Ταυ que vient le nom de cette exécrable invention.

En réparation de tant de forfaits, je conclus que la seule peine que vous ayez à lui infliger est de lui laisser sa figure, car c'est lui qui a servi de modele à la croix, et qui lui a donné son nom.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE DENYS D'HALICARNASSE,
ET DE PLATON,

Sur la valeur harmonique des Lettres, et sur la maniere de combiner les Mots.

TOUS les Anciens qui ont donné des préceptes de la Réthorique, ont regardé comme un des points les plus indispensables la connoissance des nombres oratoires, et ont fait un art de la composition des mots Συνθεσις. Longin dit, chapitre 33, qu'il avoit donné sur ce sujet *deux volumes, où il a expliqué tout ce qu'une méditation profonde de l'art a pu lui apprendre.* Nous avons un Traité de Denys d'Halicarnasse sur ce sujet. Cicéron, Aristote, et Denys d'Halicarnasse ont été jusqu'à examiner la mesure qu'on doit suivre dans la Prose, et d'après les remarques qu'ils ont faites sur les différens Orateurs, comme Lysias, Hyperide, Demosthene, Eschine, Isocrate, Platon même et Thucydide, ils ont assigné à chacun le genre de son éloquence suivant son style. Les syllabes étant breves ou longues, d'après la

nature et la position des Lettres, on peut juger quelle importance ils attachoient à la valeur de ces mêmes Lettres, quant au son, et à leur ton lent, sourd, vif ou doux.

Mais Denys d'Halicarnasse a traité particuliérement de la nature et de la valeur des Lettres, de leur distinction en voyelles muettes et liquides, de celles qu'il faut employer plus souvent, et de celles qu'il faut éviter dans la composition des mots. Après avoir dit que les Lettres sont breves ou longues, non pas d'après le caprice ou l'usage, et examiné les différentes mesures que l'on peut employer dans la composition, le pied Bacchique, Crétique, Iambe, Pœan, Anapeste, &c, il va jusqu'à comparer aux animaux ceux qui négligent l'art des nombres.

Il examine ensuite la valeur des Lettres, « et, » dit-il, il y a une différence sensible pour la me- Page 20, ligne 21.
» sure, comme pour le son. Il est donc indispen-
» sable que les syllabes, qui sont composées de
» Lettres diversement combinées, tiennent à la na-
» ture de chaque Lettre en particulier, d'où résulte
» une combinaison générale, qui dépend de la po- Page 14, ligne 10.
» sition & du mélange des Lettres. De là les mots
» doux, durs, rapides et traînans, qui flattent
» l'oreille ou la blessent, et par le moyen desquels
» on excite ce nombre infini de passions qui sont
» dans le cœur de l'homme. »

Après avoir donné la division des Lettres en
Page 13, ligne 30. voyelles liquides, ou demi-voyelles et muettes, division fondée sur la nature, il ajoute : « les Lettres breves ont moins d'agrément que les longues ; » l'Αλφα est la plus sonore des voyelles ; ensuite » l'Επσιλον ou le Νυ ; l'Υψιλον est celle qui l'est le » moins parmi les demi-voyelles ; le Λαμβδα est celle » qui flatte le plus agréablement l'oreille ; le Ρω est » la plus mâle, et a plus de roideur ; le Μυ et le Νυ » tiennent le milieu, elles sont nasales, et imitent le » son de la flûte. Le Σιγμα est sans grace ; on n'aime » pas l'entendre souvent répéter, il semble être plu- » tôt le sifflement d'un animal, que l'expression de » l'homme qui parle pour persuader. Rien n'est plus
Page 14, ligne 10. » doux que le Ζητα. . . . . Voilà les principes qu'ont » suivi les plus grands Poëtes et les plus habiles Ecri- » vains, pour réussir à plaire. Par l'heureuse com- » binaison des Lettres, ils ont formé des mots, » avec tant d'art, qu'ils excitent à leur gré toutes
Page 15, ligne 12. » les passions. C'est là le secret d'Homere, &c. » Veut-il peindre une beauté faite pour inspirer » le plaisir ? il employe les voyelles sonores, les » demi-voyelles les plus douces ; il évite le con- » cours des muettes, & par l'heureuse harmonie » des Lettres, il produit des sensations agréables.
Homere Odyss. T. 53. P. 21. L. 1. » Veut-il peindre Sysiphe poussant avec effort son » rocher au sommet de la Montagne ? les syllabes

» longues, et le choc des Lettres rudes peignent » la difficulté du travail.

» Λᾶαν ἄνω ἄθεσκε.

» Mais lorsque la pierre retombe avec rapidité, il » évite d'employer le choc des voyelles et des de- » mi-voyelles, pour ne rien ôter à l'harmonie.

Αὖτις ἕπειτα πεδόνδε κυλίνδετο.

Denys d'Halicarnasse divise les styles, quant au technique de la phrase, en trois genres; le genre austere, le genre fleuri et le genre commun. Le genre austere est celui de Pindare et de Thucydide. « Le style de Thucydide, dit-il, est austere, ner- » veux; il affecte le choc des Lettres, au lieu d'un » style doux, & sans aspérité ». Il cite ensuite un Dityrambe de Pindare, dont il examine la contexture grammaticale, et conclut à le mettre dans le genre du style austere, entr'autres raisons, « parce » que les voyelles et les semi-voyelles se heurtent, » ce qui produit un son rude et peu agréable.

Pour le style fleuri, il cite Isocrate et Sapho. Les » expressions d'Isocrate sont unies et douces, elles » ont un air virginal παρθενικα. Il évite avec grand » soin les syllabes rudes, et qui se heurtent. »

Après avoir cité une Ode de Sapho, il dit: « le » charme de cette poésie vient de l'heureux arran- » gement des Lettres, pour former des mots har-

» monieux. Dans l'Ode entiere, les muettes, les » demi-voyelles et les voyelles sont combinées, » comme l'exige la nature ; on y trouve peu ou » très-peu de demi-voyelles, ou de voyelles qui se » heurtent et qui rompent l'harmonie ».

Platon, dans son Dialogue intitulé Cratyle, fait une dissertation curieuse sur différentes Lettres. « Socrate établit pour principe, que le nom pri- » mitif des choses n'est que l'imitation des objets » représentés par les lettres et les syllabes. Les » Poëtes, pour se tirer d'embarras, ont dit que » les Dieux avoient donné les noms aux différens » êtres. . . . Cette raison suffit à ceux qui ne veu- » lent pas se donner la peine de se rendre compte » de l'origine des noms primitifs ; mais quiconque » ignore quelle est l'origine de ces noms primitifs » ne peut se tromper sur ceux qui dans la suite » en ont été formés.

» D'abord, dit Socrate, le Ρω paroît être un » *instrument* pour désigner le mouvement. . . . Il » est sans cesse employé pour rendre par imitation » le mouvement et le déplacement, comme dans » le mot Ρεον, *ruisseau*, Τρόμω, *trembler*, Τριπλω, » *rompre*, Κρουω, *frapper*. . . . Cette Lettre veut être » prononcée avec rapidité et sans lenteur, et voilà » pourquoi elle peint le mouvement.

» L'Ιωτα sert pour exprimer la finesse, ce qui pé- netre,

» netre, de la ιεναι, ire, dont l'ι est l'imitation.
» Le φι, ψι, σιγμα, ζητα, (ph, ps, s, z,) exigent
» plus d'haleine pour être prononcés. Ces Lettres
» sont employées sur-tout pour peindre les objets
» violens, qui exigent de la peine, comme Ψυχρον,
» *du froid*, Ζειν, *bouillir*, Σειειν, *secouer*.

» Le Δελτα et le Ταυ se prononcent en pressant la
» langue contre le palais, et en la retirant sur le
» champ. Ainsi ils sont plus propres à désigner
» ce qui est tenu, arrêté, stable. La langue coule,
» en prononçant Λαμδα; par imitation, elle peindra
» le poli, le liquide, le laps ou chûte (λεια, κυλλα-
» δες, ολιστανειν). En prononçant λαμδα, la lan-
» gue se trouve arrêtée. Cette lettre, dans les mots,
» peindra ce qui est doux, gluant (γλυκυς, γλοιωδης,).
» Le νυ (n) se trouve comme retenu dans le gosier.
» Il peint l'intérieur, le dedans (ενδον, εντος); on
» l'ωμεγα et l'ητα (ô, ê) lettres longues, représen-
» tent la longueur (μηκος). L'ομικρον, rond, repré-
» sente le cercle (τροκιλιον).

Il donne encore une longue liste d'étymologies, sur un grand nombre de mots.

EXTRAIT
DU TRAITÉ DES ÉTUDES
DE M. ROLLIN,
Sur l'Harmonie Imitative.

M. ROLLIN, en donnant dans son Traité des Etudes des leçons de Poésie, auroit cru manquer entiérement son but, s'il n'eût en même tems donné des leçons d'Harmonie imitative. Cette partie lui a paru si essentielle, qu'il est entré sur ce sujet dans des détails que tout autre que lui auroit peut-être regardé comme minutieux. Ce grand Maître en Littérature a fait de l'Harmonie imitative un art particulier qui a ses principes invariables. Persuadé que cette harmonie dépend absolument de l'arrangement des mots et des lettres, il donne des regles sûres, pour les combiner ensemble. En mettant sous les yeux de ses Eleves les plus beaux morceaux d'harmonie imitative qui se trouvent dans les meilleurs Auteurs, il leur montre, d'après ces grands Modeles, à broyer leurs couleurs, pour en faire sortir les nuances assorties aux objets qu'ils peuvent avoir à peindre.

L'Harmonie imitative doit rendre les différentes propriétés des objets que l'on a à traiter, qui sont tantôt la dureté ou la douceut, & tantôt la pesanteur ou la légéreté. Il nous met sous les yeux des modeles de sons durs, de sons coulans, de de sons pesans & de sons légers. Mais écoutons-le lui-même dans son premier Volume de la lect. d'Homere, art. 2, chap. 1, *du Nombre.*

Chapitre premier.

» Homere est admirable pour marquer par le son » et l'arrangement des mots, quelquefois même » par le choix des Lettres, la nature des choses » qu'il décrit.

I. *Son dur*

ἰστία δέ σφιν
Τρίθά τε και τετρακθά διέσχισεν ἴς ἀνέμοιο. Odyssée, l. 9. v. 70.

» Il n'y a point d'oreille, dit M. Boivin, en » relevant la beauté de ce vers, qui ne croie en- » tendre le bruit, et pour ainsi dire le cri de la » voile et du vent qui la déchire.

II. *Sons doux & coulants.*

Le Poëte décrit la douce et insinuante éloquence de Nestor.

τοῖσι δε Νέστωρ Iliad. l. 1. v. 247.
Ηδυεπης ἀνορουσε λιγυς πυλίων ἀγορητὴς
Τοῦ καὶ ἀπὸ γλωσσης μέλιτος γλυκιων ῥέεν αὐδὴ.

» Nestor, cette bouche éloquente, d'où coule » une voix plus douce que le miel, cette langue » enchanteresse, cet agréable Orateur des Pyliens » se leve promptement, et se met entre les deux » Princes furieux.

III. *Pesanteur.*

» Les vers suivans expriment merveilleusement » de grands efforts et un travail pénible.

Od. l. 11, v. 592.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατερ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λαᾶν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.
Ἠτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσσίτε
Λαᾶν ἄνω ὤθεσκε πόλι λόφον. Ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ακρον ὑπερβαλέειν, τοτ' ἀπωσθρέψασκε κραταιὸς,
Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λαᾶς ἀναιδὴς
Αὐτὰρ ὁγ' αὖ ὤσασκε τιταινόμενος κατὰ δ' ἱδρὼς
Ἐῤῥεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

IV. *Légèreté.*

» Dans l'endroit suivant, la rapidité du second » vers ne le dispute-t-elle pas à celle des chevaux » dont Homere décrit la course !

Iliad. l. 5 v. 222.

Οἷοι τρῶες ἔπποι, ἐπισταμένοι πεδίοιο
Κραιπνά μαλ' ἔνθα κὶ ἔνθα διωκέμεν ἠδὲ φέβεσθαι.

» Peut-être Virgile a-t-il voulu rendre cette beauté » par ce vers :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

» Avec quelle élégance décrit-il ailleurs la légereté » et la vitesse des cavales d'Ænée !

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν,
Ακρον ἐπ' ἀνθερίκον καρπὸν θέον, ȣδε κατέκλων. Il. l. 20, v. 226.
Αλλ' ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ' ἐυρέα νῶθα θαλάσσης
Ακρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἀλὸς πολιοῖο θέεσκον.

» Les quatre vers suivans, où le Poëte décrit » la marche de Neptune, courent plus vîte que » le Dieu même. (*)

Βῆ δ' ἐλάαν ἔπὶ κύματ', ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αυτῷ Il. l. 13, v. 17.
Πάντοθεν ἐκ κευθμων, ȣδ' ηγνοίησεν ἄνακτα.
Γηθοσυνη δὲ θαλασσα διϊσθατο. Τοὶ δ' ἐπέτοντο,
Ῥίμφα μάλ', ȣδ' ὑπενερθε. διαινέθο χάλκεος ἄξων.

» Il suffit d'avoir des oreilles, pour sentir la » rapidité du char de Neptune, dans le son même » du premier et des deux derniers vers, qui ne » sont composés que de dactyles, à la réserve du » spondée, par où chaque vers finit nécessairement.

M. Rollin nous fait entendre aussi les mêmes sons dans Virgile. Ecoutons le encore à l'article Douceur.

» Pour exprimer la douceur, on choisira les » mots où il n'entre presque que des voyelles, qui

---

[*] M. Rollin dit ici qu'il ne fait que copier les remarques de M. Boivin.

» forment beaucoup de syllabes avec très-peu de » lettres, et dont les consonnes soient douces et » coulantes. On évitera les syllabes composées de » plusieurs consonnes. Les élisions dures, les let- » tres rudes et aspirées.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha. Ecl. 2, v. 50.

» Pour faire sentir la dureté, on préférera 1°. Les » mots qui commencent et finissent par des R, » comme *rigor*, *rimantur*, qui redoublent les *rr*, » *ferri*, *serræ*; 2°. on emploiera les consonnes » rudes, comme l'*x*, *axis*, comme l'aspirée *h*, » *trahat*. 3°. On se servira des mots formés par » l'assemblage de plusieurs consonnes, *junctos*, » *fractos*, *rostris*. 4°. On fera des élisions par la » rencontre de mots et de voyelles, dont le choc » est fort dur.

Géor. l. 1 v. 144 — Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ.

Géor. l. 3 v. 534. — Ergo ægrè rastris terram rimantur....

Énéide, l. 6 v. 689. — Unâ omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor.

» Les dactyles sont propres à exprimer la lé- » géreté.

Mox aere lapsa quieto.

Æn. l. 5, v. 216. — Radit iter liquidum, celeres neque commovet alas.

» La pesanteur demande des spondées.

Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum. Géor. l. 4 v. 174.

M. Rollin savoit encore que l'Harmonie imitative peint les différentes passions de l'ame. Aussi pour enseigner à rendre ces divers sentimens, a-t-il donné des regles et proposé des modeles dans des articles séparés.

» *La tristesse* demande à être exprimée par des » spondées et de grands mots, qui donnent aux » vers beaucoup de lenteur et de pesanteur.

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant. . . . . Ecl. 5 v. 20.

. . . . . Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes. Æn. l. 5, v. 614.

» La joie, au contraire, inspirant à l'ame des » sentimens vifs, précipités, rapides, exige la ra- » pidité des dactyles.

Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus. Ecl. l. 5, v. 73.

. . . . . Juvenum manus emicat ardens
Littus in hesperium. . . . . Æn. l. 6, v. 5.

Enfin il montre à varier, selon la diversité des sujets, les cadences, d'où dépend aussi l'Harmonie imitative de la Poésie.

A ce sujet, il donne encore différens préceptes,

en divisant les cadences en *cadences graves & nombreuses*, en *cadences suspendues*, en *cadences coupées*. Suivons-le dans tous ces articles où il marche toujours précédé des plus grands Maîtres.

I. *Cadences graves et nombreuses.*

» Les grands mots, placés à propos, forment » une cadence pleine et nombreuse.

Géor. l. 1, v. 470. Obscœnique canes, importunæque volucres.

Æn. l. 1, v. 57. Luctantes ventos, tempestatesque sonoras Imperio premit. . . . .

Æn. l. 8, v. 74. Dona recognoscit populorum, aptatque superbis Postibus. . . . .

Ecl. l. 4, v. 49. Chara Deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

Namque ut conspectu in medio, turbatus, inermis

Constitit atque oculis Phrygia agmina circumspexit.

» Les vers terminés par un monosyllabe ont beau» coup de force.

Æn. l. 1, v. 109. Insequitur cumulo præruptus aquæ mons.

Géor. l. 1, v. 181. . . . . Sæpè exiguus mus Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit.

II. *Cadences suspendues.*

» Il y en a de bien des sortes, qui toutes ont

» beaucoup de grace. Le lecteur en remarquera » assez de lui-même la différence.

. . . . Tumidusque novo præcordia regnò Æn. l. 9, v. 596.
Ibat et ingenti, &c.

Nonne vides? cum præcipiti certamine campum Géor. l. 3 v. 103.
Corripuere; ruuntque effusi carcere currus.

. . . . . Et frustrà retinacula tendens Géor. l. 1 v. 513.
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.
Ac velut in somnis oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequicquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus.

» Ces deux derniers exemples suffiroient seuls » pour faire sentir aux jeunes gens la beauté des » vers. Cette cadence suspendue, *fertur equis au-* » *riga*, ne marque-t elle pas d'une maniere mer- » veilleuse le cocher courbé et suspendu sur ses » chevaux? (*) Et cette autre cadence *velle vide-*

(*) Il falloit que M. Rollin fût bien convaincu de l'harmonie imitative de la Poésie, pour en trouver dans cet endroit. Son observation ne se sent-elle pas un peu trop de la passion extrême qu'il avoit de développer les beautés des Auteurs anciens? Et qu'eût-on dit de nous, si nous nous étions permis de pareilles assertions?

» *mur*, qui arrête le vers dès le commencement, » et le tient comme suspendu, n'est-elle pas bien » propre à peindre les vains efforts que fait un » homme endormi, pour marcher.

III. *Cadences coupées.*

Æn. l. 1, v. 118. Ipsius antè oculos, ingens à vertice pontus
In puppim ferit : excutitur pronusque Magister
Volvitur in caput.

Æn. l. 10, v. 856. . . Simul hæc dicens attollit in ægrum
Se femur.

M. Rollin n'a pas non-plus oublié l'élision, qui contribue le plus à la beauté du vers. Il en cite un nombre infini d'exemples.

IV. *Elisions.*

» L'élision sert également pour rendre le nombre » doux, coulant, rude, majestueux, selon la dif- » férence des objets qu'on veut exprimer.

Æn. l. 4, v. 688. Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit.

Æn. l. 6, v. 576. Quinquaginta atris immanis hiatibus hydra.

Géor. l. 4 v. 497. Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

M. Rollin finit par faire remarquer combien les mots placés à la fin contribuent à l'Harmonie. Il fait encore un article séparé, de cette matiere.

» Les mots ainsi placés produisent cet effet, » parce qu'ils achevent de donner au tableau le » dernier coup de pinceau, ou parce qu'ils ajoutent » même un nouveau trait à une pensée qu'on croyoit » déja parfaite, qu'ils servent à la mieux caracté- » riser, et à rendre l'esprit de l'auditeur attentif » à ce qu'elle a de plus important et de plus in- » téressant.

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes Ingens. Géor. l. 1 v. 476.

Hi summo in fluctu pendent. Æn. l. 1, v. 110.

. . . . . Jacuitque per antrum Immensum, &c. Æn. l. 3, v. 631.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE DE BELLOI,
SUR LA LANGUE FRANÇOISE.

De l'Harmonie expressive & imitative.

ETALONS maintenant les richesses de l'Harmonie expressive et imitative qui regne dans la Poésie Françoise ; déployons-les en tout genre. On va voir que, sur cet article, nous le disputons aux plus célebres Poëtes de l'antiquité. Je me livre avec une douce satisfaction à cette recherche utile des beautés de notre langue : travail si agréable, si éloigné de la triste et ennuyeuse tâche que s'imposent tant de mauvais critiques, sans cesse occupés à écarter l'or et à recueillir le sable. Rassemblons ici les vraies beautés de notre Littérature ; examinons-les scrupuleusement de tous côtés, pour en mieux sentir le prix. Les gens du monde, qui ont le goût moins exercé que les Poëtes de profession, ne seront pas fâchés de s'initier dans les

secrets de l'art, et de découvrir, en suivant mes observations, des beautés fines et délicates qui leur échappent ordinairement, et qu'on a presque toujours le perfide soin de leur cacher. Je ne citerai guere que des morceaux connus; mais les remarques dont je les accompagnerai ayant pour objet de les faire mieux connoître, j'espere qu'ils produiront une sensation toute nouvelle.

Pour mettre quelque gradation dans notre marche, commençons par un exemple de cette Harmonie presque indéterminée, mais riche et noble, qui convient au discours ordinaire, ou à la narration générale, lorsque le Poëte ne s'arrête sur aucune image particuliere. On ne trouvera rien de ce genre dans Homere, ni dans Virgile, qui surpasse l'ouverture du récit de la Henriade.

Narration générale.

Valois régnoit encore : et ses mains incertaines,
De l'Etat ébran*lé lais*soient *flot*ter *les* rênes, (*)
Les loix étoient sans force et les droits confondus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,

(*) Les lettres italiques; qui sont communément employées à indiquer les prétendus défauts des vers que l'on cite, serviront ici au contraire, à désigner les beautés sur lesquelles l'œil doit s'arrêter.

Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardoit les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les Peuples à ses pieds mettoient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier.
Endormi sur le trône, au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accab*lait* sa fai*blesse*.
Quélus et Saint-Megrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux, qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques, &c.

Quel nombre dans chaque vers ! Quelle variété dans la coupe des périodes ! Quel assemblage de sons brillans ! Comme l'oreille est remplie, caressée, enchantée par tous ces mots sonores qui se succedent perpétuellement les uns aux autres ! Comme les *L* multipliées dans le second vers peignent ces rênes flottantes ! La répétition de la syllabe *blai* dans *accabloit sa foiblesse*, peint très heureusement la tête affaissée et chancelante sous le poids de la couronne.

Lisez encore le commencement si pompeux du Poëme de Fontenoy : lisez l'ouverture d'Athalie,

celle de Mérope ; comparez-les à celle d'Œdipe et de l'Electre de Sophocle ; et donnez la palme, si vous osez choisir.

Voici maintenant un beau contraste d'une peinture fortement terrible, avec une peinture doucement majestueuse :

Cependant sur Paris, s'élevoit un nuage, Contraste d'images.
Qui sembloit apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs *noirs* et *brûlans* tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans *ces* lieux les *monstres* des enfers.
Aux remparts de la Ville, *ils fondent*, *ils s'arrêtent* :
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, *nageant dans la lumiere*,
Sur des ailes de feu parcourant sa carriere,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé,
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il n'y a personne qui ne soit frappé du changement de ton que présente tout-à-coup la seconde partie de ce tableau. Que d'*R* dans les premiers vers ! à peine en trouvez-vous dans les deux derniers. La seule différence de ce vers brusque et coupé :

Aux remparts de la ville ; ils fondent, ils s'arrêtent,

avec celui-ci, dont la marche est tranquille et soutenue;

Un Ange est descendu sur le trône des airs.

se fait sentir à l'oreille la moins exercée. Le même tableau a été traité d'une autre maniere, également expressive dans ces vers charmans :

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors : et des arches du ciel,
On vit sortir l'Archange Gabriel,
Qui soutenu sur deux brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles.

VOLTAIRE.

Ce dernier vers fait sur l'oreille l'effet agréable qu'un vent doux produit sur le visage, dans un beau jour de printems : *fend doucement les plaines éternelles.* Remarquez aussi que, dans ces deux morceaux, la ressemblance des rimes masculines, *airs* et *ciel*, avec les rimes féminines, *lumiere* et *éternelles*, forme un agrément, et sert à la perfection de l'image. Rousseau a recherché plusieurs fois cette consonnance que des gens sans goût ont condamnée.

Le Roi des Cieux et de la *Terre*
Descend au milieu des *éclairs* ;
Sa voix, comme un bruyant *tonnerre*,
S'est fait entendre dans les *airs*,

Si

Si vous voulez voir des contrastes dans le genre de celui que je viens de rapporter ; Rousseau, Quinault et tous nos bons Poëtes en sont pleins. On sait par cœur ces quatre vers de Boileau :

J'aime mieux un ruisseau, qui, *sur la molle arène*,
Dans un pré *plein* de *fleurs*, *lentement* se promène,
Qu'un *torrent débordé*, qui, d'un *cours orageux*,
Roule, plein de gravier, sur un terrein fangeux.

Et ceux-ci :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.
Lorsqu'un *cri* tout-à-coup, *suivi de mille cris*,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits :
Il se trouble, il regarde, &c.

Quelle rapidité succède dans le cinquieme vers à la molle nonchalance des vers précédens ! Tous ces *i* répétés répètent les cris. Lisez la description de l'entrée du Temple de l'Amour, et celle du sanctuaire, dans le neuvieme Chant de la Henriade ; c'est le passage le plus étonnant de la langueur qui s'insinue dans vos sens délicieusement, à l'effroi, au saisissement qui les agite avec violence.

Mais c'est sur-tout quand il faut peindre les grands effets de la nature, le bruit des vents, des flots, du tonerre, &c. que notre Langue a des ressources infinies, et que ses voyelles nazales, ses *u*, ses *eu*, et même le son sourd de ses *e* muets, lui sont d'un merveilleux secours : prononcez avec soin les vers suivans :

L'air *siffle*, *le* ciel *gronde*, et *l'onde* au *loin mugit*.
HENRIADE.

De l'Autel *ébranlé par des longs tremblemens*.
ŒDIPE.

J'ai *cru* d'Œrope *en pleurs entendre gémir l'ombre*
ATRÉE.

Soudain *l'onde*, *en grondant*, *s'enfle dans* ses prisons.
GEORGIQUES.

La grêle *affreuse tombe*, et *l'écrase à grand bruit*.
GEORGIQUES.

Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
LES SAISONS.

Vous entendez, vous voyez tout ce que le Poëte décrit.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :

Les *monts fondus à son aspect*,
S'écoulent *dans le sein* des *ondes embrasées*.
ROUSSEAU.

Pourquoi ces *feux* et ces *éclairs*,
Ces *torrens de fumée*, et *ce bruit dans les airs*?
Ces *trompettes* et *ce tonnerre*?
Venoit-il renverser *l'ordre des* élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il *ébranler la* terre?
RACINE.

Il y a ici un mélange sublime de tous les sons frappans et terribles. Les deux derniers vers sur-tout font trembler involontairement la voix de celui qui les prononce. Mais venons au chef-d'œuvre de ce genre.

La *terre tremblante*
Frémit *de terreur*;
L'*onde turbulente*
Mugit de fureur:
La *lune sanglante*
Recule d'horreur,
Dans le sein de la mort, *ses noirs enchantemens*
Vont troubler le repos des ombres:

Les *manes* effrayés *quittent leurs monumens ;*
L'air retentit au *loin de leurs longs hurlemens ;*
Et les *vents* échappés *de leurs cavernes sombres*,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

ROUSSEAU.

Voyez que d'*en*, d'*on*, d'*eur*, d'*u*, &c. On a vanté, avec raison, plusieurs morceaux d'Homere, de Virgile, & du Tasse même, qui certainement, tout admirables qu'ils sont, n'égalent pas celui-là.

Nécessité de ces détails.

Après ces premiers exemples, après la seule description de la mollesse dans le Lutrin de Boileau, je crois que l'on ne comprendra pas comment un préjugé assez général a pu refuser à notre Langue l'harmonie figurative. Je ne reviens pas de mon étonnement, d'avoir lu dans la Poétique Françoise que *notre Langue a une mélodie pour les sentimens, et n'en a pas pour les images.* Il me paroît donc de la plus grande nécessité d'accumuler ici des exemples de chaque genre de mélodie, pour prouver que ce n'est point par hasard qu'on rencontre dans nos Poëtes l'harmonie imitative ; mais que notre langue a une mélodie universelle, propre à toutes les especes d'images que la Poésie doit exprimer. Commençons par quelques morceaux des Géorgiques de M. de Lille, Poëte vraiment harmonieux, qui possede parfaitement l'art de peindre

Exemples de tous les genres d'harmonie.

par les sons. Il a si bien su faire usage de toutes les ressources de notre langue, qu'il a souvent égalé, quelquefois surpassé Virgile, l'inimitable Virgile. Voici d'abord la description d'une course de chars :

Le signal est donné : *déja* de *la barriere*,
Cent chars *précipités fondent dans* la carriere.
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattans,
Tressaillans d'espérance, et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur ame.
Ils pressent leurs *coursiers* : *l'essieu siffle & s'enflamme*.
On les voit *se baisser, se dresser* tour-à-tour :
Des tour*billons* de *sable* ont *obs*curci le jour :
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite :
Des *chevaux haletans, le crin poudreux* s'agite, &c.

Chaque objet n'est-il pas présenté à l'oreille avec le son précis qui lui convient ? Observez sur-tout la vîtesse et le bruit de ces mots, *précipités, fondent dans* ; l'image produite par la consonnance *se baisser, se dresser* ; le sifflement redoublé de ces syllabes, *siers, l'essieu, siffle et s'enf.* Que desirez-vous ? Toujours d'aussi beaux vers ? Eh bien ! lisez :

Un jour le Laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant *avec* le *soc* leur *antique dépouille*,
Trouvera sous ses pas, *des dards rongés de rouille*,
Entendra retentir les casques des Héros,
Et d'un œil effrayé mesurera leurs os.
Idem.

Vec, *soc*, *tique*; vous avez entendu le fer du soc qui choquoit le fer des dards, &c. Oh! que si ces vers étoient latins, ils seroient admirés!

L'*Ebre roula sa* tête, *encor toute* sanglante:
Là, sa langue *glacée*, et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un *foible son*,
D'Euridice, *en flottant*, *murmuroit le doux nom.*
Idem.

Tout, jusqu'à ces monosyllabes placés à la fin du vers, contribue à rendre supérieurement l'image de cette tête flottante, qui n'articule qu'à peine.

Bientôt le *fer* rougit *dans* la fournaise *ardante*;
J'en*tends* crier la *dent* de la *lime mordante*.....
J'aime et *des sombres buis le lugubre* coup-d'œil,
Et de ces *noirs sapins le vénérabbe deuil*.....
Soudain, *du haut des rocs*, leur troupe vaga*bonde*
Bondit, *se précipite & fuit* dans les vallons.....
Idem.

Le rapprochement de *bonde*, *bondit*, est divin. Quelle rapidité dans les sept brèves qui suivent! Comparez à ce vers qui court si vîte, cet autre vers de Boileau qui roule si longuement :

Long-tems, loin du perron, roulent sur les degrés.

Est-ce là de la mélodie d'image? Y en a-t il de plus belle chez les anciens?

Observation particulière.

Si l'on joint à cet art d'employer les sons convenables, celui de les arranger dans la proportion, dans la cadence juste de la chose qu'on veut exprimer; on produit avec les mêmes sons des effets opposés. Ainsi, ce vers fait entendre le bruit des enclumes de l'Etna.

. . . . . Levent de *lourds marteaux*,

Qui *tom*bent *en* cad*en*ce et *dom*tent les m*étaux*.

GEORGIQUES.

Mais voyez la coupe toute différente du vers qui suit, et qui doit être languissant :

Dont l'onde en murmurant, l'endort sous un vieux chêne.

Idem.

Malheur à tout Poëte qui ne sentira pas le mérite de la cadence et des sons, dans ces vers admirables de M. Colardeau!

Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte....

Sur le bord du tombeau l'humanité succombe ;
L'œil mesure, en tremblant l'abîme de la tombe.

Suite des exemples.

Suivons notre galerie de tableaux. Elle est digne des curieux et des connoisseurs. Celui qu'on va voir est le dernier de M. de Lille, que je placerai ici : c'est le combat de deux taureaux qui se disputent une genisse.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'*égare* en un *gras* pâturage ;
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage :
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs ;
De leur *sang qui jaillit*, les ruisseaux qui l'inondent ;
A leurs mugissemens les vastes cieux répondent :
Entre eux point de traité : *dans les lointains deserts*,
Le vaincu *désolé* va *cacher* ses *revers* : ....
Là, *dormant sur des rocs*, nourri d'*amers feuillages*,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts,
De ses *dards tortueux*, il *attaque des troncs :*
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et *sous ses bonds fougueux*, il fait voler l'arène.

Ces vers admirables me rappellent ceux-ci de M. de Voltaire :

Les deux coursiers, *bardés*, *coëffés de fer*,
Vont se *heurter*, et de leur *tête dure*,
Front contre front, *fracassent leur armure.*

Qu'il y a d'énergie dans cette dureté recherchée ! On en trouvera autant dans ces vers tirés d'une Ode sur le désastre de Lisbonne.

Murs, *tours*, palais, *tremblent*, *s'écroulent*,
Leurs débris se heurtent et roulent, &c.

Ces chocs durs de *murs*, *tours*, de *heurtent*, *et*, sont excellens : voilà les couleurs que la Poésie emploie pour peindre à l'oreille. Venons à un tableau si bien fini, à tous égards, qu'il peut défier dans son genre ce qu'il y a de plus parfait chez les Poëtes de toutes les nations.

Prend d'une main, *par la rage tremblante*,
Un pistolet, en presse la détente :
Le chien s'abat, *le feu prend*, *le coup part* :
Le plomb *chassé siffle* et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée,
Que lui traçoit une main égarée.
Le Page *vise*, et par un coup plus *sûr*,

Atteint *ce front*, *ce front* horrible et dur,
Où se peignoit une ame détestable.
VOLTAIRE.

Le troisieme vers n'a pas une syllabe longue. Comparez les deux premiers, incertains dans leur marche, qui même enjambent l'un sur l'autre, et celui-ci qui est encore plus chancelant :

Suivant au loin la ligne mal-mirée,

avec cet autre vers si ferme,

Le Page *vise*, et par un coup plus *sûr*.

Ces monosyllabes *vise* et *sûr*, placés à la fin de chaque hémistiche, ont réellement une assurance qui vous annonce la mort du rival du Page. Voyez encore l'effet de cette répétition, *ce front*, *ce front horrible et dur* : voyez comme notre *u* est expressif. Prononcez à l'Italienne *sour* et *dour*, et vous sentirez que toute la beauté de l'image est évanouie.

Quelle cadence bizarre et charmante dans ce vers unique !

Ton triste chef branlant sur ton cou tors.
Idem.

On voit la tête qui va tomber, on tend presque les mains pour la recevoir. Mettez un mot de trois syllabes dans le vers, tout est perdu.

Lui dont l'œil louche et le *muffle effronté*
Fait frissoner la tendre volupté.

Idem.

Vous sentez ces *f* multipliées exciter en vous le frissonnement que le Poëte veut peindre : mais dans le vers suivant, l'*f* étant différemment placée présente une image toute différente :

Lors un tar*dif et foi*ble repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.

Idem.

Ce *f et foib*, vous montre le mourant qui peut à peine approcher ses levres ; et dans ceux-ci au contraire, les *f* peignent la force.

Et jamais de l'en*fer*, les noirs *fr*emissemens,
N'en pourront ébranler les *f*ermes *fon*demens.

Boileau.

C'est au goût à disposer et à sentir ces combinaisons.

Quelquefois ce qui est excellent pour peindre, devient choquant, lorsqu'on n'a aucune peinture à faire. Ainsi l'*f* que nous venons de voir si heureusement employée, est désagréable dans ce vers de Racine :

Offrent au *fils* de *Phè*dre une riche retraite. (1)

De même les *p*, qui sont expressifs dans ce beau vers de M. Colardeau :

Et son *Sceptre* de *plomb pese* sur l'Univers :

déplaisent dans cet autre vers du même Auteur :

*P*ar respect *p*our Caliste, et *p*our moi *p*ar *p*itié (2).

J'ai entendu reprocher, avec justice, six *a* consécutifs dans un vers des Scytes : ah! *fatal Athamate* (3) ! mais on a repris bien injustement cet excellent vers de Boileau, où il y a cinq *a* rapprochés :

Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

Et M. Marmontel a observé, avec goût, que le premier hémistiche de ce vers n'étoit pas fait pour être débité rapidement ; *traçât à pas tar*, ce qui seul le rendroit ridicule ; mais qu'étant composé de presque toutes syllabes longues, il devoit être prononcé lourdement ; alors l'effet en est beau et pittoresque. On pourroit ajouter, qu'indépendam-

---

(1, 2, 3) Je choisis ces exemples dans de bons Auteurs, pour prouver qu'un ou plusieurs vers désagréables ne concluent rien contre le style d'un long Ouvrage :

Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.

ment des syllabes longues, la monotonie même de ces *a* multipliés imitoit précisément l'uniformité pesante de la marche du bœuf ; *traçât à pas tardifs.*

Finissons notre recueil d'harmonie expressive par deux vers, devant lesquels Scaliger se seroit prosterné : Fin des exemples.

Que la foudre, en grondant, les frappe avec l'éclair.
VOLTAIRE.

Tout, s'écrieroit-il, est tassemblé dans ce vers ; la bouffée de vent, *que la fou*, le roulement du tonnerre, *dr'en grondant* ; le coup sec qui précéde l'éclat, *frappe* : et *vec l'éclat*, est le bruit même des éclats.

Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace.
DE LILLE.

Il semble que ces *l* qui sont seules dans les mots *loin* et *lac*, fassent sentir que l'eau est encore liquide : mais lac entier arrête la prononciation ; et ensuite les *l* surchargées d'autres consonnes, *pluq*, *bloc*, *glace*, figurent à l'oreille, et l'épaississement de l'eau, et le choc des glaçons qui se heurtent.

Je ne puis me refuser d'ajouter encore ces quatre vers admirables, qui ne sont pas connus, et dont l'auteur ne veut pas être nommé. Il a essayé de traduire quelques vers de Pindare, sur l'éruption de l'Etna, et je crois qu'il a bien surpassé son original :

Ses *noirs torrens* de feu, jusqu'aux voûtes du monde
Lancent le *fer ardent*, *roulent* les *rocs brulés*;
Qui *retombent* par *bonds* sur les *monts* ébranlés,
Ou *vont fendre en grondant* la *profondeur de l'onde*.

N'entend-on pas tout ce fracas? *noirs*, *tors*, *rou*, *rocs*, *bru*? tous ces bonds répétés, *tomb*, *bonds*, *monts*, placés justement de trois en trois syllabes? Enfin l'immense longueur du dernier vers, tout composé de nazales bruyantes et d'*e* sourds, ne feroit-elle pas envie à tous les Poëtes anciens qui nous ont servi de modèles pour l'harmonie imitative (1)?

comment le Poëte cherche et trouve l'harmonie imitative.

On dira sans doute qu'il n'est pas croyable qu'un bon Poëte aille ainsi, arrangeant toutes ses lettres comme un enfant qui épelle, et on aura raison. Mais un vrai Poëte, qui a du goût et du génie, consulte l'un, et fait travailler l'autre. Son goût lui dit qu'il faut exprimer; son genie cherche les sons

---

(1) On pourroit à tous ces exemples joindre ce beau vers de M. De Belloy lui-même:

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

qui, par la multitude des syllabes longues dont il est composé, par le choix des sons les plus majestueux, exprime si bien la noblesse, la dignité du grand spectacle que donne alors un héros.

Note de l'Editeur.

convenables, et les trouve. Ainsi M. de Voltaire avoit fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts.

Ils étoient bons, si l'on veut, mais ils ne peignoient pas ; son goût n'étoit pas content ; il demanda d'autres vers au génie, qui lui fournit les deux vers qu'on va lire :

On entend *pour tout bruit*, des concerts *enchanteurs*,
Dont la *molle* harmonie in*spire les langueurs*.

Il n'y a pas un son dans ces deux vers, qui ne serve à l'expression : certainement l'Auteur ne s'est pas dit, il faut répéter la syllabe *mo*, *dont la molle harmonie*, et arranger ainsi ces quatre autres, *ire*, *les lang*, pour produire une lenteur molle et efféminée. Mais l'Auteur a voulu peindre ; il a cherché la couleur propre, et d'un coup-d'œil il a distingué la meilleure. Combien le goût a applaudi au génie qui lui apportoit presque au-delà de ses vœux ! Il en est de même de ces deux autres vers de la Henriade :

Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.

Tout le monde les eût faits :

Hæc eadem à summo expectes minimove Poëta.

Et le goût de M. de Voltaire en devoit être indigné ; aussi n'a-t-il pas pu se les permettre long-tems. Voici avec quelle supériorité il les a changés :

Sans *fiel* et sans fierté, coul*ie*z dans *la* paresse,
Vos inuti*le*s jours fil*é*s par *la* mo*ll*esse.

Ces *l* accumulées font couler les vers comme les jours des voluptueux : ce long mot de quatre syllabes maigres, *inutiles*, suivi du monosyllabe *jours*, peint merveilleusement le vuide du tems perdu. Le goût, je le répete, a cherché tout cela confusément, et le génie l'a trouvé précisément.

Je pourrois citer encore des milliers d'exemples frappans de la plus belle harmonie imitative, si je voulois puiser au hasard, ou dans Quinault, ce poëte, quelquefois foible, mais toujours mélodieux ; ou dans la Fontaine, le plus grand peintre de notre poésie ; ou dans Boileau, que l'on accuse de n'être pas poëte, et qui peint tout à l'oreille comme à l'imagination. Il est aisé de se convaincre, par la lecture de leurs ouvrages (1), et de ceux de tous nos bons Auteurs,

(1) Le Poëme des Saisons, par M. de S. Lambert, mérite d'être cité comme un modele d'harmonie. Les vrais Poëtes, qui aiment les plaisirs de l'oreille & de l'imagination, iront souvent les chercher dans les détails enchanteurs de cet Ouvrage toujours pittoresque. A quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr que le hasard va nous offrir un tableau agréable.

qu'il

qu'il n'y a rien que la féconde harmonie de la poésie françoise n'ait bien exprimé ; et que, par conséquent, on a fait à notre langue un reproche injuste, en disant qu'elle n'a point de mélodie pour les images. Quiconque lira nos vers avec un œil juste et éclairé, avec une oreille attentive et délicate, reconnoîtra à chaque pas, dans nos vrais poëtes, le son imitatif de l'image qu'ils avoient à peindre. J'ai tâché de guider, sur cet objet, le goût des gens du monde qui aiment la poésie ; et je me flatte que mes observations leur en feront faire d'autres plus importantes. Achevons de venger pleinement la langue françoise de beaucoup de reproches aussi peu équitables. Mais faisons auparavant une application essentielle des vérités que nous venons de découvrir.

[*N. B.* Ces Observations sont sans réplique : en supposant que mon poëme ne fût qu'une Epitre (comme l'Art Poétique d'Horace en est une, adressée aux Pisons,) c'est une Epître fondée sur des principes justifiés par De Belloi.

EXTRAIT
DE QUINTILIEN,

Sur la valeur harmonique des Lettres.

QUINTILIEN, dans son institution de l'Orateur, ne se contente pas de rechercher l'origine et la propriété des lettres de l'alphabet, leurs rapports mutuels, et l'affinité qu'elles ont entr'elles. Il fait plus : il ne vouloit pas seulement former un grammairien, il vouloit encore former un orateur ; il examine leur valeur harmoniques. Qu'eût-il fait de plus s'il eût voulu former un poëte ? Suivons-le dans l'examen des lettres, qu'il fait passer successivement en revue, pour nous instruire, dans son excellent ouvrage.

« L'F, dit-il, liv. 12, ch. 10, rend un son qui n'est presque pas d'une voix humaine, ou, pour mieux dire, qui n'en est point du tout, puisqu'il se forme uniquement par le moyen de l'air que nous poussons avec violence entre nos dents. Outre que cette lettre, suivie d'une voyelle, perd toute sa force ; si elle est suivie d'une consonne, en même-tems qu'elle en rompt le son, elle devient encore plus rude et plus désagréable, comme dans *Frangit.* »

« L'H est plutôt une aspiration qu'une lettre. Les anciens latins ne s'en servoient que très-rarement. Mais tout-à-coup l'usage en fut porté à l'excès. » Liv. 1, chap. 5.

La plupart de nos mots se terminent par une M, dont le son fait une espece de mugissement, qui ne se trouve point dans la langue grecque, parce qu'elle n'a aucun mot qui finisse par cette lettre. Au contraire, elle en emploie une (N), qui a beaucoup d'agrément, et dont le son est fort perçant, sur-tout à la fin, où elle est peu d'usage en latin. Liv. 12, chap. 10.

« Que dirois je de nos syllabes qui appuient sur le B et sur le D, d'une maniere si rude, que la plupart des anciens latins, je ne dis pas des plus anciens, mais des anciens, ont essayé de les adoucir, non-seulement en disant *aversa* pour *adversa*, mais, en ajoutant une S à la préposition ab, quoique l'S soit fort dissonnante elle-même. Ibid.

« L'X est une des lettres superflues, dont nous nous passerions bien si nous ne l'avions été chercher. » Quintilien ne parle ainsi de l'X qu'à cause de la dureté de cette lettre, qui, dit-il, demande une aspiration qui rend sa prononciation difficile et désagréable. Liv. 1, chap. 5.

« L'Y et le Z sont deux lettres fort agréables, qui surpassent toutes les autres en douceur, et que nous avons coutume d'emprunter d'eux (des Grecs), toutes les fois que nous nous servons de leurs propres mots. Alors, je ne sais quelle aménité se répand tout-à-coup Liv. 12, chap. 10.

sur notre discours, comme il paroît dans les mots de *zéphyrs* et de *zopyrs*, qui, écrits en caracteres latins, ont une prononciation sourde et barbare; ensorte qu'à la place de ces aimables lettres, il en succede d'autres toutes contraires, que la langue grecque ne connoît point. »

EXTRAIT
DE L'HARMONIE ÉTYMOLOGIQUE
DES LANGUES.
PAR GUICHARD.

L'A (aleph), premiere lettre de l'alphabet, qui ne s'est écrite (A) que depuis le latin, et autres langues vulgaires qui les ont ensuivis, a toujours occupé le premier rang; aussi l'a-t-on appellée (*caput bovis*) tête de bœuf, et (princeps), parce que, selon les uns, elle a la forme de la tête de cet animal; et, selon les autres, (*princeps*) parce qu'elle est la reine des lettres.

Le B, (*beth*) en hébreu, est ainsi appellé du nom (*bayth*), qui signifie (*maison*) en hébreu, parce qu'il représente la figure ou frontispice d'une maison. Les Hébreux confondent quelquefois, dans la prononciation, cette lettre avec le V. D'où vient la dispute entre les Grecs, s'il faut dire *beta* ou *veta*, de maniere que ces deux lettres se sont mises parmi eux l'une pour l'autre; ce que les latins ont imité.

Le G, (gimel) est ainsi appellé du nom (*gamal*), (*chameau*) parce que, disent-ils, elle représente en son dos la bosse du chameau.

Le D, (daleth) est ainsi nommée du nom (*delèth*) (*porte*), parce qu'elle représente, en quelque façon, une porte.

L'H, (he) selon la traduction des Septantes, est la cinquieme lettre des Hébreux. Les uns veulent que ce soit une voyelle, et les autres que ce soit seulement une aspiration.

L'V (vau), selon les Septantes, est la sixieme lettre.

Le Z (zayn), selon les Septantes, est la septieme, ainsi appellée du mot (zun) armes. Parce qu'elle représente une espece d'arme, comme une massue, une hache-d'arme.

Le Ch, (Keth) ou (*cheth*) est la huitieme.

Le T (teth), est la neuvieme, selon les Septantes. Canin dit que ce nom signifie (*enveloppe*), signification qui convient assez bien à cette lettre, comme enveloppée en soi-même.

L'J (jod), est la dixieme lettre.

Le C ou K (Caph), est la onzieme; on lui a donné ce nom, qui signifie main, pour quelque ressemblance qu'il y a entre la figure de cette lettre avec la paume de la main.

L (lamed) est la douzieme, ainsi appellée (quasi timulus) aiguillon, parce qu'en l'une de ses parties elle ressembleroit au bâton d'un aiguillon.

L'M, est la treizieme lettre, exposée selon aucuns

(*macula*) tache, parce que ce nom fait allusion à (*mum*) qui signifie (*tache*).

L'N (num), est la quatorzieme lettre. Ce nom signifie, selon l'hébreu, (*filiation*) ou plutôt, est mis seulement pour exprimer la force et la valeur de cette lettre, en tant qu'il n'y a aucune convenance d'icelle avec (num) pris pour (nin) (*fils*) ou (nun) signifiant (*poisson*).

L'S (samech), quinzieme lettre, est interprétée (base) (soutien), d'autant que ce mot semble formé de la racine (*samac*) qui signifie (*s'appuyer*) peut-être à cause de la figure qui auroit été anciennement diverse, et auroit signifié quelque chose propre à appuyer une autre; comme aussi nous pourrions dire que cette lettre auroit eu ce nom à cause de son circuit et de sa rondeur, étant que (samac) signifie (*entourer*).

Le Z (tsadé), les racines de cette lettre sont exposées diversement pour sa valeur; St. Jérôme en parle ainsi sur l'onzieme chapitre d'Isaïe, où le Z est multiplié à l'infini: *hujus litteræ proprietatem et sonum latinus sermo non exprimit, est enim stridulus, et strictis dentibus vix linguæ impressione profertur.*

Le G (quoph), est ainsi appellé, comme disent aucuns, à cause de sa figure, qui est comme un singe perché sur une perche, en tant que ce nom signifie proprement (singe).

L'R (Resch), ce mot signifie (têta) ou pauvreté ; ceux qui le rendent par tête, disent que la figure de cette lettre représente aucunement l'érection et linéament de la tête de l'homme, &c. &c. &c.

N. B. On voit par ces significations que les Hébreux attribuoient à leurs lettres, que j'ai été très-excusable dans mon poëme, d'avoir prêté telle ou telle valeur bien plus probable aux nôtres, et spécialement en disant que le T a été le type des toits.

EXTRAIT
DES OBSERVATIONS
DE M. CLÉMENT,
Sur l'Harmonie Imitative. (1)

IL est une perfection d'harmonie, qu'on appelle *harmonie imitative*, par laquelle on donne à chaque chose le son qui lui est propre, pour la porter à votre esprit, telle que si vous l'entendiez elle-même. Page 314.

Je sais qu'à présent la foule des rimeurs, qui veut faire facilement des vers difficiles à lire, rejette bien loin cette sorte d'harmonie, affirmant que notre langue n'en est pas susceptible, et que le peu d'exemple que nous en fournissent nos Poëtes, est le fruit du hazard plutôt que de l'intention.

Il est vrai qu'un Poëte habile, exercé dans son art,

(1) En adoptant les principes de M. Clément sur l'Harmonie imitative, je suis bien éloigné d'en faire comme lui une application défavorable à des Poëmes du plus grand mérite. Le Poëme des Saisons, par M. de S. Lambert, et les Géorgiques de M. l'Abbé de Lille, sont, quoi qu'il en ait dit, des modeles d'Harmonie.

rencontrera quelquefois sans travail, cette harmonie convenable à ce qu'il veut peindre ; mais cela viendra des longues méditations qu'il aura faites en d'autres tems, et de l'habitude où il a mis son oreille de ne rien laisser passer que ce qui le flatte agréablement.

Il est encore vrai que quelques-uns de nos Poëtes estimés ont négligé cette partie ; mais les uns, comme Corneille et Crébillon, en avoient peu besoin dans leur génie, où le Poëte ne doit pas avoir souvent l'occasion de se montrer ; quoique pourtant Racine ait su profiter, dans ses tragédies, de ce talent qu'il avoit remporté du commerce des anciens. D'autres, et Rousseau lui-même, y ont rarement songé : c'est une tache, sans doute, dans ses odes sublimes d'ailleurs, et brûlantes de cet enthousiasme si peu commun aux Poëtes françois.

Mais, peut-on dire que la Fontaine et Boileau n'aient pas cherché cette harmonie, qui regne habituellement dans leurs écrits, et qui les fait lire tant de fois avec un plaisir toujours nouveau ? Peut-on croire que la Fontaine, par exemple, n'ait point mis d'intention, lorsqu'il peint ainsi le babil rapide de la pie ?

Caquet, bon bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. . . .

Ou bien en disant du Thésauriseur :

Il passoit les nuits et les jours

(1) A compter, calculer, supputer sans relâche ; Calculant, supputant, comptant, comme à la tâche.

Et quand il a peint les efforts d'un coche, dans un chemin montant :

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Il dit plus bas :

Après bien du travail, le coche arrive *au haut*.

Mettez *au sommet*, à la place d'*au haut*, ce vers perd tout son prix. Il en est ainsi de cent autres que certainement la Fontaine a fait à dessein, sachant bien que c'est un très-grand mérite d'imiter la nature, même par le son des mots.

---

(1) M. D. V. a une beauté de ce genre dans le *Pauvre Diable* :

Il compiloit, compiloit, compiloit.

Cette répétition charge plus le ridicule qu'il veut jetter sur le Compilateur, que tout ce qu'il pourroit ajouter. Dufresny dit aussi, dans une Comédie,

Parlant, parlant, parlant, et puis ne parlant plus.

Un autre vers du *Pauvre Diable*, très-heureux dans ce genre, est celui ci :

Tu n'as point d'aile, et tu veux voler; rampe.

Ce mot *rampe*, jetté à la fin du vers, après *tu veux voler*, fait un contraste d'images et d'harmonie très-remarquable.

Il ne faut qu'ouvrir Boileau, pour voir avec quelle attention il donne à ses vers, le nombre et l'harmonie qui convient à telle ou telle image ; et, sans rapporter ici les exemples les plus connus, s'imagine-t-on que dans la troisieme satyre, il ait dit, sans y avoir réfléchi ?

L'autre esquive le coup, et l'assiete volant,
S'en va frapper le mur, et revient en roulant.

N'a-t-il pas voulu peindre, par les r, r, du second vers, le bruit même de l'assiete qui roule ? Par la légéreté de l'hémistiche, *et l'assiete volant*, ne montre-t-il pas la force et la vîtesse dont l'assiete est lancée ?

N'a-t-il pas cherché les mots les plus capables de donner de la rapidité à ces vers ?

Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier,
Et déja mon vers coule à flots précipités.
Le moment où je parle est déja loin de moi ;
Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.
Tu me verras souvent à te suivre empressé ;
Pour monter à cheval, rappellant mon audace,
Apprentif cavalier, galopper sur ta trace.

Quel vers latin, avec tous ses dactyles, est plus léger et plus rapide ? On sait combien de tems et de

réflexions il employa pour faire, à son gré, ces vers qui montrent ce qu'il dit : (Epit. 3.)

A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.

Parle-t-il de l'enjambement du vers? Quelle heureuse inversion !

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Si vous changez :

Et le vers n'osa plus enjamber sur le vers.

Ce dérangement fait un vers plat, quoique les mêmes mots y soient. Voulez-vous un contraste d'harmonie admirable?

J'aime mieux un ruisseau, qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux,
Roule plein de gravier sur un terrein fangeux.

Dire que Despréaux écrivoit ainsi au hazard, assurément c'est dire une sottise.

Je ne finirois point, si je parcourois l'art poëtique et le lutrin, pour citer des exemples d'harmonie imitative. Ces deux poëmes en sont une source inépuisable en tout genre. Je me contenterai d'en tirer en-

core deux de l'ode sur la prise de Namur, que les Fontenelle et les Perrault ont décriée; et, qu'après eux, d'autres Perrault ont cru mauvaise, sans l'avoir lue, et par prévention ou par ignorance de la grande poésie, après l'avoir lue : mais, qui est en effet une des plus belles odes pindariques que nous ayons, à quelques vers près qui sont trop simples, pour l'élévation et le sublime du genre. Lisez cette strophe :

Mes présages s'accomplissent,
Il commence à s'ébranler.
Sous les coups qui rétentissent,
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mais un feu qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Indépendamment des riches images qu'elle renferme, telles que Malherbe ni Rousseau n'en ont point de plus poëtiques, ni de plus superbes; de quelle harmonie ne frappe-t-elle pas le lecteur instruit? N'entend-on pas le bruit de la bombe dans ces vers?

Et les bombes . . . . . .

Semblent, tombant sur la terre ;

Le gérondif *tombant*, qui seroit lourd dans une autre occasion, fait ici un grand effet, par opposition au vers précédent qui est léger :

. . . . . dans les airs,

Allant chercher le tonnerre.

Je ne sais comment on a osé censurer l'harmonie de cette autre strophe ?

. . . . . .

Je vois monter nos cohortes,

La flamme et le fer en main ;

Et sur les monceaux de piques,

De corps morts, de rocs, de briques,

S'ouvrir un large chemin.

Il faut être dépourvu de toute connoissance en harmonie imitative, pour avoir repris ce vers :

De corps morts, de rocs, de briques,

Comme dur et rocailleux. On ne s'est pas douté que Boileau l'avoit fait exprès, pour peindre la difficulté d'un assaut sur un rocher, tel que celui où étoit Namur. On ne s'est pas douté que cette dureté du vers étoit l'expression de la chose. On ne s'est pas douté qu'Homere fourmille de pareils exemples, et que Despréaux étoit rempli d'Homere.

Il résulte de ces réflexions que notre langue n'est point du tout contraire à l'harmonie imitative, et qu'il ne lui manque que des poëtes habiles, qui veuillent en étudier les ressources, pour redevenir ce qu'elles étoient sous les plumes immortelles de la Fontaine, de Despréaux et de Racine : j'ajoute même que c'est à présent, plus que jamais, qu'il faut travailler avec soin notre versification. Nous succédons à un siecle de génie, qui a épuisé les plus belles mines de la carriere. Il est vrai que tant d'ouvrages, en tout genre, nous facilitent l'art d'écrire ; mais c'est cette facilité qui est pernicieuse. Rien de plus commun, aujourd'hui, que des vers tournés avec une élégance aisée, et faits, pour ainsi dire, de mémoire. Mais, rien n'est plus rare que des vers de génie, où l'on trouve des tours neufs et heureux, un naturel exquis, et de nouvelles combinaisons d'harmonie.

EXTRAIT

EXTRAIT
DES RÉFLÉXIONS
DE RACINE LE FILS,
SUR LA POÉSIE.

Sur l'Harmonie imitative de la Langue Françoise.

POUVONS-NOUS nous vanter, disent quelques personnes, d'avoir une véritable harmonie, nous qui ne parlons qu'un jargon, formé de la composition de la langue latine, dans les siecles de barbarie ? Il étoit permis aux Grecs et aux Romains de vanter leur poésie. Celle même des Orientaux est préférable à la nôtre. Chardin assure que celle des Persans est si harmonieuse, qu'un homme même, qui n'entend pas cette langue, est sensible à la cadence et à l'harmonie des vers persans.

A ceux qui parlent ainsi, je commence par leur demander d'où leur vient ce mépris de leur propre bien ? *Tam insolens domeſticarum rerum faſtidium. Ciceron.* Si, en lisant une ode de Malherbe, ils ne sen-

tent pas une harmonie, je n'ai rien à leur prouver. Ce seroit parler de musique à qui n'a point d'oreille. Mais, s'ils sentent, dans cette ode, un arrangement de mots harmonieux, ils doivent donc avouer que notre langue a, comme une autre, son harmonie.

J'avoue que l'harmonie d'un vers, dans une langue où ils ne sont réglés que par le nombre des syllabes, est beaucoup inférieure à celle des vers, réglés par la valeur des syllabes. Et si les Romains disoient que les Muses avoient particuliérement favorisé les Grecs du don de parler, *ore rotundo*, nous avons plus sujet de nous plaindre, nous, qui sommes encore bien moins favorisés que les Romains. Il est vrai que les Muses prodiguerent leurs bienfaits à ces deux peuples; mais, s'ensuit-il de-là qu'elles n'aient traité les autres qu'avec rigueur? Ne songeons point à ce qu'elles nous ont refusé, songeons à ce qu'elles nous ont donné. Que dirions-nous d'un homme, qui, dans une fortune plus que suffisante pour se procurer les principaux agrémens de la vie, soutiendroit qu'il est pauvre, parce qu'il pourroit nommer deux hommes plus riches que lui? Pourquoi, lui diroit-on, voulez-vous envier le sort de ces favoris de Plutus? Regardez plutôt le nombre de ceux dont la fortune est moins avantageuse que la vôtre.

Les plaintes contre notre langue sont également injustes, et nous serions contens de notre sort, si,

au lieu de le comparer à celui des Grecs et des Romains, nous le comparions à celui de ces peuples du Nord, dont tous les mots sont hérissés de consonnes, tandis que notre langue flatte l'oreille par une douce abondance de voyelles. C'est par un heureux choix de mots pleins de voyelles, que Malherbe est si harmonieux.

Quand l'imitation demande de la rudesse dans les sons, nos bons Poëtes savent appeller les consonnes à leur secours, et dire, pour dépeindre un monstre :

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
(PHEDRE.)

On fait entendre les serpens sur la tête des Euménides, en multipliant la consonne qui imite le sifflement.

(1) Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes.
(ANDROMAQUE.)

---

(1) Ce vers où la lettre S est multipliée, m'en rappelle un autre où la lettre H est aussi multipliée à dessein, parce que la Physique de Newton est remplie de calculs algébriques :

L'algébre avec honneur débrouillant ce chaos,
De ses hardis calculs hérisse son Héros.

C'est un pareil exemple de sons imitatifs; mais après les vers que j'ai cités, ceux-ci ne peuvent paroître que dans une Note.

En lisant ces deux vers de Boileau :

N'attendoit pas qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

On est contraint de les prononcer lentement ; au lieu qu'on est emporté, malgré soi, dans une prononciation rapide, par celui-ci :

Le moment où je parle est déja loin de moi.

Et cet autre vers du même Poëte :

Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec lui.

N'est-il pas plus rapide dans sa cadence, et plus expressif, par sa double image, que celui d'Horace :

Post equitem sedet atra cura.

Chaque langue a ses richesses et ses beautés ; les habiles écrivains les font connoître. Quoique la langue Italienne ne semble faite que pour la douceur, le Dante sait lui donner une force convenable au sujet. On croit entendre le bruit de la trompette infernale, dans ces vers du Tasse, ch. 4.

Chama gli habitutori de l'ombre éterne,
Il rauco suon de la tartarea tromba ;
Treman le spaciose atre caverne,
E l'aer cieco à quel rumor rimbonba.

Et le bruit d'une tempête dans ceux-ci :

La pioggia, à i gridi, à i venti, à i tuoni s'accorda,
D'horribile armonia, ch'l mondo assorda.

N'appellons donc point jargon barbare, des langues comme l'italienne et la françoise, qui savent exprimer tout ce qu'elles veulent; admirons leurs richesses, quoiqu'inférieures à celles de la langue grecque et latine, et reconnoissons l'avantage de notre E muet, qui procure, à notre versification, l'harmonieux mélange des rimes féminines et masculines; variété qui rend la rime plus agréable encore dans notre langue que dans les autres : cette charmante variété manque à la langue italienne, qui, quoique plus riche que la nôtre, parce qu'elle demande les deux dernieres syllabes, fatigue par la répétition continuelle des quatre sons que produisent ces quatre voyelles, A, E, I, O.

FRAGMENS
DE DIVERS AUTEURS
ANCIENS ET MODERNES,
Sur les prééminences de la Langue Françoise, et sur son Harmonie imitative.

ANCIEN PROVERBE.

Balant Itali, gemunt Hispani, ululant Germani, Cantant vero Galli.

IL me semble que notre Poésie héroïque est une espece d'harmonie simple et continue, qui est entre le chant et le discours ordinaire. La mesure qu'elle garde religieusement la sépare de la prose, et la fait approcher de la musique..... Ce qui produit une variété assez fréquente qui ne le cede gueres à celle des grands vers latins. (*Avantages de la Langue Françoise sur la Langue Latine, par M.* LE LABOUREUR.)

Tu n'oubliras pas dans tes Carmes (vers) de représenter le battement de pied des chevaux, le cri des soldats froissés de piques, le brisement des lances,

l'accrochement des haches, et le son diabolique des canons et arquebuses qui font trembler la terre. . . . . .

Je veux bien t'avertir, lecteur, de prendre garde aux lettres, et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins. Car a, o, u, et les consonnes M B, et les S S finissant les mots, et sur-tout les R R, qui sont les vrais lettres héroïques, font une grande sonnerie et batterie dans les vers. . . . . C'est un crime de lèze-majesté d'abandonner le langage de son pays vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais quelle cendre des anciens. Je supplie très-humblement ceux auxquels les muses ont inspiré leurs faveurs de n'être plus tant *latineurs*, *ni grecaniseurs*, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et de prendre pitié, comme bons enfans de leur pauvre mere naturelle. (*Ronsard, dans la Préface de la Henriade.*)

Dans quelque genre que ce soit, dès qu'on écrit en vers, il faut que le Poëte se retrouve, & se fasse sentir même en se cachant. Quoi ! n'est-ce donc plus un art, que cet accord heureux qui doit se trouver entre la pensée et le mouvement du vers, entre le sentiment et le son ? N'y a-t-il pas quelque mérite à varier la mesure des vers et la chute des rimes, de maniere à produire des effets ? N'y a-t-il pas une harmonie pour tous les genres ? (*Œuvres de M. de la Harpe, T. 5, pag. 441.*)

Les Grecs et les Latins avoient une harmonie élémentaire, qui résidoit dans leurs syllabes et leurs terminaisons. Nous avons une harmonie accidentelle, née du concours de mots heureusement choisis et artistement combinés. (*Tome 6, page 392.*)

Nos bons Poëtes, ceux qui, par l'arrangement et la combinaison des mots, en ont su tirer le plus d'harmonie, ceux enfin, qui ont mieux connu le méchanisme, de notre langue poëtique, ont évité le style sententieux et décousu. . . . Il n'est point d'harmonie sans nombre, et sans un certain luxe d'expression. Le coloris nait de la pompe et de la richesse des mots. (*Colardeau, dans sa Préface du Temple de Gnide.*)

L'art de peindre par *les sons* caractérise les grands Poëtes, et manque à Ovide. . . . . Notre langue maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut descendre sans bassesse aux objets les plus communs. Elle peut *Peindre* presque tout par des images, DES SONS ou des mouvements. (*De Lille, Préface des Géorgiques.*)

Si j'avois voulu imprimer ici tout ce qui se trouve épars dans nos bons auteurs, concernant l'harmonie imitative de notre langue, mes pieces justificatives outre-passeroient la grosseur d'un volume ordinaire. Je me trouve donc forcé de renvoyer mes lecteurs aux auteurs qui ont écrit sur cette matiere. J'aurois voulu pouvoir joindre aux plaidoyers du *Sigma* contre le *Tau*

le dialogue comique et instructif des lettres de l'alphabet par d'Ablancourt, Auteur mis à côté de Patru par Boileau lui-même. J'aurois voulu pouvoir y joindre le dialogue de ces mêmes lettres par M. de Wailly, qui n'a pas cru pouvoir mieux faire, que de donner cette forme amusante à des vérités grammaticales. J'aurois voulu pouvoir y joindre l'ouvrage entier de Priscien *de accidentibus Litterarum*, les ouvrages de M. Court de Gebelin, et les réflexions ingenieuses de Marmontel dans sa poétique, sur la valeur des lettres. J'aurois voulu pouvoir joindre au tableau des lettres par Ausone, le petit poëme attribué à Virgile sur l'Y, à la complainte des lettres qui ne peuvent entrer dans le nom de Monsieur de Neuf'-germain, par Voiture, la requête burlesque des consonnes à une actrice qui ne prononce pas bien, par le Cousin Jacques &c. &c. &c. Toutes ces pieces concourent à prouver que depuis le genre sérieux jusqu'au genre bouffon, les lettres de l'alphabet ont été personifiées par d'autres que par moi.

Quant au système de l'harmonie imitative en général, ceux qui desireront puiser les autorités dans les sources mêmes, feront bien de lire les dixieme et douzieme livres de *l'Orateur* de *Quintilien*, les articles de l'encyclopédie, *harmonie imitative*, *& onomatopée*, l'excellent traité de la *conſtruction oratoire*, par M. l'abbé le Batteux, et enfin le traité lumineux de M. de Chabanon sur la musique considérée dans ses rapports avec la parole, les langues et la poésie.

N. B. Il est tems que je finisse mes Notes. Elles me concilieront à ce titre, les censeurs de bonne foi. L'Esprit des Journaux que l'Année Littéraire a induit en erreur, me rendra sans doute sa bienveillance, et je le paierai de retour, ainsi que le Mercure, les Affiches de M. de F****, le Journal de Nancy, &c. Quant à ceux qui tiendront rancune, ils peuvent faire des calembourgs sur *mes œufs de Pâques.*

Air : *Avec les jeux dans le Village.*

A la loupe de la critique,
Ils vont tous les mirer de près.
En les voyant dans la boutique,
Ils diront qu'ils ne sont pas frais ;
Mais de les digérer, je pense,
Plusieurs d'entr'eux ne sont pas sûrs,
Mes œufs sont selon l'ordonnnance ;
Qui dit œufs rouges, dit œufs durs.

POST-FACE.

A Messieurs les Journalistes de Paris, des Petites Affiches, de l'Année Littéraire, &c. &c. &c.

Eh bien! Messieurs, lecture faite de ce petit ouvrage, quel parti prendrez-vous? L'annoncerez-vous ou ne l'annoncerez-vous pas? Vous piquerez-vous ou non d'impartialité? Vous me devez, en bonne conscience, une réparation authentique; & dans le cas où il vous prendroit un juste remords de n'avoir pas imité les Journalistes de Province, les Annonces & Avis divers, *le Mercure*, *le Courier Lyrique*, *l'Almanach Litteraire*, *&c.* dans leur honêteté et leur indulgence, j'oserois vous engager à copier tout simplement le protocole que voici:

« Les bornes de nos feuilles ne nous » avoient pas permis de juger le poëme de » M. de Piis, avec toute la réflexion qu'un » ouvrage de cette nature exigeoit. *Peut-* » *être* avons nous poussé trop loin la séve- » rité, en lui faisant un reproche des imi- » tations affectées qu'on est convenu de » tout tems d'admirer dans les Auteurs » grecs & latins ; on doit lui savoir gré » du motif qui lui a fait s'imposer une pa- » reille tâche. Il vient de nous *prouver*, par » des dialogues dans le genre gai, qu'il n'a » rien fait sans autorité. Nous avons en » conséquence relu ledit poëme, & nous » en avons trouvé l'exécution conforme » aux principes de la saine littérature. » Notre plus grand tort est d'avoir décrié » cet ouvrage sans avoir eu égard à son » sujet qui est patriotique ; d'avoir refusé » à l'Auteur, toute espece d'insertion de » lettre justificative, parce que les Jour- » naux doivent être à charge & à décharge ; au surplus, nous promettons à

» l'Auteur que nous examinerons ses nou-
» velles productions avec un peu plus de
» circonspection, & sans nous souvenir
» aucunement des remontrances vives,
» mais enjouées, qu'il vient de nous faire,
» &c. &c. &c. &c. &c. »

Je prévois qu'il en coûteroit à votre amour-propre (c'eſt sur-tout à l'Année Littéraire que je parle) d'imprimer un pareil désaveu; dans ce cas-là, voici une autre formule que vous serez libre d'adopter, mais sans que le Public en soit la dupe:

« La réponse de M. de Piis est une véri-
» table diatribe; on ne traite point des
» Juges infaillibles de cette maniere! D'ail-
» leurs, que prouvent des couplets? *Nous*
» *nions* qu'il y ait joint de l'érudition &
» des raisonnemens; défense de lire la-
» dite apologie de peur de nous trouver
» en mensonge. *Nous nions* que cette ba-
» gatelle soit plaisante & fasse rire. *Nous*

» *nions* que Lucien, Quintilien, Rollin,
» de Belloi, Clément, Racine le fils,
» Marmontel, la Harpe, Colardeau, &c.
» &c., aient jamais dit ce que M. de Piis
» a imprimé à la suite de ses dialogues. Il
» y a mieux : nous revenons sur le peu de
» bien que nous avions mêlé dans le tems
» à notre critique de ce poëme & de notre
» pleine puissance, nous le déclarons en
» totalité pitoyable, détestable, digne de
» Chapelain, &c. &c.; (ici des injures *ad libitum*. On pourra consulter le Dictionnaire à l'usage de l'Année Littéraire.)
» Nous nous étions retenus dans notre
» premier examen; mais, puisqu'il y met
» de l'entêtement, nous prouverons qu'il
» n'y a pas une virgule imitative dans tout
» son ouvrage. De plus, nous jurons, dès
» qu'il paroîtra un nouveau volume de
» M. de Piis, de le déchirer sans rémission.
» Nous transmettrons notre colere &
» notre serment à nos successeurs, &
» notre cri de guerre sera, dès qu'il im-

» primera la moindre piece (fût-elle même
» fugitive), *à moi, libellistes, critiques, en-*
» *vieux, satyriques, &c. ; Exinanite, exina-*
» *nite, usque ad fundamentum in eâ.* »

FIN.

BIBLIOTHÈQUE
LILLE
UNIVERSITAIRE